

## CHAPITRE V

Oui, je l'ai dit précédemment. Je grandissais réellement trop vite. Cette façon de grandir représentait un vieillissement prématuré. Je me sens capable à l'heure actuelle de m'analyser d'une façon beaucoup plus concrète. Mais il n'empêche que je restais sous le coup et l'émotion de ce qui venait de m'être dit. Pas le choix. Là était la seule réponse. Ma Mère cet individu essaya par tous les moyens de trouver un palliatif. Pour comprendre un sentiment une douleur quelle soit petite, grande comme le tiroir d'une commode. On ne peut réellement savoir ce qu'il y a dedans qu'une fois ouverte. J'avais l'impression qui devint une certitude par la suite c'est que quels soient les mots, les expressions utilisées, on ne peut réellement décrire une situation que si on l'a vécue. Que cela soit dans sa chair, dans son esprit. Pour moi, les deux, faisaient masse. Je me disais il faut que tu essaies d'oublier un peu. Je ne me souviens plus comment se passa la fin de la soirée. Surtout paniqué à l'idée de cet hôpital.

Car pour l'instant pour moi, ils se ressemblaient les uns les autres. J'avais su garder les meilleurs moments ceux d'une tendresse, d'un amour méconnus où je me rattrapais bien par la suite. J'ai appris de quelle façon ma Mère avait trouvé cet appartement. Je ne sais pas si cette histoire est vraie de toute façon c'est ce qui m'a été rapporté confirmé. Ils se promenaient avec Monsieur Peromino, tout à coup ils virent une affiche sur laquelle on indiquait : appartement à louer : 45 rue Tête d'Or, meublé. Dessous, un numéro de téléphone. Ma mère s'enquit de ce numéro de téléphone et prit contact avec le pseudo personne qui devait louer. Il s'avéra d'après ses dires qu'il s'agissait d'une blague d'une farce car c'était la mère de ce Monsieur qui l'occupait.

Elle l'avait laissé, une tierce personne ne pouvant en prendre possession avait imaginé le canular de fournir ces coordonnées. C'est tout surpris qu'il entendit au téléphone lui donner son nom. Il s'agissait de Monsieur Fabre à Lyon dirigeant d'une entreprise de transports, dans laquelle par la suite d'ailleurs, ma sœur devait travailler durant plusieurs années. Je ne sais absolument pas s'il y a eu cause ou effet, mais il s'est avéré qu'effectivement nous avons eu possession de cet appartement. Puisqu'en temps que réfugiés, nous étions prioritaires.

Cet appartement se situait au 45, rue Tête d'Or au troisième étage. Les W.C. sur le palier. Descendre un demi-étage pour y accéder. Une cuvette dite « Turque » ; Le chauffage à l'intérieur de l'appartement était distillé par un poêle à charbon. Il se trouvait dans la salle de séjour. Elle était grande cette pièce. De là, on pouvait voir la cuisine comme dans les conceptions modernes actuelles.

En entrant face à la porte, une chambre, que je devais partager plus tard avec mon frère José, toujours dans le cadre de mes courtes haltes au domicile familial. En continuant l'investigation une deuxième petite pièce fut attribuée à ma sœur, une troisième que ma Mère décréta comme étant la chambre de mes parents ce qui me paraissait tout à fait normal.

Quelques jours s'écoulèrent et exactement le 15 juin 1962, Monsieur Péromino nous mena en voiture nous faisant traverser Lyon. Qu'est-ce que cela pouvait être grand, immense il y avait des places, plein de feux rouges, de passages de piétons, il fallait, s'arrêter, repartir, tout d'un coup nous primes une montée.

Je n'en voyais pas la fin, mais je savais où nous allions. Nous arrivâmes sur une partie plate mais de là haut nous surplombions Lyon. Je ne comprenais pas que l'on puisse appeler ça le cinquième arrondissement. Nous nous engageâmes dans une petite rue, je sais pas pourquoi mais instinctivement devant cette espèce de muraille qui se trouvait de chaque côté mon regard se porta sur la droite pour essayer de lire l'inscription qui y était portée : la Rue des Massues. Nous arrivâmes devant un grand portail à doubles battants. Là un parking visiteurs se trouvait sur la droite. Monsieur Peromino y gara son véhicule. Et il nous invita tous à descendre.

Nous fîmes quelques pas je ne compris absolument pas. J'avais l'impression de me trouver dans un stade pouvant contenir 50 000 personnes et à côté de cela, se partageait en trois parties. La partie verte, en L qui formait le bâtiment. Tout le suite à droite, des portes en vitres furent poussées. J'eus presque envie de me sauver de faire marche arrière. Mais je savais rien n'y ferait. Telle avait été la décision des adultes.

Telle devait être le chemin que je devais suivre. Ce n'est plus une angoisse ni une panique mais un sentiment que je suis incapable de décrire où l'effroi, la peur, la hantise tout se mélange. Face à nous il y avait une banque en bois, au bas une protection métallique. J'arrivais quand même à hauteur de cette espèce de comptoir. On attendit notre tour il y avait quelques personnes qui attendaient. Je vis déambuler des petits chariots des grands, des lits et quelques larmes coulèrent sur mes joues.

Le sentiment que je ressentais était trop fort pour que je puisse l'expliquer, à qui que ce soit ou pour que je puisse même le décrire à l'heure actuelle. Je tremblais ma Mère venait de dire je suis Mme Juan, nous avons rendez-vous avec le docteur Stacgnara. Oui ! Voulez-vous attendre quelques instants Madame. Deux minutes ne s'écoulèrent que les grands bacs à fiches qui servaient de référence très certainement surplombaient par un immense planning. Cette dame revint vers nous : Oui effectivement vous avez rendez-vous avec le docteur. Stacgnara c'est au sujet de votre fils ? OUI c'est ça ! Ecoutez prenez ce couloir qui est juste devant vous, vous allez trouver une grande salle d'attente vous allez voir avant une porte indiquant : Secrétariat. Veuillez vous y adresser on vous fournira toutes les indications nécessaires. Un bref merci fusa. Tu viens ? Et j'eus l'impression d'être poussé gentiment par Monsieur Peromino dans ce couloir. Il y avait des rires qui fusaient, des patients qui poussaient pour sortir je ne sais où.

Ce couloir me semblait sans fin. Nous arrivions à hauteur de la porte sur laquelle était indiquée secrétariat. Et là sans aller dans la salle d'attente qui ne comportait pas de porte, ma Mère s'adressa directement à la secrétaire. Elles échangèrent quelques phrases et dit : Viens, nous allons attendre. Effectivement deux mètres plus loin sur la gauche une salle, qui pouvait contenir une cinquantaine de places, les sièges étaient vastes. Nous attendîmes. Je crois bien plus d'une demie heure. Monsieur Peromino dit : Souhaitez vous que je vous attende dans la voiture ? Je crois que je n'ai pas eu l'occasion de lui répondre car c'est la dernière fois que je le vis. Il comprit d'une certaine façon le malaise qui était le mien. Et là d'une façon très décidée il se mit à côté de moi et ne dit pas un mot.

Je vis apparaître un homme qui appela : Madame Juan. Il était tout habillé de blanc. Grand, très grand. Il nous fit rentrer dans un bureau qui devait faire aux alentours de 20 mètres carrés. Là il nous dit : c'est pour...c'est pour Placide ? Il m'avait appelé directement par mon prénom il me dit : Nous allons voir ce que nous pouvons faire. Là, j'entendis un tas de mots barbares parce que je n'en saisisais absolument pas du tout la signification. Ma Mère non plus d'ailleurs. Mais cet homme avait su faire passer une espèce de courant de sympathie d'une façon aussi rapide que l'éclair de la terre au ciel. C'était le Docteur Dupeloux. Je ne sais pas comment se passèrent les tractations par la suite, nous étions relativement avancés dans la matinée. Nous ressortîmes du bureau de ce médecin, plus exactement de ce chirurgien je n'avais pas toujours fait la connaissance du docteur Stacgnara. Quelqu'un nous prit en charge et nous dit : Vous n'avez qu'à revenir demain matin, mais vous pourrez d'ores et déjà cet après-midi visiter les installations. Que voulez donc dire : visiter les installations ?

Je crois que j'aurais tellement le loisir de les décrire dans les quelques mois que je passais dans cet établissement, que la description faite auparavant me paraît pour le moment suffisante. Hormis une salle de rééducation comme je n'en ai plus jamais revu au monde, un couloir qui devait faire plus de 500m. Il était très large. J'avais l'impression de me trouver dans un centre omnisports plutôt que dans une clinique. J'avais effectivement employé le terme clinique hôpital.

Je sentis comme un soulagement en franchissant à nouveau les portes en me disant Ouf ! Ma Mère me dit : veux-tu patienter un instant ? Je reviens. Je ne sais absolument pas ce qui se passa durant cette absence et je ne le sais toujours pas.

Nous redescendîmes sur Lyon ou plus exactement dans le quartier qui était le nôtre, à savoir : celui du parc de la Tête d'Or. Là, une fois que nous fûmes arrivés ma Mère parue plus distante jusqu'au repas : Tu verras, c'est la dernière fois, maintenant tu sortiras tu pourras marcher normalement. Je ne l'écoutais pas, j'avais entendu tout simplement.

On mangea assez rapidement comme si nous étions pressés ma Mère s'affaira autour d'une valise pour y mettre quelques affaires. C'étaient les miennes. Ne cherchant pas de paires de chaussures il n'y en avait pas plusieurs. Lorsqu'elle fut prête elle me dit : Bien nous allons partir. Je fus surpris de l'absence de Monsieur Peromino.

C'est en taxi que nous arrivâmes dans le milieu de l'après-midi au 92 rue des Massues. Là, d'un pas plus alerte et bien décidé je me présentai. Très rapidement on nous prit en charge. On m'emmena directement vers cette salle de rééducation. Il y avait des lits, des planches, des poulies, des poids, des haltères, des tapis. Juste en face de cette salle de rééducation une salle de gymnastique qui était aussi une salle de rééducation d'ailleurs.

Il y avait un terrain de Handball, un terrain de basket, des espaliers fixés au mur. Je me dis tiens ! A quoi cela peut-il bien servir ? La personne qui nous indiquait et nous montrait les différentes installations se présenta. D'emblée je l'ai admirée. Il me dit : Je m'appelle Michel, je serais ton kinésithérapeute. Ah bon parce qu'en plus du médecin il faut un kinésithérapeute, un chirurgien ? A quoi pouvait bien servir cet homme ? Il était en survêtement, je lui donnais 25, 26 ans. Je n'étais pas loin de la réalité. Il en avait 27. Entre deux salles de rééducation là, une banque plus petite semblait être le coin de rencontre de tous les kinésithérapeutes.

Mais c'est très rapidement que nous prîmes le couloir qui menait à l'entrée il me décrivit les lieux nous sortîmes. Viens voir. Depuis longtemps je n'avais pas ri, il réussit à le faire. Il me montra différentes installations en plein air. Il me dit : Tu vois, ici nous avons des personnes qui se font opérer, ensuite elles suivent un traitement de rééducation. Et c'est la raison pour laquelle suis chargé de m'occuper de toi. Il me montra différentes formes qui existaient qui étaient en plein air. Il y avait une de tout. Mais avant d'y accéder une grande descente étroite. Qui a sa signification par la suite marqua mon esprit. Nous arrivâmes sur de la terre battue où un filet de volley se trouvait tendu sur la droite du terrain. Il est vrai nous étions en été. Et il me dit quand je lui eu posé la question : A quoi servent ces dalles et juste à côté, à quoi servent ces différents espaliers ? Qui sont de différentes hauteurs ? Il me dit avec un rire : C'est le parcours du combattant. Je ne savais absolument pas du tout ce que cela voulait dire.

Il m'expliqua : que dans le cadre de la rééducation les gens en franchissant différents paliers faisaient des progrès. Je ne sais pourquoi je sentis une espèce de défi à lui lancer et je lui dis : Vous permettez que j'essaie ? Oh il me dit : Si tu veux. J'enjambais tant bien que mal après avoir pris les dalles sans trop de difficulté le passage, qui formait des rectangles qu'il fallait enjamber où il fallait se baisser, où il fallait faire un tas de contorsions pour arriver au bout. Car il n'était pas question d'essayer de se faufiler, arriver au bout. Car il n'était pas question d'essayer de se faufiler sur la gauche ou sur la droite. Il était là, il surveillait. Mais je ne considérais absolument pas du tout cela comme une inquisition. J'appréciais. Surtout le fait d'être arrivé jusqu'au bout. Et là il me dit quelque chose qui me fit énormément plaisir. Tu verras ensemble nous ferons de l'excellent travail. Tu as l'air doué. Tu devrais t'en sortir très rapidement. Je ne compris pas tout de suite la signification de ces paroles mais le courant de sympathie était passé.

Nous repartîmes avec ma Mère pour revenir le lendemain. E là, près de la banque que nous avions vue le jour précédent je me rappellerai et je m'en rappelle encore du numéro que le centre des Massues m'attribua, qui est toujours celui de mon dossier. C'est le numéro 620 580. J'ai bien dit 620 580. Ma Mère s'empara de cette carte où figurait : Mon nom, prénom, âge, ma date d'entrée. Un carton marron. Et l'on me mena vers une chambre qui se composait de quatre lits. Pour pénible que soit d'écrire les scènes vécues pendant deux jours, elles permettront peut-être à ceux qui ignorent ce qu'est un abattoir humain de se rendre compte, ou de comprendre ce qu'un enfant peut ressentir.

Il y avait dans ce centre environ 500 personnes. Il y avait un étage pour les opérés, qui suivaient ensuite la rééducation. Un étage pour les femmes, un troisième dont je ne me souviens plus exactement la signification. Les jours qui précédèrent mon intervention chirurgicale, je les passais à subir des examens, radios, prises de sang, tests.

Tout un tas de choses absolument invraisemblables, incroyables. Boff j'en avais l'habitude je ne veux pas dire j'étais saturé mais presque. Et là quelle ne fut pas ma surprise de constater d'apprendre qu'il y avait des gens qui ne marcheraient jamais. Il y en avait qui étaient complètement recroquevillés sur leur lit. D'autres venaient de subir des accidents excessivement graves on n'hésitait pas à en parler.

Mais ce qui se dégagait de mon esprit avant tout je me considérais le plus valide de tous ceux, qui se trouvaient dans ce centre. Pendant les jours où durèrent mes examens je pris conscience de cet immense hôpital. Où on m'apprit que le professeur Stacgnara était un homme absolument fantastique. Il arrivait

figurez-vous à faire des greffes sur les colonnes vertébrales, à rallonger des jambes de presque 15 cms. Ce qui me frappa le plus c'est lorsque j'appris que son frère étant décédé, je n'en connais pas les raisons il avait recueilli les enfants de son frère. Ce qui faisait que lorsqu'il parlait de sa famille il disait j'ai neuf enfants, je me disais cela représente exactement la moitié de ce que ma grand-mère, à mis au monde. Mais telles que les choses m'étaient décrites cette moitié représentait cent fois plus de valeur que les discordes qui nous avaient menées où nous étions.

Un jour, on me fit changer de chambre. Il faut dire j'étais particulièrement turbulent. Je pensais que cela venait de là. Eh bien pas du tout. C'était tout simplement parce que deux jours plus tard, je devais passer sur le bloc opératoire, sur table du boucher comme je disais. Cela me rappela mon conseil de révision !! Un après-midi je me trouvais avec cinq ou six autres personnes dont mon compagnon de chambre qui était Algérien, les deux autres Français. Je me trouvais lorsque l'on m'emmena là tout d'un coup dans une pièce où les tables étaient réunies pour former une espèce de fer à cheval. Une salle de réunion. On n'eut pas besoin de me le présenter, je reconnus d'emblée le Professeur Stacgnara.

Il était, certainement aussi grand par sa prestance morale que par l'habilité physique que lui avait confié son cerveau. On me demanda d'une voix toute naturelle : déshabilles-toi. J'obtempérais. Je vis des radios passer de mains en mains et tout atterrir devant l'homme qui me faisait face et qui me dit : Demain, nous allons t'opérer, tu verras, ça doit très bien se passer.

J'entendis pour la première fois le mot je demandais l'explication me fut fournie plus tard on me dit : Tu vas subir une arthrodèse. Je n'avais pas ouvert la bouche durant tout cet entretien. On me remercia et on me dit : Tu peux t'en aller.

C'est empreint d'un sentiment de soulagement de crainte que je retournais à la salle de rééducation. Là comme tous les jours la séance recommença. J'étais allongé sur une table on avait considérablement musclée ma jambe droite. J'avais demandé pourquoi. On me répondit tout simplement c'est Michel qui me le dit : Tu comprends elle doit rester dans le plâtre quelque temps donc on essaie de la consolider et de fortifier tes muscles en même temps, de façon à essayer d'éviter les incidents qui te sont arrivés précédemment qui sont la conséquence de tes atrophies.

Je trouvais ça admirable, c'est avec plaisir que tous les jours avant et après mon intervention je subis ces séances de rééducation. La nuit approchait on m'apporta deux cachets et là je sentis une panique monstre s'emparer de moi. Je me disais il faut à tout prix que tu essaies de dormir c'est la seule façon de ne pas penser. L'infirmière de nuit qui m'apporta ces cachets me prononça approximativement les mêmes mots en me disant : Tu verras, cela va te détendre. Effectivement, cela me détendit, je m'endormais. Mais quels affreux cauchemars j'ai pu faire, je m'en rappelle encore. Je me revoyais lors de ma dernière intervention j'avais été endormi au chloroforme. C'est quelque chose d'absolument incroyable impensable, l'on vous plaque un masque sur la figure pour vous obliger à respirer. Vous voyez une constellation d'étoiles, tout est noir, vous n'avez droit à rien vous entendez que l'on vous dit : Aspire ! Aspire !...

## CHAPITRE VI

Peu importait de toute façon que vous soyez susceptible de vous réveiller en telle ou telle condition, le principal pour l'anesthésiste qui était là, c'est que vous vous endormiez et que l'on puisse à ce moment-là procéder sur vous ce à quoi et ce pourquoi vous étiez là. Je me réveillais en sursaut plusieurs fois dans la nuit.

J'ai sonné je ne sais combien de fois. Tout le temps avec autant de gentillesse, de délicatesse, l'infirmière de nuit venait vers moi, elle dut me donner à nouveau deux cachets. A nouveau l'un blanc, l'autre rose, en me disant : écoute, il faut maintenant vraiment que tu dormes. Regarde, ton ami Ahmed, c'était le prénom de mon compagnon de chambre, doit être opéré comme toi demain matin, lui il dort déjà. Essaie de te reposer.

Madame s'il vous plaît, puis-je savoir vers quelle heure je vais être opéré ? Entre 8 heures et 9 heures. Merci ! Je me souviens, elle me serra la main très fort et sen alla, elle ferma la porte à double battant qui formait ma demeure actuelle.

A nouveau les cauchemars me reprirent. Surtout, je me voyais endormi au chloroforme à nouveau avec tout des tas d'étoiles. Ca ne dure pas très longtemps, je ne sais pas s'il s'agit de cinq, dix minutes, d'une minute, deux minutes, je suis incapable de le dire ce que je puis affirmer c'est que cela paraît être l'éternité et le retour à une source meilleure. Je n'eus aucune difficulté à me réveiller avant tout le monde. Il devait être 6 g 30. A 7 heures on apporta deux petits déjeuners. Ahmed et moi n'y avions pas droit. En guise de petit déjeuner il ne s'écoula pas une demi-heure, deux infirmières entrèrent, elles se dirigèrent vers moi et me dirent : allez, tourne-toi, nous allons te faire une piqûre de préparation ! Je demandais pourquoi ? On me répondit : c'est comme ça. J'étais devant le fait accompli. Je n'avais presque pas eu le temps de réaliser, j'étais tourné, on me piqua les fesses et on en fit de même en ce qui concernait Ahmed.

Il paraissait beaucoup plus calme que moi. Ensuite, à nouveau, les deux infirmières arrivèrent. Je me dis : ça y est, on m'emmène. Non, pas du tout, pas encore le moment ; on me badigeonna du haut de la hanche jusqu'au dernier orteil, c'était jaune. Je demandais, mais qu'est-ce que c'est ? C'est un désinfectant, un nettoyant. Ah bon ! Je commençais à sombrer dans une espèce de torpeur, l'angoisse que je ressentais me tenait plus éveillé que si j'avais ingurgité deux flacons d'amphétamines. Je n'en ai d'ailleurs jamais avalés. Il s'écoula approximativement un quart d'heure et là je vis apparaître deux hommes accompagnés d'une infirmière

Les deux battants de la porte s'ouvrirent, on poussa un chariot. On me fit mettre tout nu. On m'enveloppa dans un drap, on poussa ce chariot en direction du bloc. Là on me fit attendre quelques instants, pas très longtemps, on m'installa sur une table où je me dis, ça y est c'est à nouveau le masque.

NON, NON. Quelle ne fut pas ma surprise ! On me demanda de tendre mon bras droit. Un homme se pencha sur moi dans cette immense salle blanche « le bloc opératoire » et au-dessus duquel une lampe d'une violence inouïe, venait de s'éteindre. La pièce perdait de sa blancheur. Il y avait une dizaine de personnes à proximité. Elles avaient des masques, blouses, bottes, gants.

J'étais incapable de les reconnaître. Par contre, je reconnus deux personnes : le Docteur Dupeloux qui était toujours aussi grand et le Professeur Stacgnara qui à ses côtés paraissait un géant. On peut y aller. On me mit un garrot au bras droit, on me piqua et on me dit : as-tu sommeil. Je dis : non. C'était surtout la crainte qui me tenait éveillé, l'angoisse, la peur de ne pas revoir le jour, de mourir. Oui, la peur de mourir. Compte jusqu'à dix !. J'ai compté jusqu'à cinq d'une façon très audible ensuite je ne sais plus jusqu'à combien. Ce dont je me souviens et que j'ai beaucoup de difficulté à raconter, c'est mon réveil. Contrairement aux autres fois je n'avais pas soif. Contrairement aux autres fois la première personne qui se trouvait à mes côtés, assise sur une chaise plus exactement sur un fauteuil, c'était ma Mère.

Je mis quelques instants à la reconnaître et je retombais dans le sommeil ? Je repris le sens de mes esprits, c'était la douleur qui me tenaillait. J'eus envie de bouger. Ma Mère me dit : reste calme, tranquille. Je pleurais, c'était réellement de douleur. Mon regard parcourut la pièce, je me rendis compte qu'Ahmed était là. Mais on ne l'entendait pas Il ne disait rien. Il y avait une personne à côté de lui. Une dame. J'ai mal ! J'ai mal ! Ma Mère répondit, normal on vient de t'opérer, tout c'est bien passé. Tu verras, tu pourras,

tu pourras faire ce que les autres font et je sentis dans sa voix des sanglots entrecoupés qui étaient vraiment ce que j'avais souhaité depuis longtemps. La douleur était trop forte. Et là je dis à ma Mère : Je n'en peux plus, je n'en peux plus. Ma Mère appuya sur la sonnette ; très rapidement une infirmière arriva. Et ma Mère lui demanda : comment se fait-il qu'il souffre tant ? Ecoutez, nous allons essayer de le soulager. C'est normal.

Elle m'expliqua les deux opérations les plus douloureuses qui puissent exister sont les opérations subies au ventre ou d'ordre osseux. Que m'a-t-on fait en voyant mon pied pris dans le plâtre jusqu'au genou. Mais tu le sais, on te l'a dit. Tu as subi une arthrodèse. Mais qu'est-ce que c'est ça une arthrodèse ? Je ne mesurais pas l'ampleur, ça correspond à une cheville bloquée. Pourquoi ces cornes qui dépassent ? Je voyais deux espèces de cornes au-dessus d'une tête de buffle qui dépassaient du bout de mon pied. Elles devaient faire une bonne dizaine de centimètres chacune. L'infirmière m'expliqua : tu vois t'en as une qui te bloque la cheville sur le côté et l'autre qui arrive par le haut de ce que l'on appelle le calcanéum. PFFF. Je ne cherchais pas la signification tellement la douleur était grande. Elle revint, elle me fit une piqûre, j'avais tellement mal que je ne savais absolument pas du tout dans quelle position me mettre. Des larmes de douleur, des sanglots éclatèrent. Cela dura longtemps. A tel point que Ahmed demanda et je l'entendis : veux-tu lui demander de se taire s'il te plaît ? Ma Mère me dit : tu vois il est plus courageux que toi, il souffre. Vous avez eu le même type d'opération, on ne l'entend pas. Je ressentis cela comme une douleur plus vive que celle que me procuraient les ouvertures qu'on avait pratiquées dans ma chair. Cela ne calma pas pour autant ma douleur. Il est certain, il est incontestable de toute façon que je ne peux absolument pas décrire physiquement, psychologiquement ce que je ressentais à ce moment –là. Je ne pensais qu'à une seule chose : essayer de trouver une position dans laquelle je puis être confortable. Je n'en trouvais point.

La journée se passa entrecoupée de sanglots et de moments d'accalmie. On me fit boire dans le courant de l'après-midi ce que j'appris plus tard et qui étaient des antibiotiques. J'avais donc deux broches dans le pied ? Je savais comment l'on défaisait un plâtre après avoir subi une intervention chirurgicale. Combien de temps allais-je rester comme ça ? Je n'osais poser la question. Ce que je savais par contre c'est que ces broches, on devait les enlever de ma chair. Des qualificatifs me manquent. On me rassura très rapidement : on ne sent absolument rien ! Absolument rien ! Mais qui osait dire que l'on ne sentait rien ? Ceux qui y étaient passés une fois, ceux qui n'y étaient jamais passés ? Mais l'angoisse que l'on ressent, la crainte, la hantise, la peur. Est-ce que cela est quelque chose qui peut s'expliquer ? Est-ce que l'on peut se décrire ? Et je me posais question : seront-ils un jour aptes à comprendre que ce qu'un homme subit n'est pas toujours à la portée d'un enfant et le marque d'une façon beaucoup plus profonde.

C'est sûrement la raison pour laquelle je crois que j'ai toujours été un grand sentimental, même si en certaines circonstances j'apparaîtrais comme un salaud. Je reçus de la visite, c'était ma tante, mon oncle, ma cousine. E là je réalisais les prouesses que le Professeur Stacgnara avait réalisées ; jamais de ma vie, auparavant, je n'avais pu contempler mes cinq doigts de pied alignés correctement comme ceux de quiconque car ils avaient toujours formé une conque, s'étaient refermés sur eux-mêmes progressivement pour ne jamais former une sorte de pied mais plutôt un pied bôt. Je ne comprends pas que l'on puisse donner la signification de pied bôt à quelque chose d'aussi affreux. Je venais de franchir d'après ce qui m'avait été dit, la dernière épreuve la plus difficile de mon existence.

Détrompez-vous, j'étais à l'orée de la découverte de ce que le monde extérieur pouvait me cacher plus par un sentiment de pitié que je lui renvoyais que par un sentiment de haine. Pour l'instant je ressentis une haine tellement violente, que je crois que j'aurais plus facilement adoré un chien qu'un être humain. Car l'hypocrisie des animaux n'a jamais été quelque chose qui a puni les hommes injustement. Pourtant, même maintenant, j'ignore ce que rancune veut dire, même s'il se dégage une amertume incontestable et si les souvenirs peuvent paraître aussi précis que cela. Que vais-je en déduire ? Je ne cherchais surtout pas à déduire. La nuit s'écoula, elle me parut très dure, elle fut très dure. Cela pendant deux jours.

Je retrouvais une certaine forme d'accalmie au bout du troisième jour. Je me demandais, que reste-t-il de la nature elle-même ? Dans le cadre précis, elle ne pouvait qu'engendrer la violence. Oui, cette violence qui était faite tant au corps qu'à l'esprit. Il n'avait aucun discernement. Quelle façon d'être ulcéré. Quelles empoignades avec moi-même. On avait l'impression de tout vouloir prendre et de le jeter au loin. Mais

tout du moins c'était l'image que je laissais apparaître aux autres. Quant à soi-même on se demandait : suis-je encore recollable ? Quelles que soient les questions que l'on puisse se poser ou les humiliations quotidiennes, il est des moments où l'on survit plus que l'on vit. Et la façon de se hisser au-dessus de soi-même chaque jour pour permettre ce genre de choses, représentait pour moi une forme triomphale car j'étais réellement blessé et je ne me sentais absolument pas en état de marche.

Pourtant qu'est-ce que j'ai pu accumuler comme connaissance et comme érudition durant cette période. Mes cicatrices physiques, psychiques étaient mon pain quotidien. Je le drainais avec moi dans tous les endroits où j'étais susceptible de toucher ce que l'on pouvait considérer comme étant l'âme d'une société. Certains se penchaient pour y trouver le sens ou comprendre ce qui a pu me mener là. Mais l'endroit ne s'y prêtait pas. Il s'agissait avant tout de nourrir une carcasse de pain quotidien d'avoir une forme de la provenance de l'argent et ce qui avait l'impression de les plonger dans un torpeur, moi je ne pouvais faire qu'une seule chose, m'étonner. Pour rapide que cela soit, la seule manière de vivre plutôt que de survivre en ayant l'impression de mourir, je compris qu'on pouvait trouver dans l'immortalité. Mais cela aussi fait partie d'une demande. Je n'ai pas oublié que j'ai été une certaine forme de désir. Il a été exprimé une force ou ténacité, je n'en sais rien. Devais-je considérer celui qui l'avait accompli comme un héros ? Et celui qui l'avait reçu comme une héroïne ? Il y a ceux que l'on peut considérer et qui n'en sont pas conscients, comme des privilégiés.

Je me rendis compte immédiatement comme dans le futur que même s'ils ont une saveur particulière, leur tâche journalière je n'en veux pas/ Je me sens impropre. Es-ce que cette forme d'insatisfaction ou de satisfaction qui devait essayer de me combler comme la velléité de Judas ? Fallait-il essayer de trahir à tout moment pour le savoir ? Que pouvais-je apprendre de plus sur ce type de personne ? Je crois qu'il y avait néanmoins en différents facteurs communs. La signification du goût de vivre qui va au-delà de la récompense ? Je crois qu'il y avait néanmoins en moi différents facteurs communs. La signification du goût de vivre qui va au-delà de la récompense d'une explication. Pour tous ceux qui étaient là ou tout du moins pour le plus grand nombre c'était une satisfaction à peine cachée à peine voilée. Le fait d'avoir droit de voir le ciel bleu tous les matins était indiscutablement une certaine forme d'adage au col blanc à ses blouses que certains considéraient comme des machines, des ouvriers, des soudeurs.

N'étaient-ils pas chargés de fermer et d'ouvrir ? Et là, comme la mule du Pape ce que je pensais, je me dis pour grandes que soient leurs blouses, elles ne seront jamais aussi grandes que le bleu du ciel ou celui de la mer. Non ils n'ont pas raison. Ce ne sont pas des machines. Ce ne sont pas des robots. Certains oui peut-être, mais en étaient-ils réellement conscients ? N'y en avait-il pas qui étaient-ils réellement conscients ? N'y en avait-il pas qui étaient morts dans l'accomplissement de leur tâche dans le souci d'un devoir bien rempli ? Et c'est là où on s'aperçoit que l'on tient réellement à quelqu'un lorsqu'il n'est plus là. Il trouve une certaine forme d'immortalité. Son image est là. Son souvenir demeure. Ça paraît tellement le refrain d'une chanson populaire qui tente de se battre de réaliser avec du classique et c'était là où existait toute la différence.

Entre ce que nous croyons être ce que je pensais être un intellectuel martyr dans ma chair aussi bien que dans mon esprit. Il y avait d'autres façons de l'expliquer mais il n'y avait pas d'autres façons de le montrer. On pouvait être frustré, on pouvait essayer de s'enfermer. Mais qu'on veuille ou pas c'était une de révélation. En d'autres circonstances on aurait pu essayer de l'expliquer d'une façon plus éloquente. Je n'avais pas l'impression du tout de me prendre pour le remplaçant du Christ. Pour aussi fort que cela puisse être. Je n'étais pas du tout emplie de visions. C'était pas de l'abstrait, c'était du concret j'avais soif de beauté de signification pure, de fierté. Et je me prenais tout à coup comme ces vieux grognards, comme ces compagnons de Napoléon où peu importait leur âge, où importaient leurs blessures. Ils ne ressentaient qu'une seule chose : suivre les pas de l'homme qui avaient sur leur donner la gloire mais la gloire dans la souffrance, ça doit être quelque chose de magnifique à condition de les connaître d'une façon séparée et non pas ensemble.

Je me suis dit, mais je suis incapable de conduire, d'emporter quelqu'un. Mais je suis un enfant. Dans tous les cas, toutes les circonstances il y avait une forme de chance, je crois que je n'avais plus le droit de laisser échapper. Ça j'en étais conscient. Mais où donc allais-je pouvoir m'arrêter ? Où donc allais-je

poser des jalons qui furent suffisamment solides ? J'étais je crois comparable à ces chevaux de course auxquels on est obligé de mettre des oeillères, pour qu'ils ne voient pas ce qui se passe à côté. Et c'est ce qu'on volait appeler des milieux respectables ? C'était une saloperie. C'était une forme d'exploitation.

La vie fait évoquer le côté sinistre de sa vérité. Chacun devait supporter son lot. Et c'est une certaine satisfaction je me dis, s'il est possible d'effrayer certaines personnes, certains lecteurs, et bien je crois que j'avais franchi le cap de ce que je souhaite. Je ne sais pas. Je me dis mas c'est impossible, mais combien de fois avais-je entendu dire impossible ? NON ça n'existe pas. Mais aucun individu ne peut vivre sans son idéal. Il faut qu'il y ait quelque chose qui l'attire. Qu'il connaisse d'une façon claire ce qu'il souhaite de façon que sa propre personne finisse par ressembler un peu à une organisation d'Etat.

Car eux, on peut tout leur pardonner, tout du moins en avais-je l'impression. Par rapport à n'importe quel autre être humain l'esprit d'un blessé éprouve le sentiment d'explication et compréhension. Certains veulent savoir selon et en vertu de quels principes on peut ressentir tel mot plutôt que tel autre. Quelle est la forme d'avenir qui peut se dégager afin de mieux se digérer ? L'ampleur pouvait paraître énorme. Et là, je compris qu'il y avait très certainement une autre façon de le montrer, de l'expliquer, de le décrire.

Le monde des ombres tournait autour de moi, je venais d'essayer de sauvegarder le sentiment de ma personnalité. Une semaine environ s'écoula durant laquelle je restais en permanence allongé, couché. J'avais vaguement le droit d'avoir un oreiller et je me dis, chaque fois ce sera meilleur. Michel me rendait visite matin et soir, pour me permettre de reprendre des forces. Je lui demandais, mais est-ce que je peux aller à la salle de rééducation ? Et il me répondait : non, pas encore, c'est trop tôt, mais si tu désires bouger, d'ici quelques jours tu pourras faire quelques pas dans ta chambre. Je vais t'apporter des poids et t'en serviras surtout pour tes bras. D'accord, d'accord, d'accord. J'étais fou de joie.

Dans le cœur d'Ahmed aussi bien que dans le mien une certaine forme de gaieté avait fait place à cette tristesse, à ces douleurs que j'avais exprimées d'une façon si violent et lui d'une façon si calme. Je m'en rappelle.

Quelques jours plus tard, c'était un samedi. Je pouvais me lever depuis la veille, faire le tour de mon lit, faire quelques pas dans la pièce. Ce dimanche après-midi je me sentais l'âme gaie. Il y avait ma cousine Nenou, ma tante, ma Mère, ma sœur et Gérard. Et là, quelle ne fut pas ma surprise lorsque j'entendis Richard Antony, j'oublierai pas son nom, non pas que je le considère commune artiste, enfin j'entends par là comme un grand artiste. Non, il a parqué son époque mais j'avis tellement entendu : »j'entendrai siffler le train», que je me dirai et je me disais à quand, pour quand le wagon qui sera pour moi.

Et bien j'avais l'impression qu'il était arrivé. Car voici que ma cousine s'était munie d'un tourne-disque de marque Teppaz et dessus elle flanqua celui qu'on pouvait considérer comme l'idole des jeunes. C'était Johnny Halliday. Il chantait la chanson : « Je l'ai connue. En dansant le twist ». Je demandais à Nenou, mais qu'est-ce que c'est que ça ? Elle me fit des de contorsions où j'avais l'impression de voir des tas de pantins déambuler, dans pièce, tout le monde rigolait. Tous découvraient quelque chose, elle me dit, mais puisque tu peux marcher, viens voir ! Lèves-toi ! Je me levais et on mit ce disque qui était un disque de twist. Et avec mon pied dans le plâtre qui devait peser je ne sais pas, huit dix kilos, je me mis à twister mais alors d'une façon tellement hilarante, que des éclats de rire fusaient dans toute la chambre. Peu m'importait si j'étais un guignol. J'étais heureux.

## CHAPITRE VII

Je me mis à danser le twist, comme un guignol.

Tout d'un coup me revient à l'esprit cette histoire de marionnettes que l'on m'avait apprise. Guignol, c'est d'origine lyonnaise, né à Lyon. Il y a des squares. Les squares, c'est des petits jardins publics où les enfants vont. On les voit de temps en temps dans les films. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Je ne n'en avais encore jamais vu et je promis un jour de regarder de plus près, pour voir celui qu'on appelait Guignol.

J'étais tout en sueur, pourtant je n'étais pas resté debout longtemps. Une dizaine de minutes, je n'avais pas le droit de poser le pied par terre. J'avais un arceau qui se trouvait à l'extrémité de mon lit. Cela empêchait tout simplement le drap de venir frotter sur mon pied, je devrais dire plus exactement sur mon plâtre, et je demandais à Nenou, veux-tu m'aider à me rallonger ? Oui, bien sûre me dit-elle. Elle me prit par le bras et elle m'accompagna. Le chemin qui ne représentait que quelques mètres me parurent long, là je m'assis carrément sur le lit en essayant de mettre l'oreiller le plus haut possible. Au-dessus du lit, il y avait une radio. Cette radio comportait un écouteur. De tout ce que j'avais pu connaître dans le temps, je me rendais compte que le modernisme de cette clinique n'avait pas d'égal, on pouvait écouter de la musique très tard, même après l'extinction des feux. L'extinction des feux avait lieu à vingt-deux heures, après le film, car il y avait une salle télévision.

Je me mettais ce petit appareil dans l'oreille, et je dis d'un air fier : vous voyez, moi aussi je peux écouter de la musique. C'est bien ! Me répondit ma Tante. Je l'enlevais, et je souriais. Nous étions presque à la fin du mois de juin. Le soleil pénétrait dans la pièce, et je perdais la notion de ces grandes chambrées où les lits alignés, les uns par rapport aux autres n'avaient plus aucun sens commun avec cette chambre à quatre lits. Je sentais que la médecine avait fait des progrès, que le côté humain en avait fait tout autant, sinon plus, cela grâce à qui ? Grâce à quoi ? Sûrement à des gens qui avaient pu comprendre que leurs enfants étaient là, pour une bonne partie de leur vie, et qu'il fallait essayer de leur rendre cette vie la plus agréable possible. Je ne me trompais pas. C'était l'évidence même. L'après-midi s'écoula de façon fort joyeuse, les bonbons remplaçaient les gâteaux, les boissons sucrées se succédaient. J'essayais de faire partager à mes amis de chambrée, si je peux me permettre de la appeler ainsi, et qu'ils veuillent bien m'en excuser, mais si certains d'entre eux se reconnaissent dans ces passages, que ce soit Henri, Michel, Hervé, Daniel, Hamed, Sylvie, Odile et tous les autres, qu'ils se manifestent ; tout du moins si tel est leur désir.

Je n'ai jamais plus eu de nouvelles d'eux, je ne sais ce qu'ils sont devenus. J'espère qu'ils ont mieux réussi que je n'ai pu le faire, qu'ils ont été plus conciliables, plus tolérants que je n'ai pu l'être. La fin de l'après-midi arriva, il était dix-huit heures. On nous apporta les plateaux, on mangea. Les visites avaient lieu jusqu'à dix-neuf heures, et peu après, ma famille prit congé. Chacun y allait de sa belle histoire. Quelle belle après-midi je venais de passer ! Le lendemain, quelle ne fut pas ma surprise après le petit déjeuner, de voir arriver Michel Il me dit : « Si tu veux, tu pourras te promener un peu dans le couloir ».

Quoi ? Comment ? Que dites-vous ?

Oui, mais n'allons pas trop vite ! Tu pourrais te promener sur un chariot, en restant allongé ». Ce que je viens d'entendre était sublime, et je lui dis : »Oui, bien sûr ! Si c'est possible ! Je le souhaite ardemment ! ». Il me dit : Nous allons le faire ». Effectivement, quelques minutes s'écoulèrent, il m'aida à me sortir du lit pour m'emmener dans un chariot qu'il avait lui-même apprêté jusque devant la porte. Il m'aida à basculer, ventre à terre pratiquement. Les roues motrices étaient à l'avant. Il avait placé un oreiller à l'arrière de mon pied, il me dit : « Croise tes bras sous ton menton ».

De là, nous partîmes faire un tour dans ce long couloir. Nous sommes allés de ma chambre et dans la salle de rééducation. J'avais l'impression que quelque chose de nouveau s'ouvrait à moi. Je ne savais pas comment le remercier lorsqu'il me ramena et qu'il me dit : « Tu vois, eh bien demain nous

recommenceront ! ». Et tous les jours, pendant pratiquement cinq jours, ce fut approximativement le même manège, la seule différence, c'est que cela durait de plus en plus longtemps, et que cela se déroulait aussi bien le matin que l'après-midi. Un matin, il arriva et il me dit : « Nous allons procéder à l'enlèvement de tes broches bientôt ». Un vent glacé me parcourut tout le corps, je préférais ne pas y penser. Mais à sa façon, il venait de me prévenir, pour que je sois paré, préparé à cette éventualité, car on enlevait les broches le matin. Je lui demandais : « Mais, dans combien de temps ? Demain ? Après-demain ? ».

Oh, je ne le sais pas exactement, mais incessamment sous peu. « Pourrais-je retourner à la salle rééducation ? » « Ah oui, bien sûr ! Maintenant, ta rééducation va commencer, ou plutôt recommencer ! On va essayer de réparer les quelques séquelles qu'a pu te laisser Ton opération ». « Mais, est-ce que vous pensez que je vais m'en tirer définitivement cette fois-ci ? ».

« Oh oui, je pense ! ». Et là, durant les deux jours qui suivirent, tout un tas de radios à nouveau recommencèrent. Chaque fois que l'on venait me chercher, j'avais l'impression que c'était pour enlever ces ceux morceaux de fer qui étaient des tiges d'argent, et qui étaient des corps étrangers. On me confia un chariot sur lequel je pouvais m'asseoir, mon pied avancé sur une espèce de barre était suspendu après des passerelles de caoutchouc. Je m'amusais comme un fou, dans ce couloir qui était terriblement long, à aller de plus en plus vite. Je n'arrêtais pas de me faire réprimander, à juste titre d'ailleurs. Ce n'était pas une raison parce que je disposais d'un chariot, que j'avais une jambe dans le plâtre, que je devais me croire tout permis et manipuler cet engin avec autant de dextérité.

Un matin, ce fut celui-là, on me dit : Nous allons enlever tes broches ! ». « Houlala » me dis-je, « mais ? »...je ne finis pas ma phrase. On me descendit dans le chariot à l'étage inférieur, et là, je n'attendis pratiquement pas. On me fit asseoir sur une grande table, j'entendis le bruit des scies circulaires. J'avais peur. Je disais : « Mais, que va-t-il faire ? Sait-il au moins le faire ? Comment va-t-il s'y prendre ? ». Il me rassura en me disant : « Evite bouger, tu verras, cela va se passer très bien ! N'aie surtout aucune crainte ! ». Il découpa en premier lieu le pourtour de la corne qui ornait l'extrémité de mon pied. Je sentais surtout une masse de vibrations considérables, mais pas de douleur violent. Et il enleva ce morceau de plâtre comme on enlève un chocolat d'une boîte.

Au moment où je m'y attendais le moins, il me brandit sous les yeux une tige qui devait faire en quinze, vingt centimètres, et me dit : « Tu vois, tu n'as rien senti ! ». Effectivement, je n'avais rien senti du tout. Lorsque les vibrations de sa scie circulaire reprirent sur le côté droit, je sentis une petite douleur, je me dis, je vais avoir mal. C'était à cet endroit précis que j'avais déjà subi plusieurs interventions. Je le lui dis. Il me sourit : non ! Tu vas voir. Et là je crois qu'il commit une erreur, ce fut celle de me prévenir, en me disant : « Je vais l'enlever ». J'eus un léger geste de recul, ce qui me fit pousser un cri, ce fut plus un cri de peur qu'un cri de douleur, le même type de tige se trouvait face à mes yeux : « Tu vois, c'est fini ! »

Depuis quelques jours, je redoutais ce moment avec appréhension, et tout venait de se passer pour le meilleur du monde. Et je le vis plonger dans une cuvette des espèces de bâtons de dynamite qui servent à faire un plâtre. « Je vais reboucher les trous ». Oh, il ne mis pas longtemps ; l'espace de dix minutes, tout était terminé. J'étais stupéfait par sa dextérité. « Ca va, tu peux parti ! C'est fini ! ». Michel était là : « Pour aujourd'hui, ça suffit, tu vas rester tranquille ». Je n'en avais pas du tout envie : « Pourquoi, ça va, je me sens bien ! » - « Non, tu vas rester tranquille et allongé ». Oh, j'irais bien faire un tour dans l'après-midi ! Sachant la façon dont laquelle j'étais turbulent, arrivé devant la chambre, il me conduisit jusqu'au lit, et je m'aperçus plus tard qu'il m'avait confisqué mon chariot. Sacré Michel, va ! De toute façon il savait très bien que je ne lui aurais pas obéi. Je lui avais dit que je ne m'en servais pas, dans mon fort intérieur, je me disais, attends que le déjeuner soit passé, tu verras si je me servais de ce chariot, ou pas ! Seulement, il commençait à me connaître !

Le loustique que j'étais, il s'en méfiait ! Il avait raison ! Bien voilà, j'étais bloqué à nouveau dans mon lit. La journée s'écoula, je crois que c'est surtout l'énervement de rester assis, couché, essayant de dormir alors que je n'avais pas sommeil, que des tas d'idées, plus ambiguës les unes que les autres, me vinrent à l'esprit. J'avais en face de mon lit un garçon qui au demeurant nous paraissait à tous légèrement simple d'esprit. C'était faux. Disons qu'il était plus gamin que nous pouvions l'être, lui faisait réellement son âge, et avait réellement son âge. Nous décidâmes de lui faire une tas de blagues, nous savions que lorsqu'il

avait on appareillage, il avait ce que l'on appelle une poignée au-dessus de son lit, du nom de potence, qui lui permettait, à l'aide de ses bras, de se soulever. On avait badigeonné cette poignée avec de la moutarde ; mis du sel dans l'eau. Nous avons bourré les bonbons de poivre. Je crois que c'était surtout par méchanceté et par énervement, car il nous narguait du fait qu'il était le seul, dans cette journée, à pouvoir quitter la pièce, et aller voir la télévision. Mais nous nous dîmes : « Qu'est-ce qu'on va rigoler quand il reviendra ! » L'extinction des feux venait d'avoir lieu. Il se passa cette nuit-là que nous faillîmes dormir les fesses chaudes. Nous faillîmes effectivement dormir les fesses chaudes, cela à juste titre, car si l'infirmière de garde que nous avons baptisée « La schioume », ne s'était pas déplacée au moins vingt fois, elle ne se déplaça au moins vingt fois, elle ne se déplaça pas une fois. Nous faisons semblant de dormir à chaque fois qu'elle arrivait. Lui, n'arrêtait pas de se plaindre. Il est vrai que n'avions rien fait pour qu'il ne se plaigne pas. Entre le sel, le poivre, la moutarde, le mouillé dans son lit, l'eau salée, son verre qui était rempli de dentifrice, tout y était pour faire une bonne nouba. Hé oui ! Nous commençons, de toute façon, j'avis le sentiment de devenir un sacré, un fieffé coquin ! L'infirmière de nuit, après avoir changé les draps, nettoyait sa potence, changeait son eau et out remis en ordre ? Nous pûmes dormir du sommeil su juste.

Nous avons pris une certaine forme de vengeance. Le lendemain, le réveil fut pénible, car la nuit fut courte. Après avoir pris notre petit-déjeuner. Michel arriva : »j'ai l'impression que tu n'as pas été très sage ! Et je suis gentil en disant cela ! Recommence, puis tu verras, nous ne serons plus tellement copains ! Je ne cherchais pas d'excuse, je n'en avais pas ! Et celles que j'essayais d'inventer ne tenaient absolument pas. Par contre je constatais avec satisfaction, mon chariot était là. « Nous allons aller à la salle de rééducation. Tu vas essayer de te défouler, de la même façon que tu as dû le faire en sautillant sur un pied pour aller mettre de la moutarde sur cette potence ! ». J'ai essayé de bafouiller quelques prétextes plus ou moins futiles. Il rigolait. Mais il essayait de faire en sorte que je ne le vois pas.

Nous arrivâmes dans cette salle, je repris l'entraînement, si je puis m'exprimer ainsi, comme si je voulais mettre les bouchées doubles. Il resta en permanence à côté de moi, sur cette séance qui dura plus d'une heure. Après cela, il me raccompagna jusqu'à ma chambre. « D'ici quelques jours, tu pourras descendre prendre tes repas au réfectoire. Ah ! Je lui dis : « Mais, ma jambe me gratte ! J'ai envie de passer une aiguille ! Cela se situe derrière le mollet ». Il me dit : « Ne fais surtout pas cela ! ». « Bien, et comment puis-je faire ? ». « Attends. Il me porta sur le lit. J'expliquais à mon ami Vincent, car il devint mon ami, ce qui m'arrivait : « C'est peut-être tout simplement un escarre ». Qu'est-ce que c'était que ce mot nouveau encore. Que voulait dire escarre ? Et bien c'était tout simplement la suppuration de la peau, qui malgré les antibiotiques, faisait que parfois on avait de petites infections locales. Je vis arriver l'espèce d'hurluberlu avec sa scie circulaire, armé comme un bourreau pour un poteau de torture.

Qu'allait-il donc faire ? « Où cela te fait-il mal et où cela te gratte-t-il ? ». Je lui désignais du doigt l'endroit. « Tourne-toi ! » Je me tournais, le ventre sur le lit, je constatais plus tard qu'il avait pratiqué une petite lucarne, où l'on voyait apparaître comme une espèce de bas blanc. Il regarda, Michel en fit de même : « Non, tout simplement une démangeaison, i n'y a pas d'escarre ». Ouf ! Je soufflais. Pourquoi ? Je ne sais pas, je craignais qu'une infection se produise, et que ces antibiotiques qu'on veuille bien nous donner, produisent le même effet que sur mon visage et me remplissent de boutons. J'étais en pleine acné, ou en pleine puberté. Au choix ! Je ne savais ni lequel prendre, ni laisse. Ni l'un, ni l'autre, ne me plaisaient ! L'on me donna un savon appelé dermacide afin de laver mon visage avec. Mais moi, malin comme pas deux, je me lavais effectivement le visage avec ce savon, mais je m'amusais d'une façon diabolique à essayer de percer mes boutons que je trouvais fort affreux. Ce fut un tort énorme, car j'en supporte les séquelles encore à ce jour, je pense que je les garderai. Mais ce n'est pas un problème très important. Effectivement, quelques jours plus tard, je pus descendre à la salle de restaurant. Je la trouvais toujours aussi immense : seulement, la seule différence, c'est que j'avais une place à table et que je pouvais me déplacer à mon gré, puisque l'ensemble du rez-de-chaussée permettait après le repas, soit de remonter dans sa chambre, soit d'aller à la salle de télévision, ou au coin de détente. J'optais tous les jours pour le coin de détente hormis lorsque je recevais la visite de ma Mère, ou de certains de mes parents. Elle s'estompait de plus en plus, et ma Mère m'expliqua que mon Père ne devait pas tarder à arriver. Qu'il avait eu beaucoup de difficultés, que son chemin le mènerait bientôt vers nous. Je ne peux m'expliquer ce que j'ai ressenti à ce moment-là, des larmes coulèrent sur mes joues. J'avais

l'impression que j'allais finalement retrouver tout le monde.

Et c'est la première fois qu'un après-midi, on se mit à discuter, on me demanda mon opinion sur le rugby. Que pouvait bien être ce sport ? Je n'y connaissais rien ! On m'expliqua ce que c'était. On me dit qu'il y avait vraiment deux tendances très notoires : l'une pour le rugby à treize, l'autre, pour le rugby à quinze ? N'ayant pas une âme de solitaire, ma réponse fut la suivante : « Je préfère le rugby à quinze, car plus de fous nous sommes et plus rigolons ! ». Ma réponse n'eut pas du tout l'air de les satisfaire, tout du moins, ceux qui étaient pour le rugby à treize car ils avaient l'impression que je me foutais d'eux. Il faut dire qu'il y avait un peu de cela, car je n'y connaissais absolument rien. Et à force d'écouter une chanson qui me resta et qui me reste gravée, je me pris une passion sans limite pour Léni Escudero qui chantait : « Pour une amourette » et « Ballade à Sylvie ».

Il y avait une communauté relativement assez libre entre hommes, femmes. Des personnes de tous âges, quand je dis de tous âges, je crois cela exact ce que l'on pouvait considérer comme des amourettes dans des coins furtifs était monnaie courante. Je ne sais pas pourquoi, le lendemain, je subissais un examen complet, similaire à celui subi lors de ma rentrée. Qu'elle ne fut pas ma surprise de constater : j'avais grandi de presque quinze centimètre. Michel me dit : « C'est normal ! Il y en a qui mettent un certain temps. Tu as poussé plus vite que les autres. » Le fait qu'il me dise que j'avais poussé plus vite que les autres me fit prendre conscience encore une fois du fait que si physiquement je grandissais, moralement, je mûrissais trop vite.

Vincent me donna quelques conseils. Il devait voir à l'époque vingt ans : « Oh tu sais, si tu veux flirter ». « Pardon ? Qu'est-ce- que tu as dit ? ». « Oui, si tu veux flirter ». « Qu'est-ce que c'est que ça ? ». « Enfin, si tu veux embrasser une fille, quoi, tu vois bien ce que je veux dire ? ». « Ah oui, d'accord, j'ai compris ! Tu pourrais t'exprimer correctement ». « Hé bien ça s'appelle comme ça, idiot ! ». « Ah bon ! ».

J'avais jeté mon dévolu sur une blonde que je trouvais particulièrement à mon goût, s'appelant Sylvie. Je déployais tous les charmes possibles me venant à l'esprit pour essayer de la faire rire. J'y arrivais de temps en temps. J'appris par l'intermédiaire de Vincent qu'elle avait déjà flirté avec quelques garçons qui se trouvaient dans l'hôpital. Je savais que d'ici une quinzaine de jours, j'aurai un plâtre de marche que je devrai garder deux mois. Mais cela pour le moment était réellement le cadet de mes soucis. Je n'avais qu'une seule chose en tête, savoir ce qu'était un flirt, et je désirais l'apprendre avec Sylvie.

Les journées s'écoulèrent, mais mon charme, si tant est que j'en eus à l'époque, n'avait aucune emprise sur cette charmante demoiselle. Il faut croire que le temps fait exactement les choses telles qu'on les souhaite. Vincent m'avait expliqué que lorsque l'on voulait draguer tranquillement, il fallait tout simplement appuyer sur le dernier bouton de l'ascenseur, et le bloquer là où les poubelles venaient le matin pour remplir leurs bennes et s'en aller. Qu'elle ne fut pas ma surprise lorsque je voulus descendre à la salle de télévision que de rencontrer Sylvie devant la porte de l'ascenseur. « Voici le moment que tu attends » j'avais l'impression que c'était une éternité. Or il ne s'agissait que de quelques jours. J'appuyais non pas machinalement, mais volontairement sur le dernier bouton, sans lui demander son avis. Elle tait sur un chariot similaire au mien, elle avait subi une intervention afin de lui permettre que sa jambe soit rallongée, car elle avait un raccourcissement de dix centimètres. Son visage et ses cheveux blonds d'où éclataient ses grands yeux bleus, par rapport à mon strabisme convergent me laissaient supposer un moment fort agréable. Nous arrivâmes effectivement dans ce que je considérais plus comme une cave, que ce que ne m'avait décrit Vincent.

Là, la lumière s'éteint, car j'avais volontairement appuyé sur le bouton « Arrêt », au bout de quelques secondes, la lumière s'éteint. Je me ruais, avec les moyens à ma disposition, pour prendre Sylvie dans mes bras. Nous échangeâmes quelques tentatives de baisers furtifs, que je lui volais, et qu'elle tentait de recevoir, essayant de jouer à Humphrey Bogard, de me prendre pour l'homme d'une seule passion. Cela dura approximativement je ne sais combien de temps, car les coups frappés violemment sur les portes de l'ascenseur, que quelqu'un devait appeler, nous obligea à cesser là nos investigations amoureuses pour remonter à l'étage supérieur, comme si rien ne s'était passé. C'est d'un sourire complice qu'effectivement nous partîmes chacun de notre côté, je me rendis compte, et là sans aucune illusion, que je n'avais pas apporté à Sylvie ce qu'elle attendait, je l'appris, comme je le pensais deux jours plus tard, elle me traita de

maladroit devant une dizaine de camarades. Je me prenais pour un Don Juan, et voici que j'étais rabattu au plan le plus bas. Vincent m'expliqua que j'avais dû très mal m'y prendre. Je lui expliquais des choses que je n'avais pas faites, mon imagination était beaucoup plus forte que mes actes. Vincent me dit : « Mais, je ne comprends pas, comment ce fait-il que dans ces cas l tu aies calé ? ».

« Oh, c'est tout simplement parce que je ne dois pas être son type d'homme, comme tu le dis si bien ». Et je n'y prêtais pas plus attention que cela, puisque mon amourette pour Sylvie s'estompa pratiquement dans les deux jours qui suivirent. La raison en fut fort simple. Un dimanche après-midi, quatorze juillet. Le matin, nous avions regardés, à la télévision, le défilé sur les Champs-Élysées, ensuite, nous avions écouté, après le repas de midi, les informations. Je regagnais ma chambre, sachant que ma Mère devait me rendre visite. J'attendis presque une heure, ne la voyant pas arriver, vers quinze heures, je descendais à la salle de télévision voir la rencontre d'athlétisme : France –Angleterre.

C'était l'époque où la France était l'égale, et de temps en temps supérieure à nos amis les Anglais, même, si comme le dit le proverbe, « Messieurs les Anglais, tirez les premiers ». Tout d'un coup le haut-parleur : « Placide JUAN est demandé à l'entrée, Placide JUAN est attendu à l'entrée ! ». Je me déplaçais jusqu'au point d'accueil, et là, quelle ne fut pas ma stupeur, on me dit : « Vos parents viennent de descendre, il faut que vous redescendiez, nous leur avons indiqué que vous étiez sûrement à la salle de télévision ». Ma Mère connaissait parfaitement les lieux pour m'y avoir, à maintes reprises, accompagné. Je restais le souffle coupé en arrivant, la première personne que je vis dans cette masse fut mon Père. Je ne sais pourquoi je me mis à pleurer de façon très violente, très forte.

## CHAPITRE VIII

### « 4 AOUT 1789 » Abolition des privilèges ? Ou GERMINAL ?

Il y a des moments où l'on a l'impression, ou on ressent un sentiment d'injustice, même s'il a trait à de petites choses, il peut porter aussi loin que la corne de Ronceveau, Charlemagne ne pourra toujours pas l'entendre.

Toutes les formes d'injustice que l'on subi, par lesquelles on vous viole, ne peuvent s'expliquer. On est seul à les comprendre, parce que seul à les vivre. En se posant la question, on se demande d'une façon ou d'une autre : existe-t-il une société équitable ?

Je pose la question depuis de nombreuses années, et comme toutes les formes d'espoir qui se dévoilent que j'ai pu apprendre, c'est que, dans toutes les formes d'équilibre, ou de sentiment de justice, il existe deux catégories indissociables. L'un a créé le glaive et la balance, l'autre l'a payé en écus. Le riche, est celui qui vous habille. Mais ceux considérés comme pauvres, aux yeux de la loi représentent une certaine forme de société, même dans la mesure où quelles que soient les salles de plaidoiries, les tribunaux, si le Christ semble vous regarder, qu'on ne vienne pas prétendre que la conservation des privilèges n'est pas l'apanage des fortunes. Je citais précédemment : Gavroche, Talleyrand, Jean Valjean. Il y a des formes de punitions, qui, sorties du domaine social, sont un problème, socio-culturel-financier- politique, qui ne dispose que de deux éléments : l'exploitation de l'homme par la main, ou par l'esprit de l'homme.

Oui, si l'on regarde de plus près ce que certains appellent la loi, ou comment doit-on appeler le fait de retirer telle ou telle chose. Il a bien fallu lui donner sa signification, et elle est celle de délit. Mais alors, comment peut-on expliquer, que l'usurpation d'une identité par rapport à une autre, le martèlement d'un homme par un autre, ceux que l'on peut considérer bons agents de l'état et, c'est pareil, là je considère absolument indiscutable que l'usufruit du travail devrait revenir à celui qui l'a fourni, à la même hauteur ; à même concurrence que celui qui a permis de le faire, qui peut prouver, dans les grandes années écoulées, ce type d'égalité ? J'ose le crier : personne, car cela n'existe pas ». On a envie lorsque, tout du moins, en ce qui me concerne, j'apprends qu'un cambriolage, un vol s'est effectué sans effusion de sang, sans que les gens aient eu à en souffrir physiquement, et que leur position est celle de notables, de sourire en disant « Bravo ».

On a tourné l'affaire de Spagiari en politique. Je dis : « Bravo », je le pense d'une façon tellement forte, que lorsqu'un pauvre ou un démuné enlève quelque chose à un exploiteur qui se veut et qui est riche, je crois que c'est une certaine forme de justice que bien souvent les tribunaux oublient, à l'image de ce que bien souvent ils se doivent de représenter. Cette mascarade, pourquoi ne pas avoir le courage des ses opinions ? On n'a pas dépassé l'époque féodale ? Alors dans ces cas-là il vaut mieux peut être prendre les armes, mais bien souvent, lorsque des hommes le font, ce sont deux faibles face à face, les forts, se considérant et se trouvant au-dessus de la mêlée.

On a souvent tendance à dire : « Biens mal acquis ne profitent jamais ». Laissez-moi rire. Il n'y aura jamais rien de plus puissant que ce qui a été mal acquis et qui vit dans l'ombre de ceux qui désirent surtout que cela ne voit pas le jour et que, sa protection soit tellement grande que l'on ne puisse surtout même pas le voir, car si on le voit, on peut l'accuser, le montrer du doigt.

L'image de Bokassa, de Giscard : connaîtra-t-on réellement les dessous de cette affaire ? Je ne crois

pas ; la puissance de l'un est trop grande par rapport à la médiocrité de l'autre, pour que l'on prétende que l'un est un homme qui a été abusé d'une façon honnête, et que malencontreusement il s'est trouvé pris dans un traquenard. Mais de qui se moque-t-on ? A qui veut-on faire croire, que les hommes naissent égaux, sur quoi égaux ? Par l'accouplement d'un homme et d'une femme. Mais en dehors de cela, il n'y a aucune forme d'égalité, de fraternité, ou alors c'est tellement rare, que lorsqu'on le voit, on pense forcément qu'il y a un intérêt de cacher derrière.

Mais qui est capable de pouvoir mettre son exploitation, ou sa fortune sur une table, en disant ? « Voilà de quelle façon j'ai pu l'acquérir », je ne laisse pas l'ombre d'un soupçon derrière moi, qui puisse laisser supposer que ce soit malhonnête. J'ai côtoyé ce monde de la finance pas longtemps ; suffisamment pour que l'image du dégoût, ce n'est pas autre chose que l'envie de vomir qu'ils me donnent. Il est plus facile de prendre à quelqu'un qui n'est pas en mesure de se défendre, afin d'amasser d'une façon tellement ignoble que l'on a pas le courage de vouloir se prétendre cossu et honnête.

Mais on se dit respectable, par rapport à qui, à quoi ? A celui qui subi ? Oui, c'est beaucoup trop facile, car, quoi que l'on puisse dire, il n'y a pas d'injustices plus fortes, plus formelles, ne serait ce que, regardez un peu et dites-vous si, lorsque en remontant dans le temps, je dis que nous n'avons pas changé d'époque à ce niveau-là, nous sommes encore à l'époque féodale, de ce côté-là, oui, je me considère comme quelqu'un de révolté.

Les enfants étaient perchés à plusieurs mètres, ils travaillaient quatorze heures par jour, pourquoi ? Pour que certains s'en mettent plein les poches, ils avaient l'avantage d'être Seigneur ou Maître. Maintenant, ils ne portent plus le même nom, n'ont plus la même étiquette, au même sens que, si le communisme était quelque chose qui voulait s'appliquer, ce serait la plus belle des doctrines. Le Christ n'était-il pas le premier communiste du monde ? Mais, allons, est-ce que vous allez vouloir ouvrir les yeux et regarder les choses en face ? Ce n'est pas du tout une incitation, c'est une révolte qui gronde.

Pourquoi ces passations de pouvoir incessantes, ces passes d'armes ? Regardez bien qui occupe la scène et lorsqu'une vedette est établie, au même titre, mais sûrement moins qu'un homme politique, qu'un financier, qu'un banquier, j'ai finalement vu et j'en ai pris mon parti ; je préfère cent fois, mille fois avoir affaire à une péripatéticienne qu'à un banquier, non pas celui qui est l'exécuteur des basses œuvres, peu importe les raisons qui amènent une prostituée sur un trottoir, qui a bénéficié du nom de péripatéticienne ? Vous la payez cent francs, deux cents francs, trois cents francs, quatre cents francs, cinq cents francs, mille francs, on a l'impression de se trouver à la vente aux enchères, mais au moins elle vous donne ce pourquoi vous l'avez payée. Un banquier ne vous donnera jamais en retour ce pourquoi vous lui avez permis de vivre, de continuer à maintenir sa position. Que doit-on tirer, c'est là l'image de la respectabilité ? Non ça n'existe pas ! Le profit, oui, il est toujours à sens unique. Si ce que j'affirme est de nature à me soumettre à des tas de procès d'intention, il est plus facile de condamner un faible qu'un riche, qu'un notable, même lorsqu'il est ne voie de déclin.

L'image que les gens ont de lui pendant un certain temps avant qu'il ne retombe dans l'anonymat, est celle d'un riche qui s'accroche à son image de la même façon que les gens, les pauvres d'esprit s'accrochaient-ils ? Ils n'étaient pas faibles d'esprit, ils avaient une puissance telle que l'image du monde les regardait, ils s'accrochaient à l'Exodus, à la survie, car il ne leur restait que cela. La puissance du monde a été obligée de céder, comme si certains avaient voulu faire de l'Exodus le radeau de méduse.

C'est là où l'image de la justice telle qu'elle peut apparaître, on a bien envie de se demander, lorsqu'un inculpé est accusé, de savoir qui est le plus fautif. Où et dans quelle mesure sombre le ridicule. Il est certain, c'est évident, mettez un baromètre, un thermomètre dans une pièce, il a un tas de nuances, de degrés, il suffit de taper dessus, de voir ! Cela marche. Ces méthodes sont encore employées, celui qui joue le jeu du pouvoir n'est pas, ne peut pas être considéré comme un pauvre.

Si l'on donne parfois l'image d'une certaine habileté pour posséder, elle n'est pas forcément réelle. Je suis prêt à mettre en parallèle ou en balance l'équilibre de ce que j'ai pu acquérir, avec une volonté farouche, regardez bien, épiluchez, allez mettre en parallèle ou en balance l'équilibre de ce que j'ai pu acquérir, avec une volonté farouche, regardez une sommation, une assignation, une injonction, quelle que soit cette forme de parodie, elle se veut d'une façon officielle et surtout pas officieuse, au nom de la Justice du

Peuple ! C'est réellement se foutre de la gueule du monde ; elle s'exerce et va beaucoup plus souvent à sa propre rencontre que vers le Peuple.

Mais, a-t-on oublié 1789 ? A-t-on oublié les Droits de l'Homme ? Mais bien sûr que oui. Le respect des lois, l'image que les tribunaux en donnent ? Mais, c'est comme si l'on voulait faire croire à un amateur de football, de rugby, ou peu importe le sport, mais qu'à deux minutes, à trente secondes, dix secondes, à cinq secondes de la fin, son équipe menée de cinquante points va pouvoir remonter le score. Il y a vraiment des façons de dire les choses et là me paraît la plus réelle.

Prenez un enfant : l'instruction civique, on l'a enlevée des écoles : des instituteurs, n'en parlons pas. Ils passent du temps de politique, à rejoindre les professeurs et à vouloir s'irriguer d'un pouvoir qu'ils n'ont pas, que l'on essaie de leur inculquer ; que la Justice comme le veut à priori sa propre appellation, est quelque chose d'équitable, par rapport aux tribunaux. Que les tribunaux par rapport à la justice, c'est quelque chose d'impartial. Il ne vaut mieux pas subir ce type d'expérience. Je peux dire, je l'ai vécu. Cela m'a permis de pouvoir réfléchir sur ce problème pour m'apercevoir, de la monstrueuse hypocrisie que peut cacher cette machine ! Pourquoi est-ce que finalement on changerait quelque chose à des gens qui sont si bien dans leur position ?

Pourquoi certains individus qui se trouvent dans quelque chose de fondamental ramèneraient-ils le concret à des gens qui l'attendent et qui y croient ? Est ce qu'on a déjà vu des gens heureux se suicider ? Non.

Je crois, que personne n'a été mieux placé qu'Edith Piaf. Oui. Elle n'a pas eu honte. Elle a été Putain. Elle a laissé partir son gamin. Elle a eu tous les hommes qu'elle désirait. Mais Elle les a payés. Ayant connu le malheur plus que la tendresse. Elle a sur mieux que quiconque évoquer, dire d'une façon qui était la sienne : chantant « La foule » « L'hymne à l'amour », « Milord », puis toutes celles qui ont précédées et suivies. Que ceux qui peuvent dire qu'ils ne se reconnaissent pas dans une parcelle de ces chansons, osent se lever, le dire. Non, ils ne peuvent pas ! Emprunts, ils sont imbibés de cette Foule, ils en ont besoin. C'est leur soif de justice, de vivre. Mais contre qui, contre quoi ? Contre ce qui n'est pas eux-mêmes, contre tout ce qui n'est pas cette exploitation que tant d'autres recherchent.

« Mais comment faire ? Que dire ? ». si certains se retournent et regardent dans les pages de l'histoire, ils s'apercevront, qu'à la veille du 5 août 1789 (ABOLITION DES PRIVILEGES), la justice des hommes a démontré que l'on préfère rester enchaînés aux privilèges que l'on a déjà, et que l'on renonce difficilement à ce que l'on a fait semblant de bien vouloir perdre ?

Tant d'hommes ont essayé de l'expliquer : Socrate, Bergson, Camus, Sartre, Zola, mais aucun d'eux n'a jamais voulu l'étiquette d'un homme politique, ni essayé de siéger dans ce que le monde comprend de plus grand et de plus injuste.

On pourrait se demander où se trouve la solution de ce grand problème ? Elle se trouve, oui, quand vous posez ce type de question à ceux qui se veulent des notables, à ceux qui sont sensés défendre les faibles. Mais, écoutez les serments qui sont prêtés : soit par les médecins, les avocats, combien de fois réellement avez-vous eu l'occasion d'apprécier ce qu'ils disaient, ou ce qu'ils avaient dit auparavant. Le serment d'Hippocrate, mais je crois « qu'il » prend toute sa signification dans : « Sept morts sur ordonnance ». Ce n'est pas le serment d'Hippocrate, c'est le serment d'hypocrite, oui. Cela peut paraître un jeu de mots, mais parfois pensé.

Un juge d'instruction ne doit-il pas se contenter uniquement d'instruire. Combien de fois le fait-il ? Non, il prend bien souvent la place du notable, en oubliant qu'il partira rigoureusement de même façon, que tous les autres, de la même façon qu'il est venu, cela, il préfère l'oublier. Les gens qui ont essayé de faire une justice, donc une certaine forme de politique équitable, ont été lâchement assassinés, tués, pour laisser place aux millions de dollars, aux milliards de francs qui se convoitent, alors que l'image d'un poète, d'un musicien ne finit jamais au fond d'un lac. Elle reste toujours au-dessus, car elle sait garder le diapason qui lui permet de rester à l'unisson de ses propres idées, qu'il défend, de ce qu'il veut faire comprendre.

Mais, combien veulent comprendre ? Combien y en a-t-il qui font semblant ? Il n'y a qu'à prendre, oui, je suis, je crois ce que l'on peut appeler un adulte, combien de fois me suis-je laissé bercer par : « Mon beau sapin » et « Petit papa Noël » ? Je ne parle pas de celui qui a écrit la musique, la chante, mais de ceux qu'en font les hommes, une avidité, une cupidité remplie de sens commercial.

La bise d'une maman, un sourire, une caresse, n'est ce pas plus fort que tous les étalages, tous les tapages que l'on peut voir. C'est bien plus fort, bien plus puissant, mais c'est tellement plus délicieux de voir son tiroir-caisse plein, à condition que l'on ne vous montre pas le véritable visage d'une maman, qui n'a reçu en tout et pour tout, que la plus grande richesse du monde, un mot qui s'emploie trop rarement d'une façon sincère : « Bonne fête maman ! ». Au même titre que pour les parents, leurs enfants sont toujours les plus beaux du monde, et bien lorsque l'on dit qu'une maman est la plus belle du monde, encore faut-il qu'elle ait mérité le fait de porter ce nom là.

Mais là encore une fois que retrouve-t-on ? L'image du riche contre le pauvre ? Du pauvre contre le riche ? L'image du pot de terre contre le pot de fer ? Mais, qui veut-on assassiner ? Surtout pas le pauvre ! Non, il vaut mieux les laisser se tuer entre eux, qui ferait vivre les riches par la suite ? Qui leur permettrait donc d'avoir de qu'ils ont ? Qui leur permettrait ? Oui, je dois l'avouer, j'ai utilisé ce type de chose, ça n'a pas d'autre nom, c'est la raison pour laquelle je peux en parler, car, quelle que soit la force, la volonté, ou l'imagination d'une certaine forme de propriété, on obtient réellement son délaissement que lorsque l'on ai plus là. Mais si l'on a laissé quelque chose de dur, de valable, dites-vous que l'on n'hésitera pas à enrichir ce qu'ils seront, l'exploitation de l'homme par les mains de l'homme, ne peut souffrir d'aucune indulgence quand on écrase d'une façon si puissante, celui qui est obligé de se lever tôt le matin, de se coucher tard, et qu'il est plus facile de montrer du doigt que d'aider.

S'il y en a qui sentent que ce type de problème ne les a jamais concernés, peu importe, même s'ils appartiennent au monde de ce que certains veulent bien considérer comme étant l'église, là encore, quelle hypocrisie, quelle image donner ? Oui, je crois que je peux regretter, et ce qui me revient en mémoire, c'est l'image où allant au Cercle Don Bosco, c'était le patronage, j'habitais le quartier de Choupot, et le patronage, et bien c'était le quartier Eckumul. C'était à Oran, en Algérie. L'Eglise, dans son sens de justice, du riche ou du pauvre, m'a donné d'Elle une image. J'ai gagné de l'argent avec l'église, si l'on peut considérer que quelques francs de l'époque étaient : gagner de l'argent. Pour moi, oui, mais je leur en ai rapporté tellement plus que, je n'hésite pas à le dire : « Quand j'en avais l'occasion, je les volais ». Je m'en souviens, cela m'a valu une fois une de ces raclées par le Père Martin, qui me surprit à franchir la fenêtre du presbytère, qu'il me chassa pendant huit jours du patronage. Et tout cela pourquoi ? La raison en est très simple : j'avais essayé de dérober quelques livres qu'il me faisait vendre d'une façon ! En faisant du porte à porte : et j'avais essayé d'être un peu plus riche que ce qu'il me permettait de l'être. Mais, c'était quand même moi qui me tapais le travail, le boulot ! Il n'était plus tout jeune le Père Martin ; il avait pas loin de soixante-dix ans, mais la main lourde, et j'ai erré devant la porte de ce patronage quelques jours en attendant un espèce de sentiment, qu'il veuille bien me laisser rentrer, pour continuer à avoir l'impression de jouer.

Oui, la justice c'est quelque chose dont j'aurai l'occasion de reparler, parce que, malgré son sens étymologique très dur, pour moi : Ne veut absolument rien dire, sinon un mur, plus fort que le mur du son, plus dur encore que le mur de l'administration, tellement son hypocrisie, et ceux qui semblent vouloir embrasser sa candeur, car elle donne parfois l'image d'une candeur. PAUVRE JUSTICE ? Toi qui est mise au pilori, mutilée, étranglée, coupée, dépecée.

Il est certain, ou même plus qu'évident, qu'à la lecture, ou à l'entente de ces quelques lignes, on peut avoir l'impression ou la certitude d'avoir affaire à un révolutionnaire, à un révolté ou un extrémiste. Je ne suis aucun de ceux-là.

J'ai certaines choses à dire qui me paraissent importantes dans une vie, une éducation, dans le cadre d'une certaine forme d'indifférence. Mon appel, si l'on peut le considérer comme tel, serait une certaine forme d'anxiété ou d'angoisse, en mettant en garde, non pas par des formes de représailles, quelles qu'elles soient, ou quelles que soient celles auxquelles on puisse penser, mais dire : Il y a un feu rouge, arrêtons-nous, ou : il manque de l'essence, il faut en remettre.

Il est nécessaire de faire des paliers, lorsqu'un plongeur remonte. L'enfant arrive d'une certaine profondeur des parents qui sont déjà imbibés d'une certaine expérience. C'est plus qu'un témoignage, c'est une volonté qu'on peut essayer de faire passer d'une façon bouleversante ou destructrice, mais qui dans tous les cas est utile, et, en certaines circonstances, dissuasive.

Les moins jeunes qui, non frappés, et non enclins, à cette extraordinaire phase de vie connue par d'autres, cela pourra paraître quelque chose d'invisible et horrible en même temps, mais c'est plus un développement c'est une façon de vie qui, à certains moments, semble insoutenable, et seule, la finalité, ou son final, pourra dire s'il a atteint le but espéré, car dans toute chose qui peut se dire, il en est des circonstances comme des hommes. Dans certains cas, ce sont les circonstances qui créent les circonstances. Il n'y a pas lieu de croire que tout ce qui nous entoure ou tout ce qui nous touche, de près ou de loin, ou qui nous paraît trop complexe, soit pourri.

Non, ça, je suis persuadé qu'il faut le barrer, le rayer, mais la minorité des gens qui essaient, et je précise que je ne sais pas dans quelle catégorie on peut me placer, je ne sais pas moi-même dans quelle catégorie je me situe, de toute évidence, il y a eu et il y aura des femmes et des hommes sincères, mais la sincérité est une certaine forme d'abnégation, ou une certaine forme de classe.

Il y a des tas de choses, pour ne pas dire toutes les choses. On peut acheter n'importe quoi, à condition d'en avoir les moyens, mais on ne peut pas en avoir un sens respectueux, et une classe que seuls les autres peuvent vous reconnaître, car cela ne se vend pas. Il y a d'autres choses qui ne se vendent pas, ou qui donnent l'impression de ne pas se vendre, mais l'expérience que j'ai jusqu'à ce jour, me démontre que cela se monnaie et je veux bien faire la preuve d'une façon concrète, car il y a forcément dans toutes les circonstances, même lorsque les gens ne sont que deux, l'un donne plus que l'autre, si l'on tient compte que la façon de recevoir donne, à certains moments donnés, l'image d'une certaine aigreur ou d'une certaine ulcération, ce n'est pas un fantasme, ce n'est pas une invention utopique, c'est du vécu, du réel. J'ignore ce que rancune veut dire, je n'ai pas eu l'occasion de l'employer.

Je ne peux pas en dire autant en ce qui concerne l'honnêteté : c'est quelque chose qui, dans la vie de quelqu'un me paraît impossible, il faut tenir compte qu'il ne s'agit nullement de pourcentage, mais établir de façon équitable qu'elle a été la meilleure proportion, ou si la vie que l'on a pu avoir, ou que l'on a, se déroule dans une indifférence totale, s'il en reste quelque chose.

Je crois que les hommages que je suis en mesure de pouvoir rendre à certaines personnes, ne pourront jamais être contenus dans l'ensemble de la terre, tant leur emprise, et ce qu'ils m'ont apporté de science humaine, est plus important que tout ce que j'ai pu acquérir sur un plan matériel, mais qui garde son côté dégradable, car il est certain que l'on a plus tendance à se souvenir, à se rappeler des mauvais moments que des bons. Cela pourtant devrait être le contraire, mais une certaine forme d'avidité, de cupidité, de lâcheté, fait que l'on a plus tendance à jeter à la face du monde, même si l'entourage en est restreint, qu'à bien vouloir se dire où est donc ma part de responsabilité ?

Dans tout ce qui s'est passé, et dans tout ce qui se passera, il est indiscutable que ma part de responsabilité est existante, mais s'il m'est plus facile de constater, ou d'avoir des souvenirs plus aigris que souriants, c'est sûrement parce que les prémices de la vie ont fait que : un certain nombre de sentiments devraient être exclus.

Si l'on regarde le monde d'une façon objective et qu'on le ramène à son propre entourage, on constate déjà un nombre considérable de distentions. On essaie toujours de prendre comme exemple, celui qui a été le meilleur, qui reste supérieur à ce que nous sommes. En aucun cas cela ne peut cacher la velléité ou la rapidité d'action que l'on peut avoir, cela dans un seul but : celui de son bien-être, qui permet à tout moment de coincer ou de battre de vitesse celui qui avait un temps soit peu d'avance sur l'équipe que vous formez, ou par rapport à vous-même.

Il est certain que si la vie est quelque chose de merveilleux et de sublime qui ne supporte aucune comparaison, pourquoi dans ces cas-là entendre si souvent, pour ne pas dire pratiquement tous les jours,

il y a l'espoir, le souhait d'une vie meilleure. Il y a quelque chose qui est assez frappant ou qui peut paraître choquant, lorsque l'on veut bien se poser un certain nombre de questions, sans uniquement prêter l'oreille à des propos qui sont inutiles ou désuets. Quand on voit une certaine misère du monde et qu'on ne sait comment la soulager, que l'appétit de certains devient de plus en plus féroce, de plus en plus âpre, c'est la raison qui fait : il y a ceux que l'on peut considérer comme étant des jeunes gens, ceux que l'on peut considérer comme étant des sages, et ceux que l'on appelle les vieux renards ou les vieux briscards.

Car la révolte parfois gronde dans le cœur de certains, manifesté par des états de violence, il ne faut surtout pas croire que l'individu est quelqu'un ou un objet que l'on puisse martyriser ou mutiler, car l'autre image n'en ressortira grandie, tout du moins, c'est l'impression que j'en ai. Je suis persuadé, et mon plus grand souhait serait de rencontrer des gens à qui une aide autre que celle d'une ambition personnelle puisse calfeutrer quelques instants, pour éviter de les laisser dans un désarroi qui peut paraître plus important, plus conséquent que certains veulent le croire.

L'humilité, s'il y avait lieu d'en faire preuve, il est certain que j'aurais à demander pardon à beaucoup de gens. Je n'hésite pas à le faire dans les lignes qui suivent, si certains ont le sens ou l'objection de ne pas l'accepter, j'aurai essayé avec sincérité, ma façon de leur dire, en étant l'individu que je suis, avec ses modifications quotidiennes, mais avec un comportement qui, au fond de lui-même, n'a pas du tout, ni la prétention de changer la face du monde, ni de pousser à la révolte quiconque que ce soit, mais plutôt de prendre acte et fait pour quelque chose qui peut paraître réellement beaucoup plus important.

Les gens acceptent d'une façon extraordinaire, et avec beaucoup de joie, les quatre saisons que comporte une année. Chacun a ses préférences, chaque saison a ses adages que le printemps, l'été, l'automne ou l'hiver, ne se déroule pas de la façon dont certains peuvent le ressentir, il est absolument évident que la nature nous donne une leçon des plus magnifiques. Oui, cette leçon même si certains ne veulent pas, ne désirent pas lui donner toute sa magnificence, elle a, aux grés des Borés, des Phébus, de la mer, des étoiles, l'avantage que l'on ne peut quoi que l'on fasse, revivre un instant, aussi infime, aussi grand soit-il, pour avoir un point de comparaison tangible.

Si la nature se révolte en certaines circonstances, c'est pour des raisons que j'ignore, mais non pas dans son intégralité. Car soit elle essaie de trouver une place qui lui permette de mieux s'instaurer dans le cœur et dans la pensée des hommes, ou soit que ce qui a pu être fait par les mains de ceux qui ne pensaient qu'à une certaine forme de profit, détruiraient ce qu'elle avait fait, comme la naissance peut être donnée à condition que le but visé ne soit pas un profit. La terre, telle qu'on la voit, est un peu l'isolement d'une femme ; tout du moins, en certaines circonstances, on lui donne ou on a l'impression de lui donner quelque chose de tout petit, et, elle vous donne : sa gaieté, sa tendresse, son amour, comme un feu dans une cheminée, ou comme un baiser déposé délicatement sur une joue.

Car voici que dans mon esprit, ma pensée se déroulait à une vitesse absolument vertigineuse, ce que j'avais souhaité toute ma vie, ce que j'avais d'une façon si ardemment voulu voir se concrétiser, mon Père avec sa complicité, son visage, sa force et son courage, je voulais tant par moments lui ressembler, malgré tous les reproches que j'avais pu essayer de contenir en moi, durant toutes ces années passées.

N'avais-je pas vu mon père, dans les conditions qui avaient été les siennes. Avais-je le droit de le juger. Non ! Je crois que pour l'instant un rêve, si c'était un rêve était en train de se réaliser. J'avais à mes côtés mon Père, ma Mère. Je me demandais à ce moment-là lequel des deux avait fait preuve de plus de courage. La réponse me vint instantanément. En ce qui concernait le courage, indiscutable c'était mon Père. En ce qui concernait, et qui touchait de plus près l'abnégation, c'était ma Mère. Dans sa forme d'hypocrisie, ou de mythomanie, que je découvrais beaucoup plus tard, mais que j'étais incapable de discerner pour le moment.

La seule chose qui importait à mes yeux, malgré les sanglots qui me tressaillaient, c'était de savoir mon Père en vie, et de le voir. C'était le quatorze juillet 1962. Il s'était donc écoulé trente trois jours, avec toutes les péripéties, tout ce que le peuple France voulait bien entendre, par l'intermédiaire de la puissance des médias. Mon Père avait donc quitté sa terre. Cela n'était-il pas aussi dur qu'un arbre que

l'on déracine, ou que quelqu'un que l'on exproprie ? Et il me semble, qu'à ce moment-là, je l'ai aimé plus que tout, même si l'on pourra constater, dans les années à venir, que la décadence, si l'on peut la considérer comme telle n'était pas l'image de mon enfance, mais celle du passé, du souvenir.

Aujourd'hui encore, quand nous soulevons ces problèmes, je le sens fatigué, si peu sûr de lui, que je veux bien croire que sa résistance physique, cet air vif qui fait que tout enfant à l'orgueil de vouloir ressemble à son Père, à mes yeux une douleur beaucoup plus silencieuse, même si la compagne que je pouvais lui apporter, et que j'essaie en vain de renouer, dans cette attente, qui plus que solennelle, représente à mes yeux d'enfant, un moment particulièrement délicat. Je ne sais pas par quelle forme d'envoûtement, ni par quelle sorte d'enchantement, mais comme si Merlin l'Enchanteur avait pu poser ses pieds dans cette pièce, où malgré la foule, malgré ce que j'avais pu endurer, je me sentis, tout à coup comme soulagé, apaisé.

Et c'est dans une grand élan de tendresse que je me dis : « Mais, mon Père représente une partie de ce peuple », car sa nationalité lui empêchait à l'époque, de pouvoir prétendre à un rapatriement normal, et j'appris donc qu'il était rentré sur un bateau, mais qu'il n'avait pu bénéficier des mêmes circonstances que nous.

Mon image lui apparaissait sous un jour nouveau, tout du moins, c'est ce qu'il me dit, et il me raconta des histoires auxquelles j'accordais le plus grand crédit, tant la joie de le revoir, et le fait de l'avoir à mes côtés, me faisait oublier qu'il y avait peut-être, et je dis bien peut-être d'autres personnes qui s'intéressaient à mon cas. Un Père n'a-t-il pas un peu l'impression de recueillir les fautes de son fils, ce que son fils a pu devenir, ce qu'il est, la cause de pourquoi il l'est ?

Et pour revenir à une réalité concrète, il m'expliqua que dans les flammes qui s'élevaient de la ville d'Oran il s'était réfugié chez des amis, qu'il avait dû, à la suite de perquisitions faites par le F.L.N., le Front de Libération National, et après cette indépendance acquise au prix de milliers de morts, devoir parcourir ces rues où il avait connu les plus belles années de sa vie. Car n'oublions pas que mon Père était déjà un fruit transplanté.

L'image des familles anciennes permet à certains de se retrouver lorsque le tocsin de la Toussaint représente une fête de gaieté, mais qui dans le cœur des hommes demeure avant tout celle du souvenir. Et dans les paroles que me débitaient mon père à l'instant, je le voyais traversant cette place d'arme à Oran. Là où se tenait pratiquement le terminus de tous les trolleybus, nu comme il me l'avait dit, comme il me le disait, il fut capturé, jeté dans une cellule. Il me fit part des souffrances physiques qu'il endura durant ces quelques jours, où il voyait certains de ses compagnons emmenés et passés par les armes, en se disant chaque fois que la porte résonnait, c'était peut-être mon tour qui arrivait. Mais cela est-il exact ? Seul lui peut le dire. Je n'en suis pas tout à fait persuadé.

Qu'il se soit battu comme il me l'a narré, cela est sûrement vrai, car il avait pratiquement perdu le tiers de sa dentition, il m'expliqua que c'était à coups de crosses et de canons de fusils, que ses geôliers, pour lui faire avouer des fautes, qu'il n'était peut-être pas censé avoir commises, essayaient de le faire parler. Mais j'avais eu l'occasion de voir un prisonnier torturé par l'O.A.S., l'organisation de l'armée secrète, dans le quartier qui était le nôtre à l'époque, et que l'on appelait le quartier de Choûpot. Croyez-moi, ce n'est pas beau à voir. J'ai préféré le jour, où malgré la marre de sang que cela représentait, on venait de me montrer comment on avait tué un cochon.

Cet homme, qui avait passé sa nuit, ce prisonnier que les fervents de Jouhaux ou de Sala, peu important, se prenaient tous à cette époque, pour Danton, pour Robespierre, St-Just, imposaient leur loi sous une forme de violence, de coups, n'avaient plus rien d'humain, ils avaient entre les mains une loque humaine ; sa poitrine se soulevait de temps en temps pour laisser échapper quelques râles.

Au même titre je n'assistais pas à une scène qui se déroula, un jeudi, et cela parce que je ne pouvais pas me déplacer à la même vitesse que les autres. Il y avait une poissonnerie avenue Aristide Briand, qui s'appelait « Le Triton ». Je me sens totalement incapable de dire si c'est le propriétaire, ou un héros éphémère qui avait porté le coup de grâce à un Algérien, censé appartenir au Front de Libération

National. Que de meurtres au prix d'une paix que les hommes qui dirigent ce monde, se voient parfois dans l'obligation de fermer les yeux, pour accepter ce que plus tard, ils considéreront comme des bavures.

Mon Père avait donc pu quitter l'Algérie, cela seul à mes yeux, avait une signification pour le moment. Et là, me revinrent en mémoire des choses gaies où je revoyais ces dimanches ensoleillés où nous partions avec quelques cousins et plusieurs véhicules fréquenter les plages de Mers El Kebir, et toutes celles qui se situaient à une quarantaine de kilomètre de la ville d'Oran. Oran situaient à une quarantaine de kilomètres de la ville d'Oran. Oran n'était-il pas donc le siège, Oran n'était-il pas donc ce qu'il y avait de plus significatif. Non, sûrement pas ! C'était Alger ! Mais, je n'ai pas connu Alger. Donc parler de quelque chose que l'on n'a pas connu me paraît difficile, sinon pratiquement impossible, et reste surtout dans le domaine de l'imaginaire. Mais, tant ces plages étaient belles, la famille paraissait grande, que lorsque mes séjours dans le domaine familial se prolongeaient, j'avais surtout l'impression, comme le chanta quelqu'un si bien par la suite, d'être « Un Millionnaire du Dimanche » ! « Enrico Macias » a sur rapporter ses mots à un peuple français, ensuite, à travers le monde, je suis conscient qu'il a tiré un profit personnel, mais qu'il a essayé avant tout de faire passer un message, sous une certaine forme d'instruction civique.

Car n'oublions pas qu'avant d'être chanteur, ce n'était qu'un instituteur. Cela a presque l'air d'être une insulte, et pourtant, dans ma pensée, dans mon cœur, ce que je peux ressentir de plus profond, c'est sûrement ces hommes, ces femmes-là, qui avec la complicité des parents, peuvent permettre qu'un enfant devienne réellement un homme, surtout quand il a perdu le sens de la vie, et réellement un homme, surtout quand il a perdu le sens de la vie, et que le peu de chemin qu'ils ont pu parcourir ensemble, les réunisse un jour, car ils n'ont pas pu comprendre, et ils n'ont pas su pourquoi, ni comment, maintenant, j'attachais tant d'importance à ce que pouvait être Lyon, j'étais toujours désireux de connaître la réelle signification de Lugdunum, mais personne ne pouvait me donner et m'expliquer comme je désirais le découvrir.

La découverte d' l'individu par lui-même m'apportait surtout une compensation et une chaleur qu'aucun manuel, de quelque sorte qu'il soit, ne peut apporter, je crois que j'ai compris trop tard l'utilisation, l'apanage que certains avec beaucoup de courage et de dévotion, font pour ce qu'ils croient juste. Mais si l'on n'est pas capable de reconnaître ses erreurs, à quoi cela peut-il bien servir, sinon qu'ensuite à faire des parodies de procès, pour donner un semblant de justice, si dans l'âme du justiciable lui-même, et s'il considère qu'il n'a pas d'âme, son propre fond doit lui permettre de se regarder dans une glace, même si ce n'est pas la même chaque matin, en se disant : « Je suis un homme probe et propre ». J'ai bien dit : « un homme probe et propre ».

Je me suis aperçu beaucoup trop tard, que cela provienne de quelque forme de révolution, ce que l'on considérait à l'époque comme des temps modernes, n'était plus que des temps anciens. Fallait-il aller chercher ces temps modernes ?

Les villes ont des histoires, les murs parlent, une maison parle, des meubles parlent, mais parce que les gens sont là pour les faire parler. Parce que pour aussi grand, pour aussi vaste que soit un lieu, si l'on compare la terre par rapport à la mer, on s'aperçoit que la valeur en superficie ne représente pour la terre qu'environ 25%.

Or, que ne fait pas faire la terre à la mer ! Un enfant à sa Mère ? Un homme à sa femme ? Mais le rôle joué est exactement le même, que les temps modernes viennent jouer une configuration là-dedans. Non, cela m'apparaissait totalement impossible ! Je découvrais mon Père sous son véritable jour, qui était celui et qui se veut avant tout celui d'un adulte. Ma Mère avait été plus souvent près de moi, mais celui qui avait été le plus proche de mon cœur, indiscutable, était celui, ou ce que trop souvent, l'on a tendance, à appeler des prédateurs.

Quel mot infâme ! Quel petit rôle peut jouer un Homme dans ce que l'univers est capable de lui offrir ? Vers quelles découvertes allions-nous ? Et tout en écoutant mon Père me raconter ses péripéties, j'avais l'impression, comme le premier jour où j'étais arrivé à Lyon, d'être pendant quelques instants une adulte.

C'était, il me semble, je ne pense pas me tromper, un peu de son idéal, de son enfance lui se trouvaient à flot, comme un bateau sur la surface de l'Océan, qui cherche un oubli dans ce qu'il a cru naïvement, d'une façon concrète, savoir s'imposer.

Pour le moment, de claire, nette, précise, cela paraissait beaucoup plus frêle, à l'accent de cette voix chaude, celle du Père ! Celui que l'on voudrait voir tant souvent vous accompagner, dont on souhaiterait tant que l'ombre vous dépasse en permanence, mais il arrive un moment où la puissance de vos pas dépasse les siens et qu'une ombre régresse par rapport à l'autre. Il essayait de me parler de ce monde complètement fou, de ces instincts presque bestiaux, cette phrase me paraissait beaucoup trop simple.

Il fallait savoir lutter, résister, avoir cette image de la vie telle qu'il la décrivait. Cela pour moi ressemblait au véritable respect que l'on se doit d'avoir, que l'on se doit de se forger. Mais, pourquoi essayer de le décrire dans un débat qui ne s'instaure plus dans un dialogue, mais dans une tuerie ? Car si les armes, les mots sont indiscutablement les porteurs de ses fruits, et pour chaude que puisse être une voix, même si elle n'a pas envie de se lasser de vivre, il faut dans ces cas-là essayer de devenir, et de rester un homme, quelles que soient les circonstances par lesquelles on doit passer, quel que soit le but que l'on désire atteindre, même si cela doit entraîner réellement de trop lourds sacrifices.

J'avais l'impression pour le moment d'écouter un petit garçon, qui, à l'image de mon grand-mère que je considérais comme un patriarche et que je considère toujours comme un patriarche, mon Père avait vécu trop longtemps dans son ombre, et on avait l'impression, et je ressentais cela très fort, de voir surgir celui qui n'était pas là, pour l'aider ou le conseiller. Voilà maintenant, qu'ayant vu le jour en 1913 ? Voilà maintenant qu'il se trouvait en 1962 ? Et coupé de ce cordon, cela c'était fait il y a de nombreuses années d'une façon concrète, pas parfois, l'abstrait ou le fondamental est plus réaliste, que le concret par le concret.

C'était l'appel de cette voix intérieure qu'il recherchait, le temps avait fait son érosion interne, il avait permis une certaine force, fait son œuvre. Ce temps ressemblait beaucoup plus à l'exploitation, telle que bien souvent mon Père, ma famille, me la décrite par la suite, qu'à la façon dont j'entendais, et dont j'ai entendu mon grand-père, voulant jouer le rôle d'un grand moraliste, me donnait tout le sang de sa science comme si un goutte-à-goutte ricanait au fond de lui-même, à l'appel de tous ses enfants. Et à chaque moment, quoi qu'il ait pu se passer, et là, je n'arrive pas à comprendre exactement le rôle qu'ont pu jouer mes oncles et mes tantes par affiliation. Ou alors toutes les mentalités se devaient-elle donc c'être les mêmes ? C'était une véritable dynastie qu'on subissait ! C'est ce qui me fit tourner le dos un jour à mon grand-père ? Et, c'est très tard que je lui tournais le dos ! Presque un an après, jour pour jour, de la sortie de cet hôpital où il vint nous rendre visite au 45, de la rue Tête d'Or.

Combien j'ai pu regretter ce geste ! Combien je me sens injuste de l'avoir commis ! Mais, toutes les apparences tournaient contre cet homme, toutes les paroles, tout ce que l'on avait bien voulu me dire. Et, c'est là où indiscutablement l'éducation se construit autrement que sur des mirages. Ça se bâtit sur du dur. Mon grand-père l'avait fait, il avait fait du dur. Mon Père, faire du dur. Il avait sûrement des moments très durs ; je n'avais pas encore sous les yeux les exemples vivants de ce que Lui et ma Mère avaient essayé de protéger, sauvegarder. Non, il y avait tout un tas de choses dont je me souviens parfaitement, et d'autres dont le temps a fait que je m'en suis détaché, avant de m'enfuir de ce que je ne désirais pas, de ce que je ne voulais pas. Cela me paraissait tellement invraisemblable, et pourtant, en certaines circonstances, cela ne m'empêcha pas peut-être d'agir de la façon contraire à celle dont j'aurais dû.

Il avait en lui l'image d'un homme-enfant tourmenté je l'étais, mais sûrement plus déchiqueté que le soleil qui frappait cette journée du 14 juillet par rapport à la grisaille d'un mois de février. Car s'il était certain que d'autres hommes avaient pris sa place, c'est sûrement qu'il n'avait pas eu suffisamment de volonté, d'abnégation. Et c'est moi qui me sentais capable de pouvoir dire ça ! Non, je ne pouvais pas.

Aujourd'hui, peut-être à cause des maisons, des vieilles, où jadis je m'étais trouvé, en ayant l'impression d'avoir un fil à la patte. Voilà ce qu'il me restait, ce qui me revenait ! Quoi ? Alors mon Père formait pour moi un mur de béton, il allait lui appartenir maintenant d'harcéler ceux qui, désireux de l'ignorer, devaient lui faire une place. Mais il ne pouvait l'acquérir qu'à un seul prix : Celui de son travail, de sa persévérance,

et là, ce petit homme reviendrait sans doute à cause de tout cela, le grand homme qu'il aurait pu être. Mais, pour cela il devait interdire la place aux autres, car il est indiscutable que cette place, les autres la voulaient aussi. Ils la prirent car il est facile de commander, mais avant de commander, il faut savoir obéir, mais obéir à soi-même.

Tous les ordres, j'ai bien dit les ordres qu'il avait reçus n'étaient pas l'accomplissement de sa personnalité. Elle n'était que l'ombre de lui-même, et durant ces quelques minutes, les rapports de force étaient complètement inversés, mais faciles à constater.

Chacun faisant appel à ces souvenirs, pour qu'ils puissent l'aider à en chasser d'autres, mais sans charger de fusil pour abattre quiconque que ce soit dans ce qui, pour un moment, me paraissait un jugement particulièrement odieux. Je me comportais comme dans du béton. Oui, je me planque, ou c'est lui qui se cache, ou c'est lui qui se découvre.

Ils finiront forcément par me retrouver. Je constatais, je réalisais que quoi qu'il se passe, quoi qu'ils se disent si l'on veut prendre le temps d'analyser une situation, on finit toujours par se retrouver, et les autres finissent toujours par vous retrouver. Ma Mère, durant la période qui venait de s'écouler, avait pris un magasin ! Autrement dit : « Economique ». Cours Charlemagne, derrière la Gare de Perrache. Elle avait souscrit un contrat. Elle gérait ce magasin, ce qui permettait à mon père, je le crois tout du moins, c'était la seule chose qu'il pouvait faire à l'époque. Chauffeur. Autodidacte, ne sachant mettre en valeur ce qu'il avait appris. Lyon n'était pas un Port de pêche. Il ne pouvait pas exprimer ses connaissances. Heureusement, il lui restait ses permis de conduire, et notamment, son permis de conduire poids lourds. A partir de ce jour là, mon Père devint le livreur de la nourriture des autres, par l'intermédiaire de ce camion jaune, frappé de lettres rouges : J ; l'Economique. Il m'est arrivé plusieurs fois, lorsqu'on me mit un plâtre de marche, et que j'avais l'autorisation de rentrer quelques jours, de partir avec mon Père, de le voir livrer des œufs en me disant : « Ca y est, cette fois-ci, c'est la poule aux œufs d'or ! Nous avons touché le but d'une famille ! ».

Longtemps cette pensée me poursuit, jusqu'au jour où dans le cadre d'un inventaire, ou d'une fatigue, que je ne peux comprendre, ma Mère abandonna ce poste de gérante. Mon père continua pendant quelque temps à conduire ces camions, sur les routes de France, dans la région de Lyon, avec des noms de villes, qui avaient tendance à nous amuser, car nous ne connaissions pas la signification historique et que je n'avais jamais eu l'occasion jusqu'à ce jour d'entendre une seule discussion sur la table familiale laissant traiter de sujets qui étaient de nature à pouvoir instruire d'une façon concrète, ce que plus tard, par la suite, je m'efforçais de découvrir.

Oh, ce n'est pas du tout la prétention de vouloir soulever un drapeau, ou d'abattre une bannière. Non pas ! Mais indiscutablement la façon la plus triste de voir la décadence, de ce que vous considérez comme étant : Votre famille ! C'est dur, très dur !

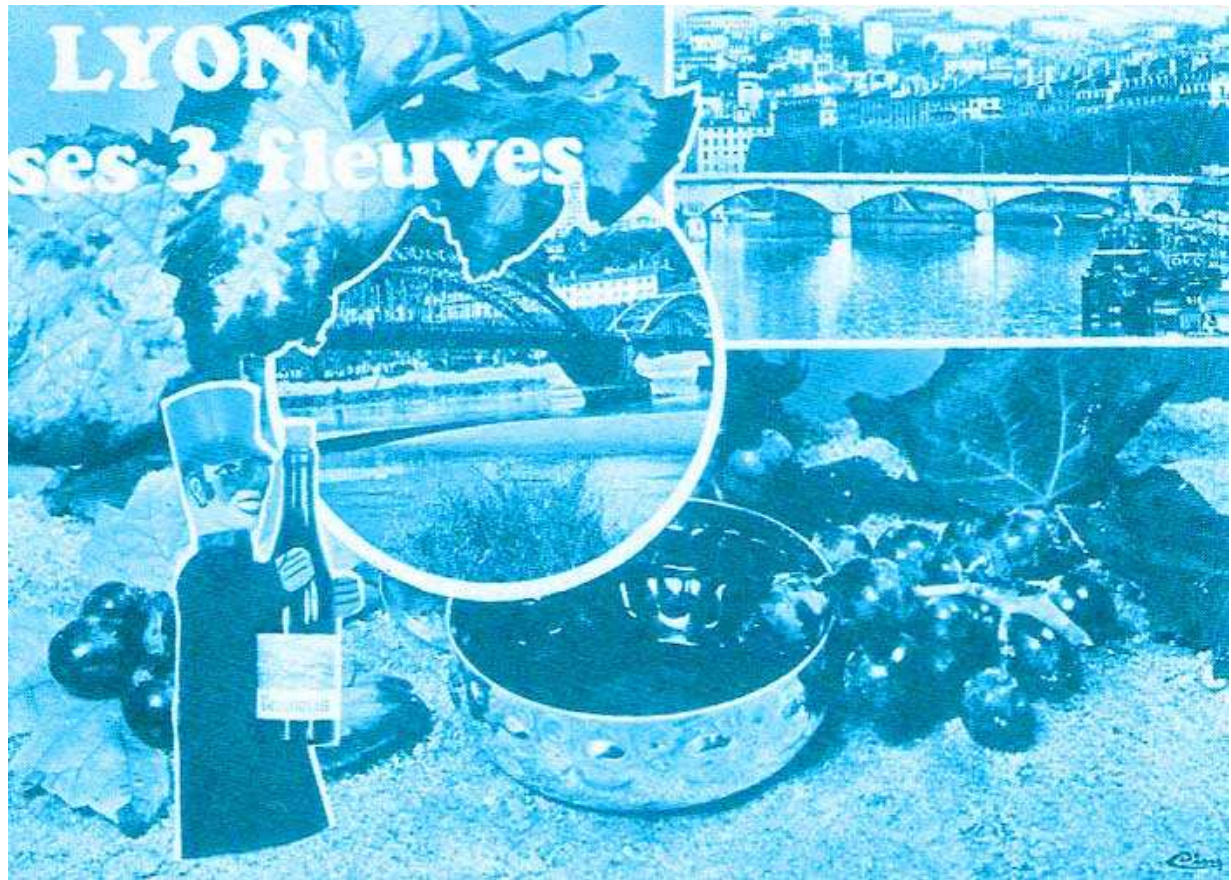
C'est sûrement plus dur que de perdre quelqu'un, car on ne se contente pas d'un passage difficile, mais l'on vit des péripéties au jour le jour, en se demandant : « mais quand verrais-je la fin ? Vais-je réellement trouver une solution à cette masse de problèmes ? ». Je suis certain que dans ces états de réflexion, à l'heure actuelle, mes parents ne se posent plus ces questions. Je crois que c'est eux qui ont raison, car ils ont leur bonheur, ils sont ensemble.

## CHAPITRE IX

Et c'est là que pour la première fois, après avoir eu l'air d'un Guignol, je me souviens et je me souviens que nous nous trouvions à LYON. J'en avais appris des choses. Il n'y avait pas plus de Rhône, Saône, Beaujolais qu'autre chose, que tout ce qu'avait voulu me raconter au début ces hurluberlus que j'avais rencontrés. Le Beaujolais ? Oui, c'était du vin qui coulait dans le gosier de ces braves Lyonnais. Les enfants, on les appelait « les gonnes », tout simplement.

Lugdumun, Oh oui ! C'était vraiment, à mes yeux cela représentait le carrefour du Monde. Car, comme Napoléon traça la Place Bellecour, lors de son retour des Cent Jours, cette ville avait su associer dans son sein l'historique, de même que la valeur ancestrale des idées. Cette grande ville de France où la bagarre ne cessait de se perpétuer, entre Paris, Lyon et Marseille, Paris étant nettement au-dessus. Plus au Nord, à l'époque j'étais persuadé que Paris comptait plus de dix millions d'habitants. Non, c'était faux ! Mais je crois que ce que beaucoup de gens ont des difficultés à savoir, c'est que si Marseille n'est pas plus important que Lyon, c'est tout simplement parce que Marseille ne peut plus s'étendre, alors que Lyon en a la possibilité, car l'historique de la ville de Marseille est tout aussi important, tout aussi riche que celui de la ville de Lyon.

Mais ma bien-aimée pour l'instant, était cette grande et belle ville de France, avec pas loin de trois mille ans d'histoire derrière Elle. Ces vieilles pierres qui couvrent la cité par endroit, semblent comme le bronze, satinées, et l'érosion du temps n'a absolument pas joué sur elles. Elles sont comme le bronze d'une humeur, qui virant au vert-de-gris, ont pris les humeurs de la couleurs du soleil. Et pourtant en franchissant cette grande côte qui menait au



LYON ? Non, l'image de ses 2 fleuves plus le Beaujolais et son non moins célèbre Guignol.  
Rhône – Saône – Beaujolais. LYON, capitale mondiale de la gastronomie -1975-

Cinquième arrondissement, à ses côtés se trouvaient des théâtres romains, des maisons qui j'appris plus tard portaient le nom de renaissance. Mais cela se situait dans le vieux quartier de Lyon, donc ce que l'on considère comme : « Le vieux Lyon ». Comme le sphinx qui posait ses devinettes, le vieux Lyon s'égaie la nuit, et le jour, il ressemblait à ces témoins silencieux des richesses du temps passé.

Les monuments si riches ça et là, le plus haut, le plus important est celui de la Vierge Marie. C'est un monument religieux. Les monuments religieux, civils se côtoient. Je crois que, pour immense que soit la Place de la Concorde, pour moi la plus célèbre, la plus grande, reste la Place Bellecour.

D'une façon majestueuse, aussi grande que peut l'être un cygne, elle a, sur son trois-quarts un Roi, sur son cheval, et qui seul représente plus de soixante-dix ans de règne. Il s'agit de la statue équestre de Louis XIV. La guerre des musées ne cesse de croître. Ils vont du VIème aux confins de Lyon. Pourtant, pour aussi grand que soit le monde, et aussi vaste soit ce que j'ai pu parcourir jusqu'à ce jour, il y a vraiment des choses que l'on peut considérer comme insolites, presque uniques. C'est ce qui fait que cette ville garde son côté mystique. La cathédrale qui est au pied de Fourvières paraît toute noire. Elle s'appelle St Jean. Elle date de l'époque primatiale des Gaules. Comme la basilique volive de Fourvières, que de masses de couvents se confondent ; et je crois que pour la plus grande joie des enfants, et des adultes, chacun s'amuse à mettre à ses fenêtres, car, de l'époque de la peste, il ne reste plus grand monde. Mais la semaine du huit décembre, les balcons sont illuminés comme des fleurons. C'est le deuxième 14 juillet, mais cette fois-ci, les lampions sont réservés aux gones, aux Lyonnais, et aux touristes.

La ville s'embrase de mille feux. On a l'impression qu'il y a plus de bougies dans ces verres multicolores que d'étoiles dans les cieux. Que de féerie lumineuse ! On a l'impression de se confondre avec un livre que j'eus l'occasion de lire plus tard, et qui s'appelait, comme le film, Le Grand Meaulnes d'Alain Fournier. C'était l'amitié de deux êtres. Hé bien Lyon était devenue mon amie. Elle l'est toujours, mais d'une façon différente. C'est une ville qui a su, par son essor, et sous l'égide d'un homme nommé PRADEL, qui était maire de la ville à l'époque, mener des congrès nationaux et internationaux. Elle apparaît comme des croisements, comme des carrefours, comme ces fleuves qui veulent se rejoindre, comme si elle était désireuse d'attirer des touristes et l'on a l'impression de retrouver comme sur une grande place, la multitude des commerces européens qui fit que la Foire de Lyon, avait pu devenir pendant quelque temps un dortoir municipal. Car de nationale, cette foire devint internationale.

Comme dans la coquille de tortue qui berça Henri IV, le berceau de ses traditions se lisent parfois dans les pensées de ceux qui veulent encore rester des Canuts, mais qui ont pris plus facilement le chemin d'Aubervilliers que celui de la ville de la soie. Lyon paraît enfermée dans un cocon comme ses deux fleuves qui l'embrassent. On peut considérer Lyon comme le centre Mondial de la Cancérologie.

A l'époque les Ecoles d'Infirmières existaient. Ah ! je peux vous dire que je les ai connus. Les bâtiments ! Les infirmières aussi ! Mais à ce moment là, j'avais déjà quitté cet hôpital et je pouvais franchir le rideau qui fermait par de lourdes grilles ces élèves infirmières que l'on essayait de protéger qui se devaient être rentrées au plus tard à 20h30. Je n'ai jamais pu déguster des plats aussi savoureux que ceux que la capitale et la gastronomie mondiale a su garder ? C'est marqué, à l'entrée de la ville. Et, c'est encore du côté du quartier des terreaux, dans les petites rues, ou au bout de la rue de la République, lorsque l'on allait en direction de la Rue de la Barre, que l'on trouvait pour nous les meilleurs plats, et c'est sûrement là encore hormis la gastronomie qui se veut huppée, le véritable sens de la saveur du Palais.

Lyon, ses fleurs, ce parc que je vous décri, qui a toujours donné envie à tous ceux qui peuvent approcher cette ville. Ce Parc ! Ses portes vertes surmontées de bronze ! On a presque l'impression que ce sont des lettres d'or. Mais l'on comprend pourquoi. La surface est de plus de 110 000M2, à savoir plus de cent hectares, avec ses arbres. Ils sont séculaires. Les pelouses, n'en parlent pas. Elles ont des massifs où les cours d'eau qui passent à proximité, se confondent avec les féeries multicolores de sa roseraie où pas loin de cent cinquante mille plants de roses et de fleurs diverses embaument le lac où les pêcheurs peuvent à loisir, soit jeter leurs



Statue du roi Soleil qu créa tant de polémiques. Il y en eut même deux. Plus long régime de tous les temps français (75 ans). Place Bellecour. Avec ses contre verses. (1967)

Lignes du bord, ou faire des promenades de tendresse, pour aller voir et se sentir réchauffer par les premiers rayons du soleil.

Mais ce qui est frappant, c'est que Lyon, à l'époque, comptait plus de vingt-cinq ponts. Non, sûrement plus, je n'en suis pas certain, je n'en suis pas sûr. Bâti sur les bords du Rhône, tumultueux, fougueux, on le sent presque rageur. C'est une des raisons d'ailleurs pour lesquelles je ne vis le Rhône geler qu'une seule année. Cette année là, Lyon accusait moins vingt-cinq degrés en dessous de zéro. Par contre, la Saône, on avait tendance à dire simplement que les reflets des clochers, celui de la Basilique St Jean, celui de Fourvières, laissaient le temps aux noctambules amoureux de contempler dans son cours d'eau paresseux, la luminosité de ses puissances séculaires.

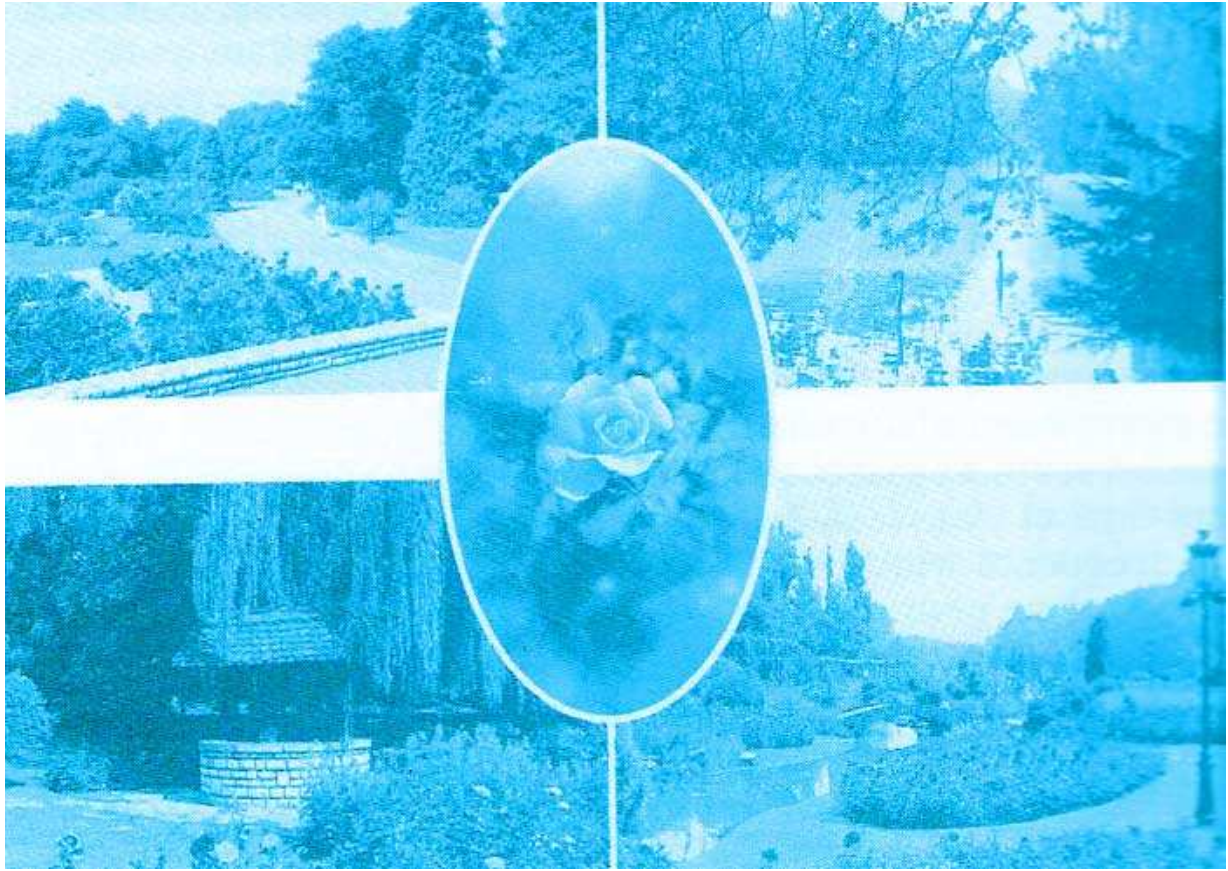
On découvre cette ville du haut de Fourvières. Là, on a installé des tables pour déterminer exactement où se situe le Nord, le Sud, l'Est, l'Ouest, quel décor fantastique ! Et quelle tristesse lorsque l'on regardait sur le bas, même si les colonnes empiriques représentent le Palais de Justice. La plaine, si l'on peut l'appeler ainsi, se confond tellement il y en a. On a l'impression de se trouver dans un rêve. C'est presque irréel ! Quelles proportions lui donner ? Il n'y en a pas, car elle se développe, et on ne sait pas si une partie ne fait pas masse de la chaîne des Alpes. Lignes imaginaires comme la Cordillère des Andes, éternellement d'une blancheur limpide, comme la couleur de la colombe de la paix, entre le ciel et la terre, là où se confondent le sourire des enfants avec la vie telle que les gens devaient la vivre, ou telle qu'ils devraient la vivre.

C'est, et c'est toujours demeuré le centre de la Gaule antique, mais l'essor économique que prit cette ville, lui permit de donner un nouvel essor, et c'est sûrement cet état moderne qui fait que j'aime un peu moins Lyon. Cette masse de buildings, le quartier de la Part-Dieu, là où se trouvait la fameuse caserne, là où les militaires égayaient de temps en temps le quartier des Brotteaux, et il faut pousser plus loin, là où se trouvait la fameuse caserne, là où les militaires égayaient de temps en temps le quartier des Brotteaux, et il faut pousser plus loin, là où les clameurs des stades, dont notamment celui de Gerland avait su faire crier, et m'avait fait vibrer, comme à l'époque du stade de Reims, quand Lyon devint champion de France, et qu'il devait disputer une coupe européenne. Je sentis enfin sur moi le poids d'une cité qui comme le clown, savait prendre cent mille visages, là où les artistes de toutes catégories, de toutes valeurs, de tous sentiments, se confondent, même si la Camargue et Arles ont connus Van Gogh, les penseurs et les poètes, tels que Lautrec, Gauguin. La valeur de ces métiers à tisser que Jacquart inventa, et dont certains subsistent encore à l'heure actuelle, avaient su donner ses premières fleurs de Lys à cette ville, qui, à plus d'un point, vaut le détour !.

Figurez-vous que le point qui me parut le plus original et que beaucoup de gens ont tendance à confondre, c'est la Place de République, et la Place Sadi Carnot. La raison en est très simple. Et si par une belle journée d'été, contrairement à ce que l'on dit, Lyon n'est pas une ville brouillard, Lyon n'est pas la cousine de la République se trouve Place Sadi Carnot, et la statue de Sadi Carnot, se trouve Place de la République. Puissent dans les temps à venir, les réparations nécessaires être entreprises, pour que chaque place prenne sa réelle signification, comme chaque être doit essayer de s'épanouir dans ce qu'il a pu connaître.

On dit que Lyon est une ville fermée ! Mais c'est faux ! Totalelement faux ! C'est comme toutes les autres villes. On veut bien les dire fermées, pourquoi ? Parce qu'on n'y a pas fait ses études, parce qu'on n'a pas eu l'occasion d'y rencontrer des amis, de s'y trouver enfant. Mais fréquentez n'importe quelle ville de France, et vous aurez exactement le même type d'accueil, hormis peut-être, et c'est vrai, lorsque l'on arrive en Provence, lorsque l'on fréquente Marseille ! Mais là, les cœurs, le soleil y sont quand même pour quelque chose. Il frappe plus dur qu'ailleurs, les fleurs voient leurs éclosions plus tôt, la joie se lit sur leurs visages, les gens paraissent plus insouciantes. Je crois que finalement cela doit être le véritable sens à la vie, donc de la réalité. Pourquoi essayer de trouver des prétextes ou des excuses lorsqu'un prétend qu'une sardine a bouché le port de Marseille.

Je préfère à la limite cette gageure au fait que nous étions Lyonnais, et que je me considérais comme tel, et qu'on fut obligé de débaptiser le Pont Tilsit, car beaucoup de gens ignoraient complètement que Tilsit, car beaucoup de gens ignoraient complètement que Tilsit était une victoire de Bonaparte, et



Magnificence du Parc de la Tête d'Or face au Palais des Congrès.  
Jardin au 100 000 roses (l'une des plus grandes roseraies d'Europe).

Depuis cette époque, ce pont qui conduit au funiculaire de Fourvières, porte l'appellation Pont Napoléon Bonaparte. Quelle injure pour Tilsit et pour ceux qui y laissèrent leur vie. Mais que de souvenirs ! Que de vogues ! Ce que l'on appelait la vogue, se tenait dans le quartier de Perrache. Plus moyen d'y accéder maintenant. Le métro, le modernisme a avalé tout ça. Ce devait-on de saccager tout ça au profit de quoi, de quoi ? Comme le dit si bien Zola, comme il le décrit, d'une façon si pure, à cause de la terre et de la valeur de l'argent.

Cette puissance ancestrale que les hommes voulurent bien lui donner, mais que seules la foi et la religion avaient su mettre par-dessus toutes les têtes, puisque le huit décembre est la fête de la Vierge, de l'illumination, de la clarté, et en même temps celle de tout le cœur des enfants. Et voilà que dans cette nuit, qui ne me semblait plus constellée d'étoiles, tellement on avait l'impression que les grandes lumières qui barraient les rues, qui avaient été placées avec le concours, et je l'appris par la suite, des commerçants, et de la municipalité, donnaient l'impression que l'on se trouvait en plein jour. En plein jour ? Oui, ces jours-là, les foyers vivaient plus longtemps que d'habitude. Je me posais dans un coin, et c'est là où je me souviens d'une question que j'avais posée concernant Lugdunum. Oui, effectivement, j'avais l'impression d'avoir franchi un grand pas. Le Beaujolais me paraissait tellement dérisoire à côté de la valeur de Lugdunum, que j'en avais réellement fait une amie. J'ai presque envie de dire une Maîtresse. Ce fut l'époque où Antoine et Johnny Halliday se livraient un duel acharné quant à savoir lequel des deux auraient les cheveux les plus longs. Il est incontestable qu'à ce jeu là, Antoine battit Johnny Halliday.

C'est là, la puissance d'un homme nommé Jules César, il avait oublié, ou laissé volontairement derrière lui, dans ce que l'on pouvait considérer comme le déclin de la république, puisqu'il venait d'être assassiné. On pouvait voir Lugdunum comme une succursale de Rome et qu'on avait toujours voulu surnomme, compte tenu de la position des Gaulois, la Gaule chevelue. Avec quelle rapidité avait elle réussie à séduire cet homme venu de pays où les arts étaient peut-être plus riches, parce que venant du Sud ? Quelle belle uniformité sous cette forme de paix romaine, qui avait réussie à forger cet étonnant acropole.

Pouvait-on considérer qu'elle se trouvait au confluent du Rhône et de la Saône ? Là, cela avait réellement le sens de l'existence. Et il laissa sur le chemin de son retour un homme, qui comme dans la modification des langues, des villes, était de Tibure. Cherchez un petit peu dans les manuels d'histoire. Vous verrez. C'est l'actuel Tivoli. Il avait toujours essayé de défendre et de conseiller César. Il s'était frotté aux rudes campagnes gauloises, et celui qui à l'époque semblait régner sur le monde, d'une certaine largesse, ou avec une certaine méfiance, lui avait demandé de gouverner et de remettre au pli ces derniers Gaulois à la chevelure si longue, dont pratiquement les derniers bastions venaient d'être saccagés et pillés.

Avec des milliers d'hommes il essaya d'imiter son maître, puisqu'il établit son quartier général sur la même colline où César avait établi son propre camp de base en 58. Cet homme était Lucius Magnicus Plancus. Là où non loin du sanctuaire, les Gaulois avaient coutume d'honorer qui ? Et bien, très certainement, non pas celui dont ils craignaient que le ciel leur tombe sur la tête, mais celui qu'ils pensaient comme être le seul Dieu de l'Occident Celtique, qui était civilisateur, qui avait créé tous les arts. Il était aussi le Dieu du soleil levant, donc de la lumière, de la pureté, de la clarté. Là, dans mon cœur, Lugdunum prenait plus que sa signification. J'avais peur que ce ne soit tout simplement l'erreur que je faisais en regardant une bougie fondre dans la clarté de la nuit. L'époque était tumultueuse, la dictature était à son point le plus décadent.

César était mort, et la république. Cherchez peut-être l'explication, et vous la trouverez entre la république et Sadi Carnot. Non, je ne pense pas qu'il y ait liaison de cause à effet, mais toutefois, l'apogée de César avait prématurément pris fin. Il avait su dresser autour de lui et s'entourer de conseillers, dont il avait su non seulement leur insuffler cette puissance et cette force que représentait Lyon, mais qui en même temps, au même titre que Lugdunum, était pilier de la France. César avait su se faire des amis et des ennemis. Il est vrai que si l'on choisit ses ennemis, on ne choisit pas toujours ses amis. Marc-Antoine était le premier : il se rebellait, se rebiffait. Depuis longtemps déjà les armes avaient pris le pas sur les discussions, sur le Sénat.

Chaque époque avait sa tragédie, mais César a marqué Lugdunum, même par son absence. Il me paraît difficile, sinon impossible de dissocier les deux. Chacun voulait essayer de ramener les couvertures à soi, d'essayer, d'éviter toutes les formes de rébellions. Chacun chercha, par tous les moyens possibles, notamment de laisser les officiers, les ombres de César dans leurs coins. Et, c'est ainsi que le Sénat ordonna à celui que César avait laissé à Lugdunum, à savoir Lucus Magnicus Plancus, de créer là, sur place, une réelle section militaire, là où Jules César qui le disait. C'était ses remplaçants, ceux qui tentaient de faire ce qu'un autre homme avait fait.

Or, on a beau essayer de vouloir imiter, on peut faire mieux, ou pire, mais on ne peut jamais refaire la même chose. Dans cet embroglio politique où tout finissait par se mélanger, Marc-Antoine, Octave, tout le monde marquait des avances en permanence. Pourtant, Octave était réellement celui qui portait un petit peu le flambeau de ce à quoi voulait ressembler l'Empire Romain, dont il avait laissé une parcelle en terre de France, à savoir Lugdunum.

Où chercher plus républicain que celui qui se considérait comme, à nouveau, l'ombre de Cicéron, d'une loyauté, mais telle, que, à nouveau, il mélangeait dans une forme de crainte son amitié et sa teneur par rapport à la sincérité qu'il pouvait avoir pour Cicéron. Et, cela l'emmena à commettre quelques erreurs, puisque les décisions que le Sénat avait prises, il mit un certain temps pour les mettre en application, et si l'on peut considérer que lorsqu'il passa aux actes, il y eut ce que l'on peut considérer comme l'héside d'Octobre. Je crois, savoir que c'était un mardi neuf octobre. Pourquoi je me le rappelle ? Tout simplement parce que c'est deux jours avant ma fête, et il me semble l'avoir lu quelque part, c'était légèrement avant Jésus-Christ, et, laissez-moi chercher, oui, c'était pas tout à fait cinquante ans avant Jésus-Christ.

Et là, comme le guerrier qu'il était, qu'il avait su être, là où le Rhône et la Saône se mélangent, Plancus se plaça et regarda ce qui allait devenir son champ de bataille. Il aperçut l'astre surgir de derrière la lointaine chaîne des Alpes, d'où la puissance, la domination de Fourvières.

Et là, une forme de légende dit qu'il le visa, avec un espèce de, ou une espèce de d'avidité, surnommée en termes d'époque, le gros mâ. Et il poussa son tracé du document, autrement dit du documans, sur le point là où le soleil se lève, à l'Est, où tout lui est apparu. Il orienta, de la façon qu'il pensait la plus juste le cordeau, à la perpendiculaire. Et là, il se sentit redevenir comme la charrue rituelle, comme quelqu'un qui désire créer des sillons supplémentaires, et c'est dans ces instants précis, que par ce que certains considèrent comme une des plus belles saisons de l'année, où les feuilles prennent des couleurs ombragées, et où la verdure dans ses parcs naturels, qui sillonnent cette vallée et ses collines : Lugdunum venait de naître !

Lugdunum venait de naître ! Cette appellation resta si forte marquée dans mon esprit, que si j'avais un tant soit peu la possibilité d'avoir des bottes de sept lieues, je m'échapperais en vitesse, pour essayer de savoir et de découvrir l'endroit où se trouvait Jules César, pour connaître si son environnement ressemblait à l'idée précise que j'avais de Lugdunum en cet instant précis. Je me rendis compte que Lyon prenait toute sa signification à nouveau de Lugdunum lorsque mon regard se porta sur le plan de la ville, et que j'eus l'impression au travers de ce que j'avais appris, oui, de ce que j'avais appris. On avait l'impression de voir, ni plus, ni moins que d'une certaine forme, le schéma d'une femme, oui, le schéma d'une femme ! Essayez de reprendre des plans d'époque et vous verrez !

Mais, abandonnons pendant quelques instants des images très maternelles, pour ceux tut du moins qui veulent essayer de le constater comme tel, et c'est aux alentours du mois d'octobre à nouveau, de l'an mille deux cent cinquante après J-C que prit réellement le sens véritable de ce que l'on considère à juste titre aujourd'hui comme étant la civilisation gallo-romaine à Lyon. Quelle magnificence cette colline de Lug ! Elle avait pris une puissance telle et je soupçonne des hommes, tels que Pradel, Hériot, d'avoir du connaissance des caépacités politiques, administratives, de ce qui réunissait la puissance de ces trois Gaules. On ne peut absolument pas dissocier la puissance de la colline de Fourvières. La valeur des Minimes : pas mal de lycées, d'endroits prirent ainsi leur signification ; les places, les églises, les couvents, et un certain plateau.

On a l'impression de la voir sortir du fin fond de l'Ouest, mais de l'Ouest des Etats-Unis, il s'appelait le plateau de la Sarra. C'était au départ ce que l'on pouvait considérer comme quelqu'un ou quelque chose de modeste. Mais, tout était à ses pieds, au pied de Lyon, de Lugdunum, et l'on cherchait en permanence à essayer d'y monter, puisqu'il s'agissait en la circonstance de la Croix Rousse, que nous aurons l'occasion de découvrir bien plus tard, de même que la fabuleuse histoire de son rocher.

C'était la plus grande capitale religieuse de la Gaule Romaine. Bourrée de boutiques, de barques, de baraquements, plus exactement, plus divers les uns que les autres, qui se pressaient aux portes des camps romains de l'époque. Là on se rend compte que l'histoire et les hommes se suivent, que chacun marque son époque, c'est qu'à l'époque déjà, elle se trouvait à proximité du site du quartier de la Place Bellecour. Là même où Napoléon s'arrêta, là même où Ney essaya de le rencontrer. Une véritable merveille, c'est un engouement. Et, à ce moment-là, on se demandait, ou l'on peut se demander que pouvait représenter Lugdunum au milieu de la grande traversée de l'Europe Occidentale. Lugdunum, oui Lyon !



Vestige du passage romain. L'Odéon Théâtre de tant et tant de supplices qui laisse l'image de grands conquérants bâtisseurs d'empire.

# CHAPITRE X

« PETIT – GONNE »

## DESRIPTIF ET HISTORIQUE DE LYON

Lyon plaque tournante de la France

Il a existé à Lyon deux périodes fondamentale : celle d'avant Jésus-Christ et celle d'après. Dans ses premières phases, cela s'est étalé, à quelque chose près sur un siècle qui marque de son empreinte le passage de Jules César, pour laisser place à la continuation d'une évolution où, si l'on regarde de plus près, cela ne va pas s'arrêter demain.

Durant la première partie, tout s'entremêle un peu Les Colonies Romaines s'installent à Lugdunum, Jules César lui-même y séjourne. Lucius Munatius Planeus fonde la première colonie.

Auguste, dans un but de concrétisation y reste, et commence en continuation les vestiges qui se font jour au fur et à mesure des temps, et dont les découvertes ne cessent d'apparaître. Toujours dans la première partie, il se fait à Condate un fait capital : Drusus opère la dédicace du sanctuaire des Trois Gaules concordant avec la naissance de son fils Claude.

Alors commence une course contre la montre de la deuxième phase, la création de l'Amphithéâtre des Trois Gaules et cela toujours à Condate.

Les massacres continuent n'est-ce pas durant le séjour de Caligula que se situent le calvaire et la mise à mort de Ptolémée.

Claude s'en inspire pour plaider en discourant au Sénat Romain, à la vertuosité de ses compatriotes. Et c'est aux alentours des années 70 que l'Incendie ravage Lugdunum.

Certains ne désarment pas et Madrien rend Lugdunum plus pacifique. Dans cette période, se fait jour l'agrandissement du théâtre, la restauration de l'Amphithéâtre et l'édification de l'aqueduc de Gier.

Il faut attendre presque un demi-siècle pour voir l'Erection des Temples Cybele et Odéon, ce qui n'empêche surtout pas la distraction de certains par la mort des dits Chrétiens dirigés sous Marc Aurèle dont certains noms sont encore gravés : Pothin, Sanctus, Blandine, Marturus et une bonne partie de leurs amis et disciples.

Quelques années plus tard, Albin subit une cuisante défaite devant Septime Sévère. La ville est pillée, c'est le début du déclin qui voit le jour à l'orée du IIIème siècle, par les invasions germaniques ; la ville est abandonnée, et alors apparaissent les premières constructions de l'Île Saint Jean.

Saint Salome, alors Evêque de Gênes, donne une autre dimension au sanctuaire Saint Martin, qui deviendra l'Abbaye.

Il faut attendre une dizaine d'années environ pour voir les Burgondes s'installer à Lugdon.

Ce n'est qu'au milieu du 6<sup>ème</sup> siècle que naît le premier Hôpital, œuvre de Childebert et Ultrogoth sous la coupe de Saint Sacerdos, Evêque de Lyon.

La cité va connaître un peu plus de calme durant plus de deux siècles pour Lyon. Leidrade, nommé par Charlemagne donne un second souffle à l'église Lyonnaise ; et, un demi-siècle après environ, le Forum de Trajan s'effondre.

Il faut attendre le XIème siècle pour voir Lyon s'intégrer au Grand Saint Empire Germanique. Toujours

dans cette foulée, l'Archevêque de Lyon se voit offrir le titre de Primat des Gaules, ce qui entraîne la construction du cloître Saint Jean, à la fin du XI<sup>ème</sup> siècle, avec la création du premier pont sur la Saône sous la férule d'Humbert 1<sup>er</sup>.

Au XII<sup>ème</sup> siècle, l'Abbaye de Saint Martin d'Ainay voit sa consécration par le pape Pascal II.

Frédérique Barberousse confirme l'autorité temporelle de l'Archevêque par le faste, la célèbre « Bulle d'Or ». Dans la même période la construction de la cathédrale Saint Jean, et celle de la gloire des Frères Pontife en lançant le fameux Pont de Bois sur le Rhône, puis en apothéose, création à Fourvière de la Chapelle Notre DAME et Saint Thomas Becket.

Les phases du XII au XIV siècles sont sûrement les plus importantes pour Lyon. La naissance de la fameuse Place Bellecour dont les origines historiques sont encore difficiles à définir. Les notables se rebellent à l'encontre de l'Archevêque, ils donnent le jour à la première Municipalité en ces lieux la Chapelle Saint Jacques à proximité de la Place Saint Nizier.

Comme dans tous les temps, l'Eglise joue un rôle et c'est le concile décidé par Innocent IV pour obtenir l'excommunication de l'Empereur Frédéric II.

Le soulèvement des Bourgeois fait vivre à Lyon un début de guerre civile notamment lorsque ces derniers, voulant briser l'autorité de l'Archevêque, lancent des assauts et en particulier contre le Cloître Saint Jean.

Mais Grégoire X lance dans la « tourment » le 2<sup>ème</sup> concile pour réunir les Eglises Grecques et Latines. Tout cela se fait jour et enfin en 1312, Lyon est rattaché à la couronne de France. Continuant cette puissance, Jean XXII obtient le 5 septembre 1316 son couronnement de Pape.

Il ne faut attendre que quatre années pour voir les Lyonnais acquérir l'Indépendance communale. L'on profite de cette ambiance pour relancer et achever la construction de l'Eglise Saint Nizier, et le clocher Nord est enfin édifié.

C'est au tout début du XV<sup>ème</sup> siècle que Charles VII, dauphin à l'époque, lance la plaque tournante des Premières Foires de Lyon. Il faut attendre Charles XI pour que Lyon puisse tenir quatre foires franches par an. A l'aube du XVI<sup>ème</sup> siècle, apparaissent les prémices de l'imprimerie à Lyon. C'est au début de la même époque que démarre la construction de l'hôtel des Pierrevives, qui sera remanié, il tombera à l'appartenance au milieu du XVI<sup>ème</sup> aux Gadagnes.

« La Table Claudienne » est découverte à la Croix-Rousse et dans l'année qui suit en 1529, là où le printemps renaît qu'à lieu la grande Rebeyne, soulèvement de la population conte « les accapareurs » de blé. Rabelais s'installe à Lyon où il écrit « Pantagruel » « Gargantua », et il y exerce la médecine.

François 1<sup>er</sup> octroie à Lyon le privilège du tissage de la soie. En l'année 1560, érection de la première croix de mission, c'était la fameuse pierre de Couzon qui donne son nom définitif à la spectaculaire Croix Rousse. Mais le calme semblait avoir subsisté suffisamment longtemps et le Baron des Adrets s'empare de Lyon à la tête de ses troupes calvinistes.

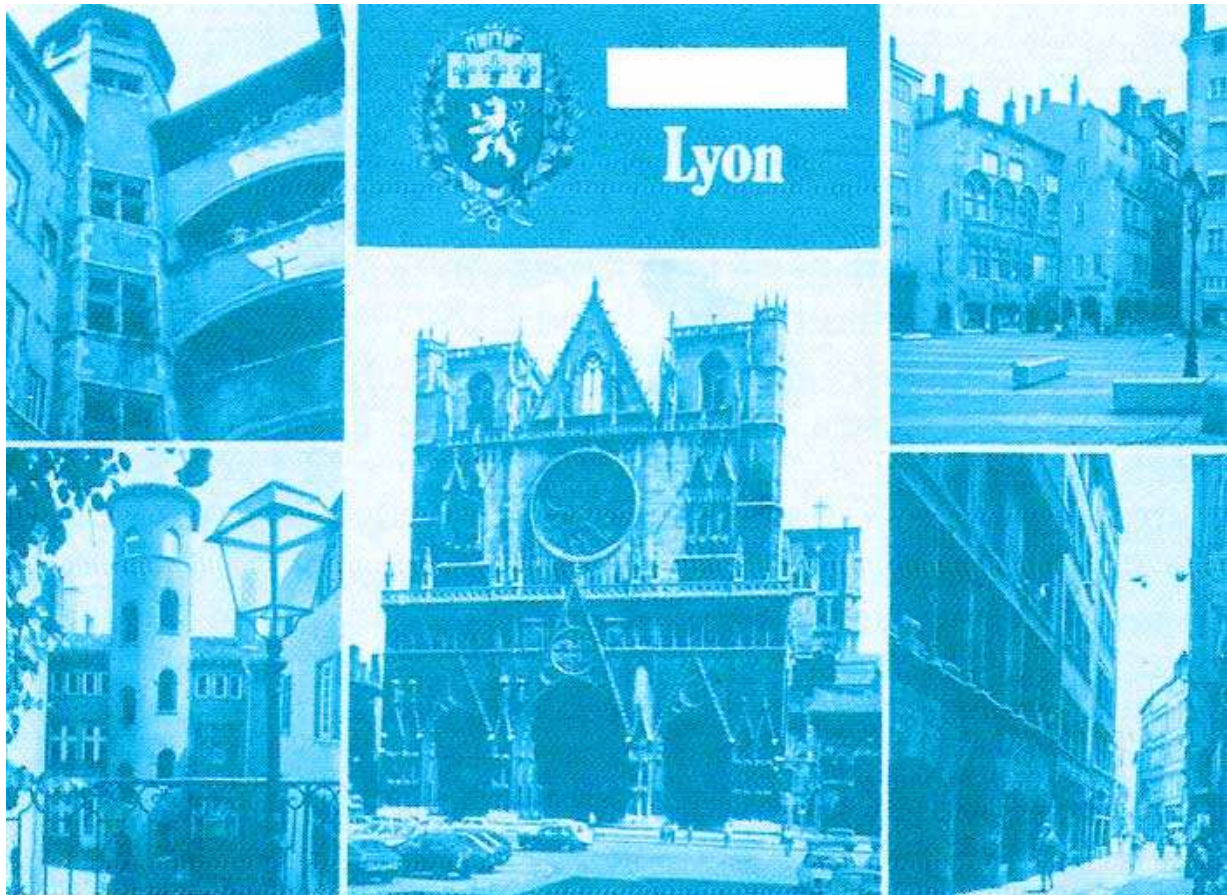
C'est à la veille du XVII<sup>ème</sup> que le dit « Bon roi sage » Henri IV épouse Marie de Médécis. C'est à cette nuance près que Lyon prend une seconde image architecturale, création du Lycée Ampère, en son époque Collège de la Trinité. Edification de l'Hospice de la Charité.

Après sa destruction, on reconstruit tout en agrandissant l'hôtel Dieu, en son temps Hôpital du Pont du Rosne. Pour sauvegarder le fameux site de Bellecour, le Consulat emménage et réalise deux promenades en Croix.

La Peste, mais la vraie, l'impitoyable, celle qui ravage et fait promettre et inscrire sur les tablettes, notamment le 8 septembre 1643, le vœu des Echevins, consécration, justifiée ou pas, des habitants à la Sainte Vierge Marie avec l'espoir de sa protection contre ce fléau, ça existe toujours mais les croyances ne sont plus peut-être les mêmes.

C'est peu après que Simon Maupin lance la construction de la Chapelle de l'Hôtel Dieu et démarre l'Hôtel de Ville, Place des Terreaux. Sitôt achevé en partie, le Conseil Municipal s'y installe. C'est à cette époque que Jean-Baptiste Poquelin, plus connu sous le nom de Molière, séjourne dans la ville.

Roger de la Valfenière continue, il construit le Couvent des Dames de Saint Pierre et la Place des Terreaux. L'incendie de l'Hôtel de Ville laisse un grand vide et Bellecour appartient à vie à ville et à la communauté de Lyon. Tout de suite, au début du XVIIIème siècle, Lyon connaît un nouvel essor architectural, Hardouin Mansard reconstruit l'hôtel de ville.



Le vieux Lyon se mélange au respect du modernisme de certains. Contraste flagrant de créativité sur plusieurs siècles (environ 5).

La première Statue de Louis XIV voit le jour Place Bellecour, Philippe Rameau séjourne à Lyon, l'actuel Musée des Tissus s'érige par le talent de Claude Bertrand de la Vaure sous l'appellation « Hôtel de Villeroi » on reprend et on achève les travaux de l'Eglise Saint Bruno.

Alors va naître l'apogée de Soufflot, constructions : de l'hôtel Lacroix-Laval devenu Musée des Arts décoratifs, il agrandit l'Hôtel Dieu et réalise la façade côté Rhône, il construit la loge du Change. Le quartier de Saint Clair s'urbanise toujours sous sa direction.

La Première Ecole vétérinaire est construite à Lyon par Bourgelat. Morand, quand à lui, entreprend quelques années après l'urbanisation de la rive gauche du Rhône. L'Activité du quartier des Brotteaux ; à Morand de construire un pont pour relier la ville. Antoine Michel doit à sa persévérance et ténacité l'aménagement du sud de la ville après quelques modifications de ses projets il gagne ! Le lendemain de ce qui reste de notre fête nationale, le 15 juillet 1783, Claude de Jouffroy d'Abbans effectue le premier lancement du premier bateau à vapeur sur la Saône. Pendant trois mois Lyon devra subir le siège par les troupes conventionnelles et le 12 octobre de la même année 1793 : décret de la convention « Lyon n'est PLUS ».

Mais durant la période du XIXème siècle, les choses vont aller un peu en dents de scie. Napoléon séjourne à Lyon dans des circonstances diverses. Le Pape Pie VII passe à Lyon pour se rendre au sacre de Napoléon. Jacquard invente le premier métier à tisser mécanique.

Laurent Mourguet fait et fera encore rire beaucoup d'enfants et de gens soucieux de justice, la vraie sans leur masque de Parodie il invente « Guignol ». Hôtel de la Préfecture vous avez dit qui moi non RIEN alors deux ans après son édification, en 1825, la deuxième statue de Louis XIV, fameux ROI SOLEIL au pays, est inaugurée Place Bellecour.

En 1828, démarre la construction de l'opéra qui verra durant sa finition la fameuse révolte des CANUTS. Qui peut dire s'il y a raison de cause à effet mais avant la fin de cette révolte on lance la construction du Palais de JUSTICE, y a-t-il encore une cause, mais naturelle celle-ci ? En octobre 1840 les quartiers riverains de la Saône subissent des Inondations terrifiantes VAISE surtout est atteint.

Et une fête qui, espérons-le, ne verra jamais le FIN, pour la première fois LYON s'embrace. La statue de la Sainte Vierge réalisée par Fabisob est mise en place le 8 décembre 1852 au sommet du clocher de FOURVIÈRE, c'est une nouvelle statue et une nouvelle ÈRE où les lampions dans les verres multicolores font danser et rêver LYON qu'il vente, pluie ou neige, surtout que quelques mois auparavant les quartiers de la Croix Rousse, Vaisse, La Guillotière se rattachent à LYON. Le Palais cher à ZOLA voit sa construction en 1855 sous l'appellation Palais de la Bourse.

Et une des plus belles réalisations de LYON se crée sur le domaine Lambert « LE PARC DE LA TÊTE D'OR ». Jamais il faut le croire, un parc n'a aussi bien porté son NOM. C'est une merveille pour tous les SENS confondus, puissiez-vous en retirer ce que vous désirez, si vous savez lui demander, vous aurez gain de cause, c'est presque SUR. Delà partons donc pour un voyage et l'on apprend que la nouvelle du fameux Perrache devenu gare est mise en service. C'est ce qui d'une certaine façon fait les troisièmes classes et NAPOLEON III inaugure le Palais du Commerce en 1860. Ce qui, par voie de conséquence, entraîne la création de la Rue de la République qui n'a jamais eu sa statue à sa place et l'on perce la Rue Impériale. En passant par VAISSE. Mais où est donc passée la statue de la Liberté à NEW-YORK ? Non, Place Sadie Carnot, mais alors où est passé la statue Sadie Carnot ? Oui, vous avez compris Place de la République. Que de fausses photographies, mais enfin c'est amusant ou ridicule.

Mais la partie des Arts continue et en 1872, débute la création de la Basilique de Fourvière, croyants ou non, le détour en vaut réellement la peine, aussi bien en montant qu'en descendant. Sacha Guitry n'a-t-il pas dit : « Le Meilleur moment de l'amour, c'est lorsque l'on monte l'escalier ». On peut appliquer, il faut le croire, cette phrase reprise en d'autres sens à la Basilique. Si vous souhaitez rire en descendant, essayez de connaître le programme du théâtre qui voit son achèvement en 1880. Bordelais avait un seul fleuve et Lyon deux.



Basilique de Fourvière démarrée à l'époque de la peste et qui vit son achèvement au 19<sup>ème</sup> siècle (1872) domine la ville de Lyon, caractéristique Nord-sud, place Bellecour. Plus de 40% de l'intérieur des murs est recouvert de vitraux taillés à la main (1966).



LYON – Place des Terreaux. Reflets du prestige de Bartholdi. Domine la mairie du 1<sup>er</sup> arrondissement. Un chef d'œuvre que Lyon gagna sur Bordeaux. Un défaut ? Sur les chevaux, à voir ! Sur place.

Bravo et désespoir pour Bartholdi. Et l'on s'attaque à notre siècle pour voir au début de celui-ci Edouard Herriot prendre la tête de la Mairie de Lyon. Sans parler de ce que devint Gerland ; Tony Garnier acheva de façon non définitive les abattoirs de Lyon.

Il a fallu pas loin de 18 ans pour réaliser l'hôpital « Edouard Herriot » qui voit son ampleur grandir de temps en temps et d'immenses découvertes, et durant cette période s'effectue la Première Foire de Lyon.

Une dalle rappelle, en descendant de Fourvière, que cette colline a subi des plaies dans sa chair en 1930, ce phénomène naturel laissait le deuil et une mémoire vivante dans ces cœurs lyonnais.

Quel soulagement 24 ans après la création du tunnel sous la Croix Rousse pour les automobilistes et autres qui étaient obligés pratiquement de contourner une bonne partie de Lyon sans parler du temps perdu. Un homme ayant beaucoup fait pour la ville devient Maire en 1957, toujours perçues ou partagées. C'est durant son séjour à la Mairie que l'exode des Français venus d'ailleurs allait découvrir cette cité à la grande devise : « Lion le Melhoer ». J'avais un peu découvert Lugdunum-Lyon que j'aime tant. Cette ville reste le Roy de mon « Palais ».

## CHAPITRE XI

### DEPART ET DECOUVERTE DU NIGER

Tout commença par un Lieu ressemblant plus à une tabagie, qu'au salon de chez mes Parents. En grande discussion avec Monsieur SAMPASTOUS un sacré individu.

Enfin les voilà arrivés à un accord ! Mon Père devait quitter Lyon pour aller se rendre compte sur place. Cela étant prévu pour le mois de novembre 1963.

Les préparatifs allaient bon train, il fallait prendre un certain nombre de précautions. Puis un courrier nous informa c'est bon ! Attends notre arrivée, je passe sur la suite...

Bonjour ! Toi Institut Pasteur, vaccins et compagnie, d'accord puisque je ne pouvais faire autrement, il me fallait mon carnet de vaccinations International.

Ce qui me fit le plus grand bien puisque je n'ai ramené aucune maladie contre et pour lesquelles j'avais été immunisé.

Une chose encore à attribuer à la gente féminine LE PALUDISME. Pourquoi ? Simple ! Il n'y a que les moustiques femelles qui le transmette : LES ANOPHELES, les mâles sont sages eux !

Donc se protéger de ces femelles 10 jours avant le départ : Prise de Nivaquine, puis durant tout le séjour au Niger 6 jours sur 7 à raison d'un comprimé par jour le 7<sup>ème</sup> jour Dieu l'ayant fait pour reposer notre estomac.

La nivaquine est tout simplement un dérivé de la quinine permettant de se protéger du paludisme et d'autres maux. Ce qui ne m'empêcha pas de faire une crise de cette saloperie une fois sur place avec chaleur, froid et tout ce qu'une atteinte de ce genre peut développer, mais je suis là ! Alors plus de commentaires !....

Et dire qu'au retour il fallut durant 40 jours prendre à titre préventif un comprimé dans les mêmes conditions ! Ce qui me fait penser malheur à ceux qui restent sur place pendant 20 ans...

Nous quittâmes Lyon au mois de Janvier, nous embarquâmes à Orly par 15°C au-dessous de zéro. Après un voyage par le train sans problème.

Une fois dans cet oiseau artificiel nous nous installâmes de façon plus que confortable, à l'endroit désigné par l'hôtesse. Elle nous remit même des couvertures, alors que j'avais plutôt chaud, mais enfin cela devait avoir une signification.

Pour revenir à l'aéroport, avant embarquement, nous nous étions perdus ; au milieu de ces milliers de gens, une ville à Oiseaux dans une capitale à Piétons, nous n'avions pas pris ni le bon car, ni notre avion.

Tout rentra dans l'ordre grâce à la compétence des services d'Orly et l'avion eut quelques minutes de retard dont personne ne nous tint rigueur.

Et, voilà ! L'on nous apporta un bon repas, après un décollage sans peur ; malgré le vrombissement des réacteurs et l'envol d'un ange du ciel transporteur de nos vies.

Une voix délicieuse nous indiqua que nous volerions à environ 850 kms heure et à 9 000 mètres d'altitude ; un froid rapide me traversa mais je l'oubliai rapidement, attiré que j'étais la joue collée contre mon hublot à tenter de regarder ce qui se passait à l'extérieur. De notre boeing, petite île vibrante avec on atteindrait Niamey d'une seule traite. Merveille des merveilles ; mieux qu'un fakir sur un tapis volant !

Nous voilà Niger, pays indépendant depuis 1960. Tiens-toi bien car nous allons essayer de mieux nous connaître !

Je tenais à éviter le piège dans lequel j'étais tombé lors de mon arrivée à Lyon. Parcourant tout ce qui avait pu me tomber sous la main et traitant de l'Afrique ce qui me réserva certaines surprises à mon atterrissage.

Le Président de l'époque était DIORI HAMANI un homme que j'ai rencontré deux fois ; la première dans son Palais, la seconde à l'Ambassade de France lors de la fête du 14 juillet.

Mais en toute objectivité ce qui m'intéressait le plus c'était. LA PISCINE, sans oublier la vie de rêve que je me payais au frais de mes parents bien entendu.

Mais ma passion pour le pays me reprit ; je n'ignorai pas que le Niger était un point stratégique militairement parlé.

Entouré de : l'Algérie, la Lybie, le Nigéria, le Dahomey, le Tchad, la Haute-Volta, et le Mali. Que de problèmes de 16<sup>ème</sup> parallèle...

Tous ou presque subissaient des soulèvements qui paraissaient bizarres, surprenants. Je n'ai pas eu à pâtir de ces discordes, et je revenais à mon adage l'histoire, puis la géographie du Niger.

Sa superficie presque deux fois plus grande que la France environ : 1 200 000 km<sup>2</sup>.

L'implantation du Niger géographiquement lui donne l'aspect d'un losage poussant en direction du fleuve LE NIGER.

Par contre nous avons embarqué par moins 15°C, le jour venait de lever son masque depuis une heure ou deux et la température était déjà de 20°C, il n'était pourtant que 7 heures du matin.

Repartons donc ! A l'aéroport de Niamey, les conseils de l'hôtesse de l'air étaient à appliquer ! Tenue légère. De même que le rituel bienvenue de la compagnie U.T.A.

Mais ! Comment cela pouvait être un aéroport International à côté de celui que nous venions de quitter. Celui de Niamey aurait pu entrer dans une boîte que l'on aurait déposé dans les coursives d'Orly.

C'était amusant, en plus cette fois nous ne risquions pas de nous perdre, il n'y avait pas de car et une seule porte de sortie.

Là, tout à coup je vis mon Père à nos côtés.

De grands coups de craies sur les valises le tour était joué ; la chaleur avait dû écraser les douaniers avant de voir Midi à l'horizon.

Mon père tout bronzé donnait l'impression de revenir d'une croisière, il y avait à ses côtés des noirs. Pas même 20 minutes et nous embrassions à tour de rôle le Papa retrouvé.

Un sentiment de côte d'azur. Je n'avais pas de bagages à porter, le boy de confiance de la famille se chargeait de cela avec ses confrères.

Il s'appelait DRISSA. Moi poli, je lui proposai mon aide. Mon Père : Ce n'est point ton affaire ! Puis nous quittâmes l'aéroport via la maison hôtel le non moins célèbre RIVOLI ; à bord du véhicule que conduisait mon Père.

La route était goudronnée sur quelques kilomètres, environ sur les 15kms qui séparaient l'aéroport International de Niamey du centre de la Capitale.

Je trouvais l'hôtel bien sous tous rapports, quelle joie, je me suis payé du bon temps. Je partageais mes loisirs entre LA PISCINE et le cinéma. PISCINE réservée aux européens, noblesse oblige il y avait une

compagnie militaire au titre de la coopération FRANCO-NIGERIENNE. Les coups de pieds au cul ne sont pas toujours donnés à ceux qui le méritent...

Je n'avais pas mis longtemps à me faire un Ami, avec lequel nous avons acquis une citröen traction 15. Et je conduisis le dit véhicule sans permis durant mon séjour. D'ailleurs je pensais ne pas prendre de risque puisque dans cette ville capitale du Niger il y avait en tout et pour tout un STOP ! Et deux feux rouges. De plus, 85%, environ des policiers ne savaient ni lire ni écrire, ce qui fait qu'un jour je me suis fait arrêter, l'affaire s'arrangea avec un litre de boisson.

L'entraîneur de Marcel CERDAN, Roger vint au NIGER Monsieur PETIT, merci pour tout ce que vous m'avez permis de découvrir, surtout dans le cadre de ce safari, alors organisé par vos soins et j'ai été votre invité.

Je devenais une espèce de nomade qui essaye de s'instruire, découvrir ! La, maintenant était mon but. Je traversais les principales villes du pays dont l'ancienne capitale Agades ; le paysage commençait à devenir monotone, mais changeant par rapport à notre France...

Une chose m'impressionna c'était ZINDER et, toutes ces falaises de granit. Et je découvrais trois principaux reliefs qui se dégageaient du Niger le plus important est LAIR avec les hauts plateaux qui se trouvent au Nord-Est, les régions vues précédemment étaient sahariennes, régions dites basses, puis ensuite les plateaux du Sud. C'est ce que l'on considère comme les parties hautes du Niger. L'AIR est un massif qui peut se comparer en certains endroits, à celui de la Cordillère des Andes, il est long de 400 kilomètres environ et large de 250 kilomètres !...

Un problème que je n'avais pas compris au départ il y avait un camion chargé uniquement de pneus, cela à cause des pistes de terre battue et des balayeuses !

Un autre chargé d'eau, car là, le manque de cette richesse fait que l'on est obligé réellement d'avoir des réserves avec soi en conséquence.

Je fus surpris par l'importance de ce massif digne de son nom.

Il y avait au compteur de la Land Rover, ce que les cartes voulaient bien nous confirmer, environ deux cent cinquante kilomètres. Rendez-vous compte un peu de la surface totale que cela peut représenter ?

C'est une très ancienne zone anticlinale. Elle va de l'axe Nord à l'axe Sud. Des tas de failles font qu'on se croit un peu dans un pays où on a surtout envie de prendre des photos, pour en garder des souvenirs mémorables. Les surfaces sont comme dans tous les lieux. Elles subissent des masses d'érosions. Ce qui est assez bizarre, c'est qu'elles ont basculées de l'Est vers l'Ouest.

C'est ce qui fait que l'AÏR (1 940 mètres) se présente de façon dissymétrique. Et là, il y a une altitude qui est plus importante, similaire à nos régions françaises. Elle varie de 1 750 à 1 850 mètres. Elles sont orientées en direction de l'Ouest. Semblent s'enlever de plusieurs centaines de mètres dominant le Tenere du Tafassasset. C'est une série de chaînes, des massifs qui font lus de mille sept cents mètres d'altitude, disposés et formés sur deux régions, sur près de vingt mille Km<sup>2</sup>.

La saison que j'ai le moins appréciée fut celle des pluies. Contrairement à ce que certains pensent, Il est particulièrement dangereux, à certaines heures du jour, lors que la pluie vient à tomber, de mettre la tête dehors sans s'armer d'un casque, car les grêlons sont aussi gros que des œufs de pigeons.

Pourtant, l'eau est le problème le plus important, puisque, si l'on tient compte du temps d'ensoleillement sur trois cent soixante cinq jours, on constate que la masse de degrés dégagés, par le soleil fait que l'on ne peut pratiquement en tenir compte le tout s'annulant.

Les pluies n'apparaissent u'un mois par an, et parfois, ne dépassent guère vingt jours. C'est le problème le plus capital et conséquent que le Niger ait à résoudre. Le fleuve est à même d'apporter le nécessaire.

L'irrigation, compte tenu de l'inclinaison du sol, demanderait des motopompes extraordinaires inexistantes sur place. Les configurations des terrains représenteraient un coût trop élevé. Des techniques sommaires font que les principales cultures au Niger, sont : L'arachide, le mil, le manioc.

Cela me permet de rapporter une anecdote, lorsque l'on voit rassemblées autour de creusets des grands faitouts. Des femmes rassemblées autour de creusets des grands faitouts. Des femmes armées de grands bâtons, frappent à l'intérieur pour y piler le mil, cependant que les hommes s'occupent à des travaux de bureau, ou de secrétariat. Hé oui, on trouve très peu de femmes dans les bureaux.

Quand aux usines, n'en parlons pas, dans la capitale, elles étaient pratiquement inexistantes, en 1964.

IL N'Y AVAIT PAS de potentiel technique ou d'industrie susceptible de pouvoir occuper une main d'œuvre qui ne demandait que cela, pour avoir une condition de vie améliorée. Oui, il est certain que les gens vivant au Niger auraient très certainement souhaités posséder quelques usines, afin d'avoir un mode de vie légèrement supérieur à celui qu'ils ne possédaient, ou qu'ils ne possèdent.

Car, bien souvent, on ne voit que ce que l'on veut bien nous montrer et qui nous apparaît sous le meilleur jour. Mais rien ne vaut le fait de décrire une situation comme on l'a vécue. Or, les salaires de l'époque étaient de l'ordre de 200 F C.F.A. Après cela on peut dire : « Et que vivent les syndicats français ! L'on peut dire, en partant de là, que 200 F C.F.A. correspondent à 400 F français, car il s'agit de prendre une monnaie en C.F.A. LA MULTIPLIER par deux, et l'on obtient approximativement, la valeur au change français, tout du moins, c'était parfaitement le cas, au centime près, à l'époque.

Donc, quelqu'un qui percevait un salaire de 350 à 450 F C.F.A. par mois, était royalement payé !

Quant au plan de Sécurité Sociale, législation du travail, n'en parlons pas, c'était quelque chose que les employeurs, ou les pseudo connaissaient sur un plan parfaitement légal. Lui, le salarié les ignorait. Il avait déjà des problèmes puisqu'il ne savait bien souvent ni lire ni écrire ; l'interprétation de son bulletin de salaire, et encore lorsqu'il en avait un, était un obstacle. Ne voyons pas dans ces constatations une critique, mais une façon objective de regarder les faits.

Il faut voir aussi une chose qui est excessivement, je pense, agréable, pour toute personne vivant dans cette région, qui a des côtés d'un goût, d'une tendresse absolument fantastiques. C'est le climat, tout du moins pour ceux qui supportent la chaleur.

Le Niger est l'une des régions les plus chaudes de la surface de la terre. Ce n'est pas les pluies qui peuvent différencier deux grands types de climats. Il y a le côté désertique au Nord, tropical avec une saison humide au Sud. Mais, il ne s'agit pas d'épiloguer sur deux petites nuances.

Le climat que l'on peut considérer désertique, où aucune pluie annuelle, ne peut hormis circonstances tout à fait extraordinaires, venir permettre à la terre de soulever sa douce senteur. Si l'on considère que la masse des précipitations dans le Nord saharien, n'est pas supérieure à 400 mm, hé bien dites-moi de quelle façon on peut envisager une agriculture ou une culture de quelque nature que ce soit ?

Agadès, ex-capitale du Niger est ce que l'on peut considérer comme l'exemple septentrional. Si l'on regarde la période des pluies, leur arrivée est le mariage de Phoebus pourrait-on dire. Hé oui, car il est indiscutablement lié au passage du soleil au zénith qui a lieu dans les dernières semaines d'Avril.

C'est quelque chose qui a eu l'occasion d'être constaté, à l'époque, je me trouvais sur place. Croyez-moi, c'est pas chouette ! Je vous ai dit précédemment que ces jours-là, au moment où survenaient ces grandes pluies, il fallait réellement s'armer d'un casque de chantier, si l'on ne voulait pas se retrouver le crâne à demi momifié. La raison en est fort simple, c'est que les grêlons étant parfois plus fragile qu'une tête de pigeon...Il vaut mieux dans ces cas-là se mettre à l'abri...

C'est ce que j'ai pu découvrir de plus intéressant en ce qui concerne le côté climatologique. Hormis un fait qui m'apparaît important, c'est le facteur humidité. Heureusement d'ailleurs. L'humidité est puissante, forte dans cette région puisque le Niger est un des points, sinon le point le plus chaud du Monde. N'oublions pas que dans certains endroits il y a eu des relevés de température qui dépassaient les 70°.

Je me souviens l'année où nous y étions, les boeings ne pouvaient atterrir sur la piste d'aviation de Niamey, le goudron fondait, et les pneus étant susceptibles d'éclater. Les avions avaient été détournés en direction d'autres capitales voisines, afin de ne pas subir d'accident et que les passagers puissent revenir vivants. Je me rappelle cette anecdote, puisque j'accompagnais de temps en temps, ce que l'on peut appeler : La Valise Diplomatique Française, m'étant lié de sympathie avec Richard, chargé d'amener, cette valise au départ, via la France. Quelle valeur de signification cette Valise Diplomatique !. Mais mes souvenirs, à l'époque, étaient loin de me préoccuper de la valeur d'une telle chose.

Ce qui peut apparaître le plus paradoxal en ce qui concerne le temps, c'est que les pluies sont très épisodiques. La période la plus forte se situe de fin juin à début août.

Il y a des endroits, par contre, ce qui prouve une instabilité climatologique relativement importante, où, les pluies torrentielles du mois d'août provoquent quelques catastrophes.

Mais, revenons à des problèmes de température qui sont un facteur essentiel de cette espèce de léthargie qui s'empare des gens, aussi bien à midi, qu'en milieu d'après-midi. Elles sont excessivement élevées. La moyenne des températures est, douze mois de l'année supérieure à 30°C, ce qui peut paraître aberrant, surtout dans la bande Sud qui demeure la plus habitée. La minimale ne peut en aucun cas être inférieure à 10°C ET BIEN ? Rendez-vous compte un peu de quelle façon s'habille et se déshabille le soleil de midi, à minuit.

Oui, je vous disais tout à l'heure, heureusement que cette humidité, pas tellement conseillée pour les rhumatisants. Alors, il vaut mieux aller ailleurs. Bien, j'ai surtout essayé de décrire ! Dépendre ce que je vis.

Côté vents, pour rester toujours dans ce sens là, ils sont faciles à voir, difficiles à expliquer. Ils sont comme la saison des pluies, on a l'impression que toutes ces actions se mélangent.

Rotation de la terre, qui bien entendu est apparentée au mouvement du soleil endant l'ensemble de l'année, puisque tout le monde le sait, la terre tourne autour du soleil, et non le soleil autour de la terre. Merci Monsieur Galilée !

Il y a deux hurluberlus, qui font partie de la famille de Boré, et qui sont relativement difficiles à supporter. Ce sont les deux vents principaux qui subsistent : l'armantan, la mousson. La mousson, en réalité, pratiquement tout le monde sait ce que c'est ; mais l'armantan, qu'est-ce que c'est ?

C'est tout simple. Lorsque j'ai posé la question à certains Nigériens, ils ne connaissent que le vent en provenance de l'Est, donc définition plus connue, « l'air de l'Est ». Celui qui se trouve là tous les jours, d'octobre à mai.

C'est difficile de dire à quelle heure il se lève puisque on ne se lève pas très tôt. Mais, il ne faut pas le dire à tout le monde, hormis de toute façon, une certaine catégorie de gens. En principe les gens ne démarrent pas avant 9 H, 9 H 30.

La vitesse du vent est vraiment très limitative, car si l'on constate qu'il se déplace à cinq ou dix mètres par seconde. Vous voyez par rapport aux bourrasques de Bretagne ! Ou à la tramontane dans le midi de la France.

Ne minimisons pas l'un par rapport à l'autre. C'est indiscutablement une forme de brise, causée par un rayonnement solaire.

La mousson est plus connue, c'est ce que l'on appelle « Le vent de la pluie ».

Elle souffle Sud-Ouest, à partir du mois de juin, en ce qui concerne tout du moins la région Sud. Mais, les saisons, il est difficile de déterminer avec précision. C'est la région qui le veut. Certaines ethnies disent : « Il y a deux saisons », d'autres disent « Trois », d'autres : « quatre ». Je n'ai pas constaté toutes ces saisons. Il y a la saison des pluies, oui, si l'on veut, cela dure tellement peu de temps que l'on peut difficilement en parler ! Je n'ai jamais vu le Niger déborder ! Je l'ai vu très haut, très bas, jamais à sec. Et pourtant, je le voyais tous les jours.

J'ai fait ! De ces ballades sur le Niger, c'était réellement un régal ! C'est la première fois de ma vie que j'apprenais à écoper, en me trouvant à bord d'une pirogue. Je pagayais !

Ce qui me surprit le plus ce fut de voir ces hommes, ces femmes, tout nus, sur le bord du fleuve, qui traverse le Niger, je crois sur cinq cents ou cinq cent cinquante kilomètres ; malgré la grandeur de ce pays.

Il est certain qu'il lui apporte une richesse absolument indispensable, et que si ce fleuve n'existait pas, ce pays serait très certainement une succursale ou une filiale du Sahara, parce qu'il n'y aurait absolument plus rien.

Les deux choses qui m'ont frappé le plus, c'était d'une part, la façon dont se lavaient les gens. En principe à la tombée de la nuit ; ils s'armaient d'un morceau de savon, ils se mettaient tout nus, là, les caps de nudistes n'existaient pas, c'est facile à comprendre. Ou alors, ils se lavaient carrément dans des pots !

Le plus souvent, les habitants du bord du fleuve rentraient dans l'eau jusqu'à hauteur des genoux. Dire qu'ils se lavaient très souvent, cela est moins évident.

Le côté hygiénique, c'était quelque chose qu'ils ne fréquentaient pas énormément, ceux qui le fréquentaient, se mettaient plus souvent dans leur baignoire qu'au bord du Niger.

Ce qui me surprit un jour, ce fut la façon dont ils s'y prenaient pour se nourrir. La pêche était quelque chose de pratiquement vital, alors que si l'on tient compte des différents paramètres du Niger, l'agriculture devrait être sa première richesse. Mais elle ne l'est pas, c'est facile à comprendre : le manque d'eau est catastrophique.

Et là, je me suis posé la question, alors que j'avais à peine dix-sept ans. « Comment se fait-il que nous, peuple français, acceptions de payer le quintal d'arachide plus cher que ce que ne pourrait le payer la France à un pays autre que celui-ci ».

Et bien tout simplement, c'était ce que l'on appelait : « L'aide aux pays sous-développés ». Ce n'était pas ceux que l'on pensait qui en profitaient. Là encore une fois, erreur ! Ceux qui vont là-bas effectivement avec des grandes idées ont une optique totalement différente au retour.

Mais vivez près du peuple, posez leur des questions, vous verrez ! On a l'impression de vous décrire le Niger avec le Club Méditerranée. Pour faire des grandes randonnées, d'accord, on peut en ramener des trucs absolument extraordinaires, mais de nature à fausser la réalité !

Il ne faut pas penser que le président de la République Monsieur Diori Hamani était un tendre. Le fait, qu'il soit Président de la République, l'article 16, il ne savait pas ce que c'était ; à l'époque, je ne le savais pas non plus. Je l'ai appris bien plus tard.

Mais, rendons-nous à une position qui a priori, se veut logique : toutes les conditions n'étaient pas réunies, et loin s'en faut, pour permettre à ces gens-là seulement de survivre.

La mortalité infantile était catastrophique. On peut dire que sur trois naissances, il y a une plus d'un décès, qu'est-ce que cela signifie ? Difficile de donner un pourcentage ! N'ayant pas fait d'études particulières sur ce sujet mais, ayant eu l'occasion de poser la question aux gens qui vivaient sur place.

J'ai vu de quelle façon ils se nourrissaient. Hé ! Si l'on vous donnait du mil, du manioc, ou du margouillas ? Ah et bien tiens, les magouillas, ça c'est une bonne chose ! Essayez donc de vous nourrir de lézards et puis d'attendre durant des heures et heures assis en face d'un mur, que le soleil soit suffisamment chaud, que ces gros lézards laissent apparaître leur tête, et qu'à coups de lance-pierres, vous les abattiez, que vous leur enleviez leur peau, pour vous en nourrir par la suite. Si vous trouvez cela très réjouissant, moi pas.

Au début, cela m'amusait, ensuite, je préférais ne pas regarder, parce que lorsque je voyais le côté magnifique et les couleurs que dégageaient les margouillas, qui sont appelés chez nous, en France métropolitaine, lézards, et bien, je trouvais cela réellement très triste.

On se doit de tuer pour vivre et manger...

J'avais l'occasion de me rendre sur les marchés, là, il faut avoir le cœur rudement bien accroché, réellement ce qui s'appelle bien accroché pour ne pas dire surplombé ;

Entre les mouches, le glapouilli des noirs, les enfants courant dans tous les sens, les femmes qui n'arrêtent pas d'hurler, l'odeur de la viande, du poisson, et des épices, et bien, pendant deux jours, je n'avais pas faim ! Si vous vous sentez capable de dire après avoir fait le tour de ces marchés j'ai faim, je demande à voir.

Par contre, on peut dire que lorsque vous êtes accoutumés à ces marchés, ce que j'ai fait d'ailleurs, vous en faites le tour d'un pas totalement dégagé. Vous picotez par ci, par là les mandes, les noisettes, les différentes épices, etc... Vous vous faites houspiller à juste titre d'ailleurs, en vous faisant traiter de chapardeur : Attention, en la circonstance là-bas les voleurs avaient les mains coupées ! J'étais tranquille. » Si je me fais arrêter, de toute façon, j'aurai de quoi payer. Moi ? non, mon Père ? Oui ». Donc je dirai que cela m'amusait plus qu'autre chose.

Là je fis une comparaison avec la ville de Lyon, incroyable ! Le nombre de tissus, de marchands qu'il pouvait y avoir vendant ce type d'articles. Mais alors des couleurs ! Vous me direz qu'il en faut pour tous les goûts, mais là, c'était le summum du summum.

Que penser, quand on voyait du violet se marier, avec du mauve, du rouge avec du vert, du jaune. Toutes les couleurs possibles, imaginables se trouvaient là, sur un même vêtement. C'était monnaie courante. Les européens étaient faciles à reconnaître, hormis des excentriques, et je suppose qu'il y en aura toujours.

Sans dire que je somrais dans un classicisme absolu, car j'eus l'occasion notamment de porter ce que l'on appelait des chemises dites anti transpiration, taillées dans des espèces de bâches ; ouvertes sur les côtés tenues par des sortes de martingales, de façon à permettre une meilleure aération du corps.

J'eus l'occasion d'apprendre quelque chose qui me surprit : C'est en discutant avec le responsable de la réception de l'hôtel que j'appris cela, aux heures les plus chaudes de la journée entre 13 H et 14 H 30, les nigériens sortent, se couvrent d'habits de laine. De la laine ? Oui ! , pas de la claire ; de la foncée chaude. Je me posais la question me demandant : « Ils doivent crever de chaud, est-ce possible ? »

« Détrompes-toi, si tu veux faire l'expérience, tu peux ; essaies de porter un vêtement chaud quand il fait très chaud, tu verras tu auras moins chaud qu'avec un vêtement léger ».

Ce paradoxe me paissait énorme : » On se font virtuellement de ma figure ». Or, toutes les données physiques tendent à prouver que cela est exact. J'ai essayé : et bien je peux vous dire que j'avais encore deux fois plus chaud. Je n'ai pas recommencé !

Je me trouvais mieux dans l'eau de la piscine ! Les soirées que nous passions entre européens. La piscine de Niamey était réservée aux militaires, qui étaient pour les trois-quarts des engagés. Il y avait donc eux et les européens.

Les noirs, pardonnez du peu, c'est ce que l'on appelle ne pas faire de ségrégation, de racisme, n'avaient pas droit à la piscine, au même titre qu'à certains lieux publics de la ville.

Après cela il faut applaudir des deux mains : « Bravo, Messieurs, vous avez raison, continuons à exploiter cette main d'œuvre ». Le jour où on prendra un grand coup de pied dans le cul, il ne faudra surtout pas s'en étonner. On ne l'aura pas volé ! ».

Pire que l'exploitation. A la limite on leur tolérait de venir derrière les grillages, je me demandais lesquels des deux groupes était celui que l'on pouvait considérer étant celui « des singes ». Eux qui étaient derrière les grilles ; ou nous qui étions de l'autre côté que l'on voyait au travers en train de patauger dans une mare à canards.

Que chacun pense donc bien ce qu'il veut, si l'on regarde de plus près, il y a toujours eu les hommes d'aujourd'hui et ceux d'hier.

On peut considérer que dans toute nation, tout pays, il existe ce que l'on appelle les nomades. Exemple flagrant chez nous, ce que l'on a un peu trop tendance à considérer comme des bohémiens, font partie de la grande famille des Gitans, les nomades, les sédentaires.

Le côté sédentaire n'est pas employé tel que certains voudraient pouvoir l'interpréter. Dans ce pays, cette différence : Entre sédentaires, nomades correspondait à ce que je vous expliquais précédemment, à des ethnies différentes, à formes d'activités bien différenciées.

Il faut admettre que le Niger avait une partie agraire. D'une certaine façon les sédentaires faisaient monde de cette catégorie là, c'était des paysans, des cultivateurs.

Ce qui paraît paradoxal c'est que lorsqu'on posait ce type de question, et bien, les nomades emmenaient les troupeaux avec eux. Oui, bien obligés d'aller chercher la nourriture dont ils avaient besoin, nécessaire à leur cheptel. Donc, on les considérait comme des éleveurs.

Lorsqu'on regarde la subdivision, on s'aperçoit que les cultivateurs sont des Sudistes. Correspondances à des endroits où on peut espérer faire pousser quelque chose, alors que les éleveurs sont des Nordistes.

Ne repartons pas en pleine guerre de sécession. Disons que les uns étaient du Sud, les autres, avec leurs troupeaux, étaient dans le Nord, sans que les uns aient l'intention de piquer quoi que ce soit aux autres.

On peut par contre trouver des gens que l'on considérait simultanément comme des nomades et des sédentaires : Ils avaient les deux activités, indispensable !. Il ne faut pas oublier que leur vie était loin d'être facile.

On avait trop tendance à les traiter de fainéants. Essayer de travailler par 50°C vous m'en direz des nouvelles !

Marseille est loin d'avoir la mentalité d'un européen, on vous dira que les gens du Nord, quelque soit le pays où ils habitent, sont plus travailleurs que les demeurant du Sud. Le climat y est pour quelque chose. Il ne faut pas se leurrer ! Pendant longtemps, l'on a dit « ah oui » ! Mais dites donc, qui pendant des années à nettoyer, ce que l'on pouvait considérer à l'époque comme des pissotières modernes ?

Combien de français auraient voulu faire ce type de travail ? De quel côté se situait l'exode ? Ce n'était sûrement pas la meilleure façon de leur procurer une culture.

Pourtant, c'était une population qui était confondue. Il y en a certains dont j'ai entendu parler, qui sont ceux que j'ai rencontrés le plus : Ce sont les Haoussas, ensuite il y a les Zarmas, les Sagouïs, puis les Canouris.

Je sais qu'ils peuplent le Niger ! Dans quelle région plus particulière qu'une autre, alors là je vous dirais que le principal, à mon avis, c'est de savoir que ce type d'ethnie, de tribu existe, et l'on aura franchi un grand pas.

Ce qui me surprit par contre, c'est qu'ayant vécu au Maroc, en Algérie, je m'étais toujours posé la question, discuté pas mal de temps, en ce qui concernait l'attribution du terme : Peul, quis se vent Peuple.

Il y eut différentes anecdotes. Celle qui m'a fait le plus rire, ce fut lorsque l'on m'expliqua que les Peuls étaient d'origine juive, gauloise, qui dit gaulois dit romains. Encore ce fameux Jules César qui s'était perdu dans le Sahara, à la suite des missions dites d'exploration ! ...

Or, regardons de plus près le Niger. L'on remarquera que très peu de nations s'y intéressent, hormis ; quelque chose qui me frappa de façon très forte. Une nation, qui à l'heure actuelle, en 1987, nous rend un temps soit ridicule : L'Asie Orientale. Par contre, j'ai regardé de plus près ce e les historiens rapportaient concernant les Peuls. Ils semblent avoir des attaches avec la race blanche, de façon modérée. Et j'avais un peu raison dans le fond de ma pensée, au travers de ce que j'avais pu apprendre, il y avait un mélange de l'Afrique du Nord, et de l'Afrique de l'Est, autrement dit l'Ethiopie, l'Egypte.

Il ne faut pas oublier que les Peuls ont toujours été, sont toujours des nomades obligés de rechercher des pâturages pour nourrir leurs troupeaux.

Essayons de remonter plus loin comme lorsque l'on recherche la racine étymologique d'un mot. Les Peuls avaient-ils des ancêtres ? Le soleil se lève à l'Est mais on a l'impression qu'eux ce seraient plutôt dirigés en direction de l'Ouest. OUI, puisqu'il y a quelqu'un qui a fait certains travaux. C'est LOTE qui a réussi à recueillir de nombreux témoignages, une anecdote : Car ce qu'il avait recueilli, puis indiqué, c'était surtout la présence de certains pasteurs.

Plusieurs millions d'années avant notre ère. Des zones que l'on peut considérer comme humides, appartenaient au Sahara. Leur fuite en avant, en arrière, ou sur le côté, les a conduits et portés en terre Sénégalaise et Guinéenne. Et là, se sont constitués des groupes qui partirent vers le Messina.

Ces considérations historiques ne paraissent pas être le reflet exact des temps de l'époque. Il s'avère qu'ils eurent une pratique conquérante, notamment en dominant les Etats Haoussas, essayant de les convertir à la religion.

Mais les peuplades qu'ils réussissaient à soumettre donnaient des significations, des raisons pourquoi pas des motifs religieux à leur expansion conquérante.

Ce qui paraît d'ailleurs surprenant, c'est que les peuls aient fait une progression telle qu'ils sont un peu partout au Niger. Ils sont disséminés dans la population, on finit par dire, oui adoptons ce mot, allez, sédentaires ! Et ils acceptent, n'oubliant pas leur première vocation : Garder des troupeaux.

Chaque fois que je me représente un peul, je le vois sur un chameau ou un dromadaire, tout habillé de noir.

Je ne sais pas pourquoi, ou je m'imagine la femme Peule avec une peau d'une blancheur laiteuse, des yeux d'un bleu aussi limpide que celui de l'horizon. J'ai toujours cette image de la femme peule, je crois que je la garderai, quoi que l'on puisse dire. Dire que ce sont des idées préconçues. Non ! C'est une forme de fantasme. Oui, j'avais bien le droit après tout de découvrir la femme peule de cette façon là, puisque certains l'avait décrite sous d'autres jours ; Après tout, pourquoi cela ne serait pas possible ainsi ?

Ahurissant ! La fête de l'indépendance pour cette population du Niger ! On les voit absolument tous se mélanger. C'est une journée absolument magnifique parfois rapportée au niveau des écrans de télévision, dans certains livres d'histoire, où l'on voit tout se confondre : Les Arabes, les langues, les Toubous, les Touaregs, les Haoussas, les Peuls, les Nigériens. Qui sont-ils, ou qui ne sont-ils pas ? Ils sont là, avec leur religion, avec leur secte ; leur panache.

Pendant toute une journée, du lever du soleil jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus, ou que les bêtes mettent pied à terre. Que ce soit à dos de chameau, de mulet, ce sont des parades envoiées.

Il n'y a qu'une seule note qui déteint dans ce paysage, c'est l'imposant service d'ordre, sur les conseils de la force républicaine, qui tentent d'éviter le pire.

Essayez de vous imaginer Pierre Perret au Niger, armé jusqu'aux dents, un fusil sur chaque épaule, un grand couteau de chaque côté de la ceinture, autant de balles de fusil que sa poitrine lui permet d'en supporter, monté sur une mobylette, avançant à quarante à l'heure, les autorités ayant bridé les moteurs, les protagonistes se prenant pour des héros. Ces jours de fêria qui étaient réservés aux chameliers, aux chevaux et aux hommes, forts de leur souplesse, démontrant quelque chose au peuple.

Si vous ne connaissez pas l'aspirine, c'est parce que vous vous êtes mis des boules Quies, ou que vous vous êtes enfermés chez vous. Les alcools, plus la musique, le soleil, les tam-tam, cela vaut réellement le coup d'œil, plus toutes les différentes odeurs cela vaut vraiment la peine d'être vécu. Quand cela dure toute une sainte journée, vous avez envie de dire : « Je m'en vais à partir de demain » !

Après avoir vécu cette fêria plus de 20 heures, vous vous sentez peut-être capable, en poussant dans la brousse de revivre ce type de sport, ce n'est plus une question nerfs, mais de décibels. Vous me direz que l'un ne peut être dissocié de l'autre, enfin, chacun prend son plaisir comme il le peut.

Ce jour-là chameliers, muletiers, sauteurs ont sûrement beaucoup plus soif que leurs montures. C'est armés jusqu'aux dents qu'ils défilent ensemble de façon fort pacifique dans les rues de Niamey.

Un fait : L'hôtel tenu par mon père : Le Rivoli, domine l'axe central, ainsi j'eus droit au défilé complet.

La fenêtre de ma chambre, si l'on peut l'appeler comme telle était un énorme balcon donnant via un arbre. Les chauves-souris venaient y faire escale presque toutes les nuits.

J'avais tendance ce soir-là à comparer ces hommes appuyés à une masse de chauves-souris, endormis. A savoir, les deux ailes rabattues sur la tête pour qu'on ne les reconnaisse.

Mais, c'est une gageure de reconnaître un noir dans un tunnel ! L'expression est utilisée.

Ayant vécu dans ce pays, je puis vous dire qu'il y eu un décret affiché pratiquement partout, ce qui fit la fortune d'ailleurs de certains commerçants, beaucoup plus trafiquants qu'autre chose. Notamment la vente des lampes lucioles, car pas mal de noirs se retrouvaient à la sortie des cinémas, certaines nuits sur le capot des voitures, même lorsqu'ils arboraient des vêtements blancs, il était impossible de les distinguer.

D'où la raison pour laquelle je ne me servais jamais de la traction quinze le soir.

Le décret stipulait : toutes personnes se déplaçant la nuit étaient obligées, hommes, femmes ou enfants, d'avoir un panier plat sur la tête. Ils en avaient l'habitude, c'était coutumier. Mais, en plus, ils devaient porter au-dessus de la tête, une lampe luciole, afin que ce point d'éclairage permette de les voir ; ou deuxième contrainte, ils devaient, chaque fois qu'ils se déplaçaient, avoir une pile à la main, marcher dans le sens de la circulation, c'est-à-dire, comme l'indique le code de la route sur le côté gauche.

Mais, là-bas, n'essayez pas de distinguer la gauche de la droite, c'est surtout les phares des véhicules venant en face qui vous disent qu'il vaut mieux vous garer.

Si, une envie naturelle survient, ne cherchez pas de pissotières modernes, ou de toilettes, vous n'en trouverez pas. La seule chose qui existait à l'époque au Niger étaient, des chiottes.

Des fosses ouvertes carrément dans la rue. Laissez-moi vous expliquer, ces WC longeaient le mur des maisons tout le long de la rue dans laquelle ils se trouvaient. Attention, privilège, il n'y en avait pas partout. Ces endroits bénéficiaient des odeurs nauséabondes ! Allez comprendre pourquoi ? Pas d'eau, pas de papier, il y avait une ouverture pratiquée à même le sol, qui empêchait de voir le cul de Monsieur ou Madame, faisant ses besoins, d'une façon, tout ce qu'il y a de plus humain, ça n'avait pas l'air de les choquer.

Il y avait quelques marches pour descendre, l'on se trouvait carrément sur la terre battue. Ensuite, il ne restait plus qu'à procéder comme les chiens, quelques coups en arrière, coups de pieds en avant, et voilà le tout qui était recouvert ! Pour quelques temps, pour combien de temps ?

Je peux dire que durant le temps de tout mon séjour, il y avait un WC public qui se trouvait à vingt mètres en remontant en direction du restaurant de l'hôtel, sur cinquante mètres de long approximativement tout construit, si l'on peut dire, de la même façon.

Alors essayez donc d'imaginer ce type de contraste dans un pays européen, vous comprendrez. « Si quelqu'un essaie de me dire que cela n'existe pas, je le prends par la main, et je l'emmène ». Mais n'aurait-il pas été plus convenable, dans ces circonstances pour un tant soit peu de salubrité, d'hygiène morale et physique ; que ces gens, plutôt que de faire des trous comme ils les faisaient, de faire cela à proximité du fleuve, cela m'eut paru tout de même un petit peu plus sensé.

On n'était quand même pas chez des gens complètement ignares ; quoique là ! Il y a un tas d'anecdotes, plus truculentes les unes que les autres.

Car lorsque ces braves gens descendaient pour faire leurs besoins, ils se servaient du journal. Savez-vous donc ce qu'était besoins, ils se servaient du journal. Savez-vous donc ce qu'était « le journal local », autrement dit, similaire à ce que l'on appelle le Figaro, l'Express, le Point, le Nouvel Observateur, l'Humanité, etc.... Excusez-moi de ne pas tous les citer : La Montagne.

Enfin bref, peu importe, le journal là-bas, c'était une feuille de papier qui devait peser cinquante grammes, guère plus, imprimée recto-verso, on se demande si ce n'était pas écrit avec de l'encre de Chine ; si on ne le posait à plat, on ne pouvait pas le lire ! Les caractères, ou pseudo de devant, se confondaient avec ceux de derrière !

N'y voyez-là surtout aucune mauvaise allusion ! Il y a des jours où je n'ai pas pu le lire à tel point que de toute façon, ce qui était écrit dessus ne voulait pratiquement rien dire ! Une seule chose à la limite, aurait pu paraître intéressante, mais, je le savais en parcourant deux cent mètres, c'était ce qui passait au cinéma.

Et là, c'est pareil, il y a des anecdotes hilarantes. Les nigériens, portent des prénoms qui sont, à priori, en fonction de leur ethnie, de leur religion. Mais, certains se font appelés Johnny, Tarzan, Bob ou Alain, je mis un moment, à comprendre. Souvenez-vous : Johnny Halliday était en pleine vogue, Antoine ; « Les Misérables », avec Jean Valjean, il y avait Pierre, Frédéric, etc... Des tas de prénoms qu'ils entendaient. Donc, ils s'étaient baptisés ainsi, comme Ben Hur, c'était des prénoms courants chez eux. Ce n'était donc pas des prénoms réels.

Ils étaient fantoches et au même titre qu'il y eut un décret qui avait obligé les nigériens, les nigériennes et leurs enfants à porter des lampes lucioles sur la tête, et bien, il y eut un décret qui interdit les films de Ben Hur, de Zorro, etc...

La raison ! Simple, et risible. Dans les films notamment de Tarzan, Ben Hur et de Zorro, il y a des actions qui sont plus ou moins violentes. Et bien figurez-vous qu'à la sortie du cinéma, ils se prenaient tous ou

presque pour Tarzan, Zorro, ou pour le plus grand héros qui puisse exister, et cela faisait de ces bagarres. Ah, ils se tapaient dessus, mais entre eux !

Entre eux ! Les européens n'avaient absolument rien à craindre, on était parfaitement tranquilles, beaucoup trop respectés, je dirais, à la limite, par rapport à ce qu'on leur faisait endurer.

Mais, ce qui pouvait paraître aberrant, c'était de les voir. Qu'est-ce-qu'il pouvait y avoir comme jambes, bras cassés. Cette interdiction dura pendant deux mois. On vit ce qui était sensé ressembler à un hôpital se vider. Oui, les bras cassés s'étaient réparés, les jambes aussi, et il y avait moins de gens sur les arbres.

Il est un fait un noir sur un arbre, c'est plus marrant qu'un blanc. Et bien, oui, mais ça, on n'y peut rien, de la même façon je pense que l'on sera plus enclin à rire d'une blague d'un marseillais, racontée par lui, que d'une blague marseillaise racontée par un parisien. Et bien là, l'exemple est rigoureusement le même. Les chutes d'hommes de ces arbres, on n'en voyait plus. Il n'y avait que les européens qui venaient au cinéma, étant donné que ce qui attirait particulièrement les nigériens, et attention, pas leurs épouses ; c'était tout simplement ce type de film.

Mais toutes proportions gardées, il était rare de trouver ce phénomène lorsque la quarantaine avait sonnée. Il était très difficile de leur donner un âge, peu importait s'ils avaient vingt, trente, quarante, cinquante, soixante ans, la bigamie chez eux était quelque chose qu'ils ne connaissaient pas. On pourrait parler de multitude de femmes qui vivaient sous le même toit, nourries par le même homme, c'était presque normal la façon de dire, à la va comme je te pousse, installe-toi où tu peux, tu feras comme tu pourras. La prostitution était quelque chose que je découvris dans ce pays là.

La prostitution est engendrée par la misère. C'est la première fois que je constatais avec autant de vérité, quelque chose de cruel, de difficile à vivre.

Mais attention ! Nous avons notre Brigitte Bardot niameyenne, une nigérienne, nous l'avons baptisée Brigitte Bardot. Mais elle sélectionnait. Ses fréquentations : Messieurs les Ministres, les personnalités du coin et les européens. Car ces messieurs, compte tenu de l'établissement que tenait mon père, avaient opté poste de rendez-vous. Je m'en foutais royalement, mais l'on pouvait baptiser ce lieu : Le gratin nigérien.

J'ai vu tellement de choses se dérouler, dont notamment cette B.B. qui venait s'installer au bout du comptoir et qui attendait manifestement sa clientèle de soirée.

Je serais un polisson si je disais que je n'ai pas goûté aux douces saveurs de sa chair. Je l'ai fait, je n'ai pas de regret. Cela serait à refaire, je crois bien que je recommencerais. Faudrait-il encore qu'elle ait le même âge ! Je la trouverais sûrement moins appétissante, moins enclin à ce genre de chose, peut-être parce que j'ai pris un peu plus de réflexion, que j'ai eu l'occasion d'avoir des aventures avec des gens de ma civilisation, non pas que je sois, et je pèse bien mes termes, raciste. Mais quoi que l'on dise ou quoi que l'on fasse, et là je crois que je n'insisterai pas sur ce sujet : Prenez un noir élevé à la façon européenne, en Europe, et retournant dans son pays. Pour aussi aberrant que cela vous semble, s'il a reçu un tant soit peu une éducation, il est beaucoup plus raciste, que n'importe lequel des racistes que l'on puisse trouver ! Tout du moins, c'est ce que j'en ai dégagé.

Alors que lorsqu'on les rencontre en Europe, en France, dans n'importe quel pays, ils ont l'impression, et ils ont raison, que les européens sont racistes. Mais la raison en est très simple : C'est que là, ils sont isolés ; ils n'ont pas la possibilité de pouvoir assumer une certaine suprématie, ils auraient donné n'importe quoi pour venir faire un séjour à Paris. Oui, j'avais des difficultés à le comprendre, parce que personnellement j'ai plutôt tendance à fuir Paris, à me sauver de cette masse agglutinée où l'on se demande ce qu'il reste réellement de Parisien, j'ai presque envie de dire de Français, alors que tous les gens du monde sont désireux d'y venir.

D'accord ! C'est Poubelle qui a inventé la poubelle. Elle porte son nom. C'est Eiffel qui a fait la Tour Eiffel, je ne pense pas que la Tour Eiffel, les chutes du Niagara, aient quelque chose à envier au désert.

D'accord, rien ne vaut peut-être une ballade sentimentale sur la Seine, à bord d'un bateau-mouche. Qui vous dit qu'il ne préférera pas cent fois la vie en brousse, qu'elle ne possède pas son charme ?

Moi, je serais tout à fait d'accord, je préférerais à la limite ce type, ce mode de vie plutôt que celui où les gens s'ignorent totalement. Votre voisin de palier peut crever la gueule ouverte, il peut tomber dans la rue, personne ne se baissera pour l'aider, ou une personne sur mille, alors que dans leur état primitif, ils ont une certaine forme d'entraide, qui est beaucoup plus puissante que celle des gens qui se « veulent » développés, civilisés.

Mais nom d'une pipe, si on leur avait foutu la paix, laissés dans leur coin, pas essayé de leur inculquer cette civilisation qu'est la nôtre, et bien peut-être, il y aurait beaucoup de tribus, et pas seulement au Niger, où en Afrique du Nord, en Afrique Equatoriale, encore vivantes. Elles ont pratiquement disparues par l'exploitation de la main des hommes qui se disent instruits.

Lorsqu'un africain ou un raciste d'une autre sorte d'ethnie ou de religion quelle qu'elle soit, se sent un peu plus évolué que la personne qu'il a en face de lui, même s'il appartient à la même race, il n'y a rien de plus dangereux, hormis quelques exceptions faites, que de constater le racisme de l'un par rapport à l'autre. C'est l'emprise morale déteinte.

## CHAPITRE XII

Cela peut paraître aberrant, mais l'on retrouve cela aussi bien en France qu'ailleurs. Si l'on veut concevoir avec ça : Les droits de l'homme. Il est certain que les Nations Unies ont vraiment un rôle particulièrement facile. Comme je le disais précédemment, le monde n'existerait pas sans religion.

Avant de passer à d'autres sujets, il serait peut-être bon d'aborder celui-ci. Il n'y a rien de plus riche en tant que proverbe, tout du moins je le crois, que les proverbes chinois et les proverbes arabes. Le nigérien, est essentiellement de religion Islamique.

Il faut remonter approximativement aux alentours du VIIIème ou IXème siècle pour s'apercevoir de la pénétration très forte de l'Islam.

J'avais remarqué que la tribu des Haoussas était appelée en même temps par certains groupuscules qu'ils formaient, des Animistes.

Mais, ne nous leurrons pas, le Christianisme est arrivé très loin au fond de ces terres, il est dû essentiellement aux européens, aux pasteurs qui n'ont pas eu la crainte d'aller dans la brousse pour enseigner la religion Chrétienne.

Les pays qui ont été touchés par certains missionnaires sont plus développés que le Niger, il s'agit de la Haute-Volta, du Dahomey et du Togo. Tout du moins, c'est ce que j'ai pu voir sur place.

Il y a d'autres religions. Il ne faut pas croire que les Protestants ou les Catholiques sont en nombre important. Ils forment une petite minorité qui peut se chiffrer, en ce qui concerne le Niger, à quelques milliers d'individus.

Et là, il y a une anecdote particulièrement truculente : Mes parents, je ne sais pas si cela venait de mon Père ou de ma Mère, avaient recruté un boy cannibale. Cela ne me surprit pas outre mesure, tellement les peuplades étaient nombreuses, même dans la capitale, les mélanges d'ethnies étant importantes.

Un matin en me levant, je descendais les marches qui conduisaient à la salle de restaurant. Sur le perron de l'hôtel, mon sang ne fit qu'un tour !. Il y avait Alain, baptisé par un prêtre Catholique. Que faisait-il à huit heures du matin ?.

Je ne l'avais jamais rencontré, alors que cela faisait une dizaine de jours qu'il travaillait à l'hôtel Rivoli, un peu pour le compte de mes parents. Je crois qu'à ses côtés de lui, Dracula ou Frankenstein seraient passés pour des poupées dans des magasins de vente pour enfants.

Il était laid. Petit, il devait faire aux alentours d'un mètre cinquante. Il appartenait à une catégorie de cannibales qui avaient cessé cette pratique que je n'ai jamais connue ; il continuait à se limer les dents. Je me penchais vers lui. Lui demandais : « Mais, que fais-tu ? ». Il parlait très mal le Français. A ce moment-là, Drissa vient vers moi, me dit : « Patron, il y a quelque chose qui vous intrigue ?

Il a fait du mal ? ».

Je lui répondis : »Non, mais qu'est-il en train de faire ? « .

« Il se nettoie les dents ! Avec quoi ? ». J'avais vu les nigériens précédemment se nettoyer les dents. Ils faisaient cela avec des bouts de bois qu'ils avaient précautionneusement nettoyés dont ils se servaient en guise de brosse à dents.

De ce côté-là, tout du moins ce que j'ai eu l'occasion de naître, ignoraient la gingivite.

Mais Alain, c'était le clou, il se limait les dents avec une véritable lime !. Vous comprenez un peu ma stupéfaction. De par ses réponses et les explications de Drissa, je compris qu'il faisait cela tous les jours, pour avoir les dents de devant acérées. Je lui demandais d'ouvrir la bouche. Je fus surpris de constater la prééminence de sa mâchoire supérieure pointue, ses dents aiguisées comme des couteaux. Nos dents servent à couper mais s'il y avait eu un record à l'époque, il l'aurait indiscutablement remporté.

Par la suite, aussi bien le jour que la nuit, malgré tout ce qui avait pu être dit à son sujet, j'essayais, pour le moins, d'éviter son contact. C'était beaucoup plus par crainte de son cannibalisme que par le fait de discuter avec lui.

Je le fis carrément mettre en boîte par le frère de SAMPASTOUS. A chaque fin de souper, il me proposait d'aller faire un tour. Nous marchions un quart d'heure, vingt minutes environ. Il m'expliquait différentes péripéties qui lui étaient arrivées et qui continuaient à lui arriver.

On avait l'impression que c'était surtout le fait que son frère soit dans ce pays avec une position importante qui l'avait fait rester. Son épouse était fort charmante.

Mais mon regard, dans la journée et surtout en fin de matinée, était attiré par la secrétaire de Monsieur SAMPASTOUS. Elle s'appelait Liliane (du même prénom que celui de la femme de Pierre, appelée Lili). Je prenais un malin plaisir à me trouver en sa compagnie lorsque Pierre n'était pas là. Je draguais tout simplement quelqu'un de plus de trente ans, je n'en avais pas encore dix-sept.

Je vous narrerai les péripéties que cela amena. Je découvris, dans les lectures qu'elle voulut bien me confier, et dans celles que je lui dérobais à son insu, la valeur des livres pornographiques, écrits dans un certain type de littérature, de surcroît fort appétissants pour un gamin de dix-sept ans se prenant pour un homme. Cela ne manque pas d'un certain piment.

Je me penchais un peu sur l'histoire politique qui avait amené DIORI HAMANNI à sa position. J'avais une amie que l'on avait surnommée Zaza, fille de l'Ambassadeur de France à Niamey. J'eus l'occasion de m'entretenir avec son père.

J'appris que la République du Niger avait vu le jour le 18 décembre 1958 ; tout un historique, tout un rituel avait dû être respecté, à savoir au mois de Juillet, le 2 juillet 1960, pour être précis, les compétences

communautaires qui avaient été détenues jusque là par qui ? Par la France ! C'est un pays francophone, notamment au niveau de la monnaie, donc de l'argent, entraînant par là même, le transfert des affaires étrangères et la défense déléguées à la République du Niger, dont l'indépendance était proclamée, à Niamey, capitale du Niger, prenant sa véritable signification de capitale à cette date.

Le 3 août de la même année.

Cela eut effet de me surprendre lorsque j'appris les différents massacres qui avaient lieu sur place, et notamment la façon dont laquelle les gens étaient protégés par rapport au gouvernement en place.

Ceci n'était fait, ni pour me faire avoir des craintes, ni pour me rassurer. Contrairement à la vie politique et à la façon sociale dont cela se déroulait, il existait et il existe des institutions qui, contrairement à la première qui eut lieu au mois de février 1959 qui instaurait une démocratie parlementaire.

La constitution promulguée au mois de Novembre 1960 AVAIT MIS EN PLACE UN REGIME DE TYPE PRESIDENTIEL.

Elle avait prévu donc l'existence de ce que l'on pouvait appeler tripartite : A savoir, le président de la République, chef de l'état, détenteur, tel que l'on voulut bien me l'expliquer, du pouvoir exécutif. L'assemblée nationale élue au suffrage universel direct, chargée, comme il se doit, de voter les lois. La cour Suprême de juridiction de l'Etat. Cette forme de préambule de constitution proclame l'attachement du Niger aux droits fondamentaux définis par des déclarations de 1789 et de 1948.

Le Président de la dite république avait pris copie sur les U.S.A. puisqu'il était élu par un mandat de cinq ans, et toujours au suffrage universel direct. Mais, rééligible autant de fois qu'il se présentait.

Il est censé incarner l'unité nationale. Je ne voudrais pas pousser plus loin mes investigations. Mes connaissances, à ce niveau, s'arrêtaient là, hormis que le Niger est membre de l'O.N.U. ET QU'IL FAIT partie de l'organisation de l'unité africaine des dix-huit états Africains et Malgaches associés à la Communauté Economique Européenne de l'Organisation Commune Africaine-Malgache et Mauritanienne du Conseil de l'Entente, et de l'Union Douanière des Etats de l'Afrique de l'Ouest, dont Diori Hamani fut successivement deux fois président.

Durant notre séjour, il fut voté une loi concernant les différentes organisations administratives, qui eut lieu le 17 juillet 1964, QUI CREAT différents départements, différentes communes. Circonscriptions administratives hiérarchisées, à ce tarif là, les gagnants étaient les mêmes.

On a beau prétendre que le taux de natalité était légèrement supérieur à 50%, par ce que j'avais eu l'occasion de voir, je peux garantir qu'il était nettement en dessous.

A l'époque, sur un point de vue santé, la capitale et l'ensemble comptaient moins de quarante médecins.

Je ne sais pas si vous vous rendez compte de ce que cela fait, pour un pays qui comptait plus de trois millions d'habitants ! Les assistants au corps médical, n'étaient pas tout à fait quatre cents.

Quant aux étudiants qui étaient susceptibles de vouloir se diriger vers cette discipline, ils ne pouvaient en aucun cas pouvoir prétendre s'installer, avant d'avoir fait un séjour en Europe ou aux Etats-Unis.

Les médecins, quant à eux, notamment le directeur de l'hôpital de Niamey, qui avait une fille charmante d'ailleurs, était Nigérien –sa fille Rose- m'expliqua que les principaux médecins résidaient à Niamey, Tahoua et Zinder. Ce qui dénote donc de façon absolument évidente, un manque énorme d'encadrement et de moyens matériels.

Là, je peux vous dire que la Croix Rouge, peu après la fête nationale, offrit au Niger et nous avons été invités à cette réception, une ambulance parfaite.

Avec tout ce qu'il pouvait y avoir comme traitement d'avant-garde, équipée de la même façon que l'était à l'époque en France ce type de matériel.

La dite ambulance, je ne sais par quel truchement ; quel moyen, se retrouva un mois après à circuler dans la capitale Niamey. Faisant le taxi toute bariolée. Ceci, au plus grand plaisir des passagers, puisque lorsque le klaxon fonctionnait, on avait l'impression de voir un danger immédiat surgir.

La seule satisfaction que l'on puisse tirer en ce qui concernait les taxis : C'est que quelque soit la course pratiquée, à condition qu'elle ne dépasse pas vingt cinq kilomètres : tarif à l'époque : 100 F CFA autrement dit : 2 F français.

Vraiment un moyen de transport idéal ! Les transports en commun, parlons-en. Les odeurs étaient tellement nauséabondes ! Si l'on avait eu le malheur de prendre son petit déjeuner auparavant, il restait souvent sur le tapis. Les nigériens, nigériennes, leurs enfants, s'amalgamaient à l'intérieur de ces cars comme s'il s'était agi de couper les têtes de sardines, pour éviter qu'elles ne causent dans les boîtes et dérangent le public dans les rayons de nos supermarchés.

Si j'ai tenu à décrire ce type de scène, c'est pour donner un ordre d'idée de la façon dans laquelle l'évolution socio-culturelle se développait, non pas par pessimisme.

Je crois que c'était plutôt, comme une forme d'optimisme. Quand on voyait certains types de noirs arriver dans des états absolument lamentables, l'on savait de quelle façon ils avaient pu évoluer au bout de quelques mois. De brousse à ville.

Oui, le souvenir que j'avais pu en retirer était surtout un point positif lorsqu'on voyait une évolution qui remettait les gens à leur juste niveau.

Lorsqu'il m'arrivait de me faire à ces odeurs nauséabondes, j'allais accompagner soit le chef cuisinier, soit mon Père pour faire le marché, bien plus souvent d'ailleurs le chef.

Il se prénomait Robert, avait été cuisinier chez Berliet à Lyon. Je ne sais pas si vous vous rendez compte un peu de l'avantage que nous avions. Ce qui me surprenait, c'est que lorsque je rentrais dans sa cuisine, il épluchait les légumes dans une grande cuvette, dans laquelle il trempait ses pieds en même temps.

La première fois où je le vis faire ça, je me dis : « Je ne mangerai pas là où il se lave les pieds, mais à force d'habitude, l'appétit gagnant du terrain, je me fis aux coutumes locales.

Mais, parlons du prix du poulet. Ce qui me surprit le plus, c'est qu'ils étaient tout petits. Ils n'étaient pas bien gros par rapport à ceux de fermes ou d'élevages. Ils devaient faire la moitié, approximativement. Mais alors, ce qui me sidéra encore plus, ce fut le prix : Cinquante francs CFA. Cela représente un franc français ! Pardon, je veux dire cent centimes de l'époque !

La principale nourriture des nigériens et des habitants était à avant tout un pays qui, par sa vocation, se veut agricole, et qui n'en a pas les moyens. Il faudrait pour mettre en œuvre, en batterie, des motopompes absolument extraordinaires pour permettre une irrigation normale des terres.

Je découvris le fleuve et ses pêcheurs. J'hésitais un certain temps à mettre le pied sur une pirogue. Je me demandais si je n'allais pas couler à pic.

Mais un jour, avec l'un de mes amis, un bidasse, on l'avait baptisé Dary, il imitait Dary Cowl d'une façon fantastique. Lorsque nous étions au bas de la piscine, ces messieurs les officiers n'étant pas là, et que leurs dames que nous appelions : « les pimbêches » se doraient. Nous passions de bons moments avec les filles de militaires, notamment, en début d'après-midi, ou en fin de matinée.

En fin de matinée, il ne fallait pas dépasser les onze heures, après cela, messieurs les gradés arrivaient et il fallait tout du moins paraître sérieux. Mais ce qui me surprit, c'est qu'après avoir parcouru le Niger en pirogue sur quelques centaines de mètres en amont en en aval, ce fut la façon dans laquelle la pêche représentait une source si appréciable pour les habitants qu'on nommait les Sorcaux qui étaient riverains du fleuve.

Oh, il y avait toutes autres formes d'ethnies puisque cela allait jusqu'au Lac Tchad. Mais, là n'était pas mon problème ! Ce qui m'intéressait surtout c'était les Nigériens. Et les moyens dont ils s'armaient, pour que la pêche puisse paraître une sorte de tradition, et à vocation alimentaire.

Oui, c'est le cas lorsqu'ils étaient au bord, lorsqu'ils rentraient dans l'eau à mi-jambe, qu'ils se servaient de « cannes à pêche ». Je découvris pour la première fois, ce qui me surprend encore, son appellation. Je voyais, ce que l'on appelait là-bas la tombée du jour, aux alentours de dix-sept heures. Il y avait pratiquement deux ou trois pirogues qui se suivaient. Les hommes étaient debout et chantaient. Deux hommes par pirogue manipulaient une espèce de grand filet dont certains oiseaux auraient pu passer au travers.

Ils laissaient cette espèce de filet qui devait faire entre six et huit m2 plongé dans l'eau, pendant une durée que je déterminais très mal. Lorsqu'ils le remontaient, des tas de poissons s'agitaient dans ces filets.

Première réaction, avec Dary. « Mais, comment cela s'appelle ? »

Ils pêchent avec quoi ?

La réponse, ils ne purent nous la donner, ils appelaient cela : Des filets de pêche. Je trouvais qu'ils avaient une forme bizarroïde qu'ils ressemblaient un peu à un avion. C'est la seule chose dont je me souviens. Pourquoi a-t-on baptisé ces instruments : des Eperviers ? C'est le nom réel de ces filets. Subtilités de langue française, il y a des fois, des moments où l'on se perd. Dites-moi notamment la différence qu'il y a entre un oculiste et une oyauliste ?

Messieurs de l'académie, je serais curieux de la savoir. Il y avait un poisson que je trouvais délicieux, même si les eaux du Niger m'apparaissaient particulièrement troubles, par rapport à celles du Lac du Parc de la Tête d'Or.

Ils appelaient ce poisson « Le capitaine ». Et bien je vous donne en mille pourquoi ils l'appelaient « Le capitaine » ? C'est peut-être une des raisons pour lesquelles l'emblème du socialisme est de couleur rose et est une rose, « Ce capitaine » se confondait entre la couleur rose et la couleur blanche.

Il est vrai que si l'Empire français est passé de la fleur de Lys, aux différentes couleurs bleues, avant de passer à la rose ; je me demande, lorsque je dis ce que je ressentais à l'époque, si les nigériens, tout du moins des Haoussas, n'avaient pas des préférences dans ce sens-là avec leur gris-gris.

Je crois que, en ce qui me concerne, je ne voyais, et je ne vois toujours pas quels peuvent être les débouchés de ce pays. Qui par son contexte et son implantation, entouré de tous ces pays qui n'arrêtent pas de se battre, peut trouver une source d'énergie suffisamment conséquente. Peut-être l'uranium.

Il semble que des mines d'uranium, ou tout du moins qui permettent une finition d'uranium, aient vu le jour depuis quelques années. Je n'ai pas du tout eu l'occasion, même en géologie régionale de voir ce type de minerai radioactif. Par contre, il est certain que la compagnie TOTAL, qui à l'époque, s'appelait la compagnie, DESMARAIS Frères, avait quelques ingénieurs sur place. Il y en avait deux qui logeaient à l'hôtel. Ils étaient fort sympas d'ailleurs. L'un essaya de m'apprendre différentes choses avec Brigitte Bardot locale !

Mais, non, ma timidité à l'époque était trop grande pour que j'ose le suivre dans ses pérégrinations, compte tenu qu'il descendait le whisky aussi facilement que moi un litre d'eau. Donc, si sur un terrain je

pouvais le suivre, sur d'autres, je m'en sentais totalement incapable. Sa bedaine proéminente, me faisait, compte tenu de ma forme filiforme, passer pratiquement inaperçu !

D'après ce que les historiens en rapportent, la première phase de ce type d'écosystème, en ce qui concerne les valeurs radioactives des minerais du Niger, ont vu le jour dans les années 59 à 66.

En ce qui me concerne, je n'en ai absolument pas du tout entendu parler ! Je n'ai jamais vu quelqu'un appartenant que Commissariat Français Atomique se rendre sur place, ou tout du moins, si c'était le cas, il devait être enfermé dans la valise diplomatique, ou alors, S.A.S. était passé par là, et il avait laissé des consignes bien particulières.

C'est ce que je peux dire en ce qui concerne ce chapitre. Les productions du sous-sol étaient loin, mais alors vraiment très loin, de m'intéresser. Où en sont les travaux actuels de recherche ?

Je dirais qu'ils m'intéressent à moitié, l'exploitation de l'uranium ? Il y a un gisement qui est le gisement d'Arlite, je vous parlais précédemment du Massif de l'Air, à un peu plus de 250 km au Nord-Ouest d'Agadès. Mais je préfère ne pas m'étendre là-dessus...

Encore une fois, mes connaissances à ce niveau sont beaucoup trop petites pour que je puisse prétendre en fournir une explication, qui puisse non pas paraître plausible ! Mais suffisamment compréhensible pour qui veut bien l'entendre.

Le côté industrie, malgré tout, je persiste à dire qu'elles sont complètement étouffées, certains préfèrent employer des termes, peut être plus appropriés en disant sous-développées et qu'elles ne font que s'accroître.

Et bien si l'on appelle cela un accroissement, plantez un haricot et attendez au moins dix ans avant de le manger.

Je pense que vous aurez des insuffisances estomacales avant que votre haricot ait vu le jour. Le mil et le manioc étaient des aliments que j'avais eu l'occasion de goûter. Et un jour, j'eus une surprise particulièrement désagréable : Dans mes différentes recherches pour découvrir le Niger et les pays avoisinants, c'est l'artisanat.

Je crois que dans ces pays, toutes proportions gardées, l'artisanat est très certainement une des richesses que les gens connaissent le moins bien, tout du moins pour ceux qui n'y sont jamais allés, ou pour ceux qui y vont et qui voient ce qu'ils ont bien envie.

Mais les portefeuilles en peau de crocodile, les différents maroquiniers qui sont dans les rues et non dans les échoppes, sont monnaie courante, si vous les écoutiez, vous rentreriez tous les fours avec dix portefeuilles chez vous.

J'en ai acheté un, je n'ai jamais eu grand-chose à mettre dedans, puisque la monnaie, je la mettais dans ma poche, j'avais vite fait de dépenser les quelques billets CFA que mon père voulait bien m'accorder.

Par contre, un véritable régal de voir les hommes, les femmes travailler la poterie.

Mais ce qui me surprit le plus, ce fut la façon dont les Nigériens travaillaient l'or. Oui, l'or. Et là, surprise, l'or n'avait pas la même valeur et la pureté de celui du continent européen.

Il était couleur rouge-safran. Peu de gens peut-être savent que le safran est une épice. Je les voyais travailler avec ces petits moules, fabriquer des bijoux qui sont de véritables merveilles. On a trop souvent, encore à l'heure actuelle, en 1983, tendance à insinuer que la Croix du SUD est un porte-bonheur.

Or n'oublions pas que la Croix du SUD est une croix qui était la croix des Touaregs lorsqu'ils avaient pu visiter, ou l'être plutôt par des missionnaires.

Et là, se créa ce que l'on appela « La Croix du SUD ». Une légende... peut-être... Les Touaregs étaient des nomades mais c'étaient quand même des marchands fort rusés, habiles.

Ils s'installèrent, dans un premier temps, dans ce qui fut la première capitale du Niger, à savoir Agadès. Ne cherchez pas ailleurs la signification de la Croix du Sud, car sa véritable appellation, c'est : « la croix d'Agadès ».

Son origine a été donnée par les touaregs, dont les missionnaires avaient réussi à leur inculquer quelques notions de Christianisme.

Toute autre version qui pourrait être donnée, je la considère fautive ! Et, je fus surpris, un jour, me promenant à proximité du Commissariat Central, surtout pour aller voir mon copain, je l'appelais « le mitron », oui, je trouvais que c'était plus sympa que son prénom.

Nous faisons quelques tirs à la carabine, des petits plombs, nous tirions sur des boîtes de lait. Et, celui qui avait perdu devait procurer un livre de bandes dessinées à l'autre.

Il était beaucoup plus fort que moi, il savait bien ce qu'il faisait, car Pierre Sampastous, en dehors de tout complexe qu'il avait, était le seul à recevoir hebdomadairement, avec une semaine de retard par rapport à la métropole, des journaux tels que « Mode de Paris », « Intimité », « Nous deux », une phrase m'a toujours choqué ;orsque j'entendis, et je lis : « Nous deux : l'hebdomadaire qui porte bonheur ».

J'ai dû en ingurgiter dix en l'espace d'une semaine ! Cela ne m'a pas plus apporté de bonheur que de malchance, ce qu'il pouvait y avoir à l'intérieur était aussi simple que les femmes qui pouvaient le lire.

Et pourtant, Dieu sait si je considère que le terme « bonne-femme » a quelque chose de péjoratif. Mais il y avait Match, il y avait différentes revues, qu'elles soient scientifiques ou autres qui arrivaient en même temps que les bandes dessinées.

Moi ! tout à fait d'accord avec mon copain, celui qui faisait des croissants sans me les faire payer. J'arrivais à chaparder dans la boutique, qui était tenue par une dame qui me devait le respect.

J'étais sensé appartenir à la famille Sampastous. Je ne sais pas si c'était de la jambe droite ou de la gauche, mais je n'en avais pas plus fait partie que j'ai siégé à l'Assemblée Nationale.

Alors ça, vous pouvez en être intimement persuadé ! Mais il y a tellement de bruits qui courent et que les gens croient vrais. Bien ! Je laissais cette vérité passer, car cela m'était fort utile.

Elle me permettait tout simplement de rentrer, de dire que je venais chercher un livre, en réalité, j'en emportais SEPT ? HUIT ? NEUF ? DIX...

Je fournissais en même temps, mes copains qui étaient au Mess, et mon pote boulanger.

C'est lui qui me permit d'ailleurs de partir avec l'entraîneur de Marcel Cerdan père ; il s'appelait Monsieur Petit. J'ai sa photo. Il me l'a dédicacée. Mon vieux, qu'est-ce que je pouvais être fier. Moi qui était sec comme un coup de trique à côté de ce type !

Rien qu'à le voir, on avait envie de s'écarter par peur de prendre des baffes. Je me sentais tout content d'être à ses côtés.

Bien entendu, comme il se doit, il descendit à l'Hôtel. Et, je lui racontais certaines choses, il m'apprit qu'il était déjà venu au Niger, qu'il avait déjà séjourné au Rivoli.

Je me suis dit : « Mon vieux, toi, tu vas aussi m'en apprendre des choses ». J'eus un peu la même réaction que devant le Pont de la Boucle, la première fois à Lyon.

Effectivement, il m'apprit des choses, énormément de choses, notamment comment manipuler des caméras, prendre des photos.

Malgré toutes les explications que ce brave homme m'a fournies, le mal qu'il s'est donné, je ne suis pas foutu à l'heure actuelle, de me servir correctement d'un appareil photo ou d'une caméra.

Donnez-moi un polaroïd et dites-moi : « Appuis là, ça marche ! », je sais le faire, quant au reste, tout ce que j'ai pu dire ou tout ce que j'ai pu raconter concernant des caméras, des photos, prises ou pas prises, et bien dites vous bien que ce sont purement et simplement une espèce de gloriole fantasmagorique, qui avait tendance à vouloir époustoufler les autres, tout en essayant de m'époustoufler moi-même. Cela jusqu'en 1982.

Même si un jour je restais époustoufflé, c'était par un fait divers, qui se passa dans le hall de l'hôtel.

Des Touaregs étaient arrivés le matin. Ma Mère commanda des croix d'Agadès, et pour elle-même un médaillon qu'elle tenait de sa mère, qui représentait la Vierge Marie.

La quantité d'or que mes parents ont pu ramener du Niger me paraissait quelque chose de colossal, pour ne pas dire phénoménal. Mon père porte à son doigt une chevalière qui doit faire pas loin de 80 grs, qu'il a payé un prix dérisoire, où sont gravées en relief ses initiales : J.J.

Figurez-vous qu'à ce stade de mes investigations, connaissances, je n'avais pas goûté à la chair de margouilla !

Rien que le fait d'y penser me donne des frissons jusqu'à la pointe du coccyx. Et je m'aperçus que le veilleur, parce qu'on l'appelait le veilleur, aussi bien le jour que la nuit !!!

Je me demande bien ce qu'il pouvait foutre de ses journées ?

Il était tout le temps en train de dormir. Soit la mouche Tsé-tsé avait dû le piquer, soit le nombre de femmes qu'il avait le mettait complètement chaos, au point qu'il profitait d'être sur son lieu de travail pour récupérer.

On avait été obligé d'installer une sonnette assez tonitruante sur le comptoir pour le réveiller, hormis quand l'une de ses épouses venait lui apporter à manger.

Ca devait frôler les deux kilos. Je le voyais avaler son repas, mélangé de mil et de manioc.

Le tout sans pain, vu l'assiette qu'il avait devant le nez, je suis persuadé que je n'en serais jamais venu à bout.

Il avait dans la main quelque chose qui était plus gros qu'un œuf, de couleur légèrement rougeâtre.

Plus il mordait dedans, plus la couleur devenait sombre.

Je me dis : « Qu'est-ce que cela peut bien être ? »

Et je lui posais la question : « Dis-donc, tu manges quoi ? ».

Et bien, ta as bien vu patron ! Ma femme m'a emmené cela ! ....

Oui, mais c'est quoi, ça ?.

« ah bien ça, c'est bon ! »

Mais il était incapable de me dire ce que c'était. J'étais curieux. Je lui demandais : « est-ce que tu permets que je goûte ce que tu es entrain de manger ? ».

« Oh, bien sûr patron, tu peux »

Je m'enquis d'aller à la cuisine et je pris une cuillère.

Mon père me vit passer et me dit : « Tu vas où avec cette cuillère ? »

Je lui dis : « Je vais goûter quelque chose ».

Qu'est-ce que j'avais dit ! J'aurais mieux fait de mettre cette cuillère dans ma poche. Non ! J'avais bien fait de lui dire.

Mon père dit : « Celui-là, il ne va encore nous foutre dans de beaux draps ! ».

Je m'approchais de l'assiette du veilleur, je plongeais ma cuillère dedans.

Non d'une pipe ! Epicé ? Garantie que le piment de Cayenne à côté, du sucre !

Je me précipitais au premier lavabo que je trouvais, un litre de flotte au moins avalé !

Revenu, je constatais qu'il tenait à la main cet espèce d'œuf, diminué de moitié. M'intriguant maintenant beaucoup plus que le contenu de l'assiette déjà goûtée, qui n'avait pas fait le délice de mon palais.

Je n'ai pas eu le temps de mordre, par contre on a mordu sur ma joue, la main de mon Père s'est abattue avec une telle violence, que j'en ai craché l'œuf.

Ca dégoulinait par terre, le veilleur était debout. Je ne sais pas s'il avait changé de couleur, moi, oui.

Mon père : « Mais, tu es complètement marteau ! »

« Je ne vois pas ce que j'ai fait de spécial. J'ai goûté de son mélange de riz, de mil, de manioc. C'était épicé comme tout, et tu viens me mettre une gifle ! ».

« Qu'est-ce que tu t'apprêtais à faire tout de suite ? »

« Je voulais goûter son espèce d'œuf, là il a un truc qui est tout rouge !!! Il en mange pratiquement tous les jours ! »

« si jamais je te vois toucher à cela, ce n'est point une gifle que tu vas avoir mais deux ! »

« Expliques-moi pourquoi ? Me mets-tu une gifle si je goûte ? »

C'est une noix de kola.

« Quoi ? Qu'est-ce que tu as dit là ? »

« C'est une noix de kola »

« Hé alors ? Qu'est-ce que c'est ? Le kola ? »

Mon père ne savait pas bien, on avait dû, lui expliquer d'une certaine façon, et lui, la transcrivait, l'expliquait à la sienne.

« Hé bien, figures-toi que si tu manges la moitié de cette noix de kola, tu ne rentreras jamais en France ».

« Mais pourquoi ? »

« Tout simplement c'est une espèce de poison que les noirs ici supportent très bien, et que nous français, ne supportons pas »

L'explication suffit pour que je me sépare de cette noix immédiatement, et me mis à houspiller le veilleur, qui n'y était absolument pour rien. Il n'avait fait qu'obéir, d'une façon gentille. Mais dans l'après-midi, je vis Rose ; je lui fis part de la gifle retentissante qui tinta à mon oreille, précisant celle-ci, je ne l'ai pas volée.

« Est-ce que ton père est là ? »

« Oui, il est là :

« son père, directeur de l'hôpital de Niamey, devait être capable de m'expliquer ce qu'était du Kola tout du moins une noix de kola.

Je m'approchais de lui : « excusez-moi de vous déranger Monsieur, je vais peut-être vous paraître idiot, mais je serais désireux de savoir... »

Je lui narraï en quelques mots, ce qui m'était arrivé avec cette fameuse noix de kola. Et là, il m'expliqua quelque chose qui me parut parfaitement tangible, que je compris, en me disant : « Hé bien, mon vieux, tu n'en es passé loin ! ».

Je compris que la noix de kola était avant tout un tonique cardiaque. Si les gens ne sont pas habitués à en manger tout jeune, cela peut provoquer des crises de tachycardie, qui pousse le cœur à des pulsations de plus de 280.

Vous dire que dans tous les cas la mort est instantanée, me paraît un peu fort. Le kola, utilisé à l'heure actuelle sur un plan thérapeutique, pharmacologique, est un tonique cardiaque dont il faut se méfier, il est dangereux, c'est un alcaloïde.

Là s'arrêtait pour moi le coin de quelques-unes de mes connaissances. Lorsque certaines personnes viennent à me parler des différents pays qu'elles ont vus, des expériences qu'elles ont pu y vivre. Je n'ai pas perdu, en certaines occasions, ce petit côté qui me permet d'avoir ces connaissances que j'ai essayé d'acquérir directement aux sources.

Et voici qu'un beau midi, c'est la première fois, mais non la dernière, j'allais faire connaissance indirectement avec la justice. Il n'y a rien de plus c..., plus absurde que notre fameuse justice qui se veut équitable, aussi puissante que pouvait l'être le glaive de Damoclès.

En rentrant dans la salle du restaurant, mon Père me regarda d'un sale œil, ma Mère à m'houspiller de façon relativement tonitruante.

Je demandais : « Mais qu'ai-je donc fait ? ».

Hé bien figures-toi me dit ma Mère qu'il y a un mandat d'arrêt contre toi.

Qu'est-ce que j'avais donc fait ?

Ce n'était sûrement pas l'histoire des deux pinioufes qui ne savaient lire, qu'on avait achetés avec une bouteille de pinard ! On n'allait quand même pas m'envoyer en tôle pour cela !.

Non, alors là, je n'en revenais pas. Je ne me souviens plus de la couleur du papier.

Je ne sais plus si je m'en suis servi pour aller aux toilettes, mais je sais que sur présentation de je ne sais trop qui, très certainement par quelqu'un de l'ambassade de France, je me gardais bien de m'enorgueillir de ce fait, Interpol avait lancé un mandat de recherche.

J'avais pris le train, et effectivement, je ne m'étais pas acquitté du prix de mon billet. Comme connerie, on ne fait pas mieux ! Je garantis l'authenticité de cette circonstance, même si, à l'heure actuelle je mets parfois en doute de que ma Mère peut bien me dire.

Mais j'ai vu ce document de mes yeux, avec mon nom, prénom, je ne me rappelle plus du montant de la somme, elle était dérisoire, par rapport à l'enquête que la Police Française avait dû faire pour remettre la main sur le petit galopin qui avait pris un train sans payer son billet.

Je crois que des exemples comme ceux-là, il doit y en avoir pas mal, plus relevés pour vous montrer la bêtise de certaines administrations.

Là, effectivement, Monsieur SAMPASTOUS avait été mis au courant. Rendez-vous compte ; avec la place qu'il avait, moi que l'on considérait comme étant son neveu, recherché par Interpol, pour une question de S.N.C.F.

Comme dirait Bérurier dans un de ses bouquins. Et bien oui, ou avait dû causer de moi, et de mon pays avant que j'arrive. Heureusement j'étais là à l'heure de l'apéritif. Cela alla nettement mieux.

Monsieur SAMPASTOUS avait pour maîtresse Liliane qui lui avait parlé de mon acharnement à me poster par le dessus de sa villa pour la regarder se bronzer.

J'aperçus : L'aspect d'une femme était tout autre que celui que l'on pouvait voir sur des photos, ou vous décrire dans des livres. Je me disais, il n'y a pas de problème, il faut que je tente avec Liliane. Oui, je voulais Liliane.

Mais mon insistance n'était pas passée inaperçue, et dans ces endroits-là les choses vont relativement vite, on avait rapporté ces propos à Monsieur SAMPASTOUS ;

Il fut tout surpris, car quelques jours avant, nous venions de fêter un soir du 3 février 1964 mes dix sept ans.

Monsieur SAMPASTOUS, tout surpris, nous étions sortis, sur le perron de la porte, du restaurant, c'était l'année où sortirent les polaroids.

Monsieur Grenier, c'était son nom, c'est marrant, il s'appelait, Monsieur Grenier, il travaillait pour la raffinerie TOTAL.

Mais ça, c'est comme ça.

En principe les greniers sont en hauteur, et lui, il faisait des trous dans le sol. J'ai bien eu à côté de chez moi un Monsieur Porte et un Monsieur Chaise : ils auraient pu s'aider, mais enfin, non, on a fait suffisamment de galégeades concernant mon nom, mon prénom, pour que je considère cela comme un passage très soudain qui me fit sourire.

Et, espèce d'idiot ! Il aurait pu s'en enquérir auparavant. Pourquoi ne s'en était-il pas inquiété ?

Je n'allais pas à l'école, je ne travaillais pas, je ne foutais rien.

La vie de rêve, de château ! Je ne sais pourquoi, quand mon Père lui dit l'âge que j'avais, il dit « tu vas me foutre ce zigotto au boulot, puis, je ne le pas ici ».

Cela se comprenait, il y avait sa femme, sa maîtresse, plus la marchande, censée vendre les journaux, elle aussi ? Sa maîtresse...

Alors si jamais je venais à sortir l'une de ses dames (en fait, il n'y avait que Liliane qui me plaisait réellement), je crois que Dame son épouse aurait été très contente.

Il aurait été obligé d'aller faire un séjour en France, une secrétaire aurait repris l'avion, ce qui n'était pas du tout à son goût. C'est comme cela figurez-vous que je fis connaissance avec un nigérien, on m'envoya travailler, je ne sais comment ni pourquoi, ça me tomba sur la tête un beau jour, comme la crotte de pigeon lorsque vous frôlez ceux de Venise. Il n'y a pas de quoi être surpris, en guise de pochette, c'en était une.

Mais, cela m'apprit quand même des choses. Au même titre que me l'avait dit le père de Rose, j'avais confondu le kola avec le coca, en réalité c'était féminin, non masculin.

Voilà t-il pas encore que ces sacrés trucs à consonances de femmes, sont capables de vous faire supporter les pires ennuis du monde.

Je rentrais à la Société SONARA. Oui, si elle existe encore cette Société SONARA.

Vous pensez ! J'avais un de ces boulots ! Je commençais à 9 H le matin, et finissais à 11 heures. L'après-midi à 15 H 30, m'en allait aux alentours de 16 H ou 16 H 30 pour aller à la piscine.

Difficile de m'engueuler parce que mon argent, je le gagnais ; j'avais sympathisé avec le type qui s'appelait Pierrot, qui ne supportait pas l'autre Pierre à cause de ses tendances politiques. Vous vous doutez cela m'arrangeait ! Moi je donnais raison ni à l'un ni à l'autre, au moins j'étais sûr de ne pas avoir de problèmes, de pouvoir partir quand je le voulais.

Ce que j'avais à faire ?

A contrôler que les noirs rentrent et sortent à l'heure. Dites-vous bien qu'ils m'ont aimé très rapidement. Je n'étais jamais là à l'heure pour les surveiller. Alors là, je ne risquais surtout pas de me faire d'ennemi, de me faire traiter que quelque nom que ce soit !

Par contre, en guise de chapardeur, « voleurs » on ne fait mieux ! Durant la période où je restais à la SONORA, il disparut pas loin de deux cents batteries de véhicules.

Je certifie que je n'en ai pas prise, ni vendue une seule. Mais ces coquins de nigériens, il y en avait très peu d'ailleurs ! Car, les nigériens n'étaient pas particulièrement futés ; n'avaient pas les postes les plus importants.

Seulement, ce qui me choqua à l'époque, c'est qu'il y avait une Madame Werner.

Elle était aussi austère qu'une Vipère. Elle aurait mieux fait de s'appeler PATOUCHE que Werner. Elle ne serrait jamais la main des gens le matin pour leur dire bonjour ! Ni le soir pour leur dire au revoir !

Je trouvais cela un peu désolant, et lorsqu'un jour je me permis de lui poser la question avec un certain culot dont je faisais preuve durant cette époque.

Elle me dit : « Et bien, je ne serre pas la main des gens, car je ne suis pas certaine qu'ils se soient lavés ».

Au fond de moi-même, je pensais : « Ma petite, si tu penses que le jour où tu dois essayer de te faire courtiser, ou sauter par un de tes petits copains, tu dois vérifier tout son attirail, tu auras plus vite fait de charger un fusil et de tirer dessus, que de perdre ton temps dans des nullités pareilles ».

Mon opinion à son égard ne changea jamais. J'en fis d'ailleurs part à Pierre, avec qui, je ne sais, une certaine sympathie s'était instaurée, mais que je n'osais tutoyer.

Mais, mon travail était réellement des plus simple, il me suffisait donc de contrôler, et de faire des additions ! Oh, vous avouerez qu'en guise d'intellectualisme, on peut faire mieux.

La vocation première de la SONORA : La commercialisation, et elle détenait indiscutablement le monopole de l'arachide par l'une de ses filiales, ressource principale du Niger, puisque la France, dans le cadre des aides économiques, payait le quintal plus cher que n'importe où et sur n'importe quelle autre place où ce négoce aurait pu se faire.

J'applaudissais à deux mains dans ma tête : « Bien ça ! C'est au moins de l'argent que ces salopards de capitalistes n'auront pas ».

Quand je pensais aux capitalistes, je pensais essentiellement aux dirigeants d'état, quels qu'ils soient, quelles que soient leurs positions, car mes goûts étaient surtout beaucoup plus avancés, dans tous les sens, hormis ceux de la législation, ils allaient beaucoup plus dans le cadre du bien être des gens.

Si l'on tient compte du cadre de coopération, Pierre m'avait informé que la France était le principal fournisseur du Niger, avec plusieurs milliards de francs CFA.

Pour moi, ces chiffres à l'époque ne voulaient rien dire. Il n'y avait qu'une seule chose qui m'intéressait, c'était ce que je pouvais découvrir sur un plan touristique, en en foutant le moins possible.

Enfant du soleil, je considérais que, de ce côté-là, je mangeais mon pain blanc. Je ne sais pourquoi, j'étais intimement persuadé, l'on me devait cela.

Le temps passait, je ne sais ce qui se passa dans l'esprit de ma Mère, elle était en permanence en contradiction avec elle-même. Mon Père, de plus en plus ami avec le whisky, car le whisky était la boisson, que les gens préfèrent dans ce pays-là, tout du moins ceux qui le peuvent.

Mon Père prétextait quelque chose que j'eus l'occasion de découvrir, car les femmes ne passaient pas derrière le comptoir.

Et mon Père disait : « Tu comprends, je suis même obligé de boire avec certains clients, mais au lieu de boire du whisky, je me suis fait un breuvage à base de thé et d'eau qui à la couleur du whisky ».

Voilà que je venais de prendre mon Père en train de mentir.

J'avais fait l'ouverte du bar le matin, j'avais dit à Drissa : « Dis-donc, tu penses à mettre la bouteille de mon père de côté ».

« Pourquoi je la mettrais de côté ? ».

« Tu sais bien ce qu'il y a dedans ».

« Oui, il n'y a qu'à la mettre dans le rayon, c'est du whisky comme les autres ».

Seulement la seule différence, c'est que c'est la bouteille du patron.

Je compris toute la signification que cela voulait dire. Mère était de plus en plus perturbée, anxieuse ; pour un oui, pour un non, elle se mettait en colère. Il ne fallait pas oublier qu'elle avait laissé en France deux de mes frères : José et Gérard.

Eux étaient à l'école et ils continuaient à y aller. Nous recevions des nouvelles ; J'avais l'impression que c'était de temps en temps, c'était peut-être plus souvent que cela.

Dans le quartier dans lequel nous habitons à l'époque, c'est-à-dire que lors de notre déménagement du 45, rue Tête d'Or au 53, Chemin des Büers, Monsieur SAMPASTOUS, avant son départ pour le Niger, avait laissé à mon frère José une Ariane.

Vous vous rendez compte, à l'époque ! Tout simplement parce que cette espèce de grand dadet, c'était comme cela que j'avais surnommé mon grand frère, avait réussi son examen d'entrée à l'E.N. Autrement dit : Ecole Normale d'Instituteurs.

Je ne dirai pas ce que j'en pense. A l'heure actuelle il passe son temps à aller saisir chez les gens ce qu'ils ont tant de difficultés à gagner : à savoir que je le classe dans la famille des rapaces, il est Huissier de Justice. Dire qu'il faut de tout pour faire un monde !

Mais si l'on prend les équivalents je pense que je suis bien placé pour savoir, la façon dont laquelle mon frère José a démarré dans la vie, ce u'il est aujourd'hui, n'a aucune commune mesure, sinon qu'il a travaillé, c'est exact, mais la proportion n'a rien à voir avec le travail des gens qui en ont fait dix fois plus.

J'avoue que nos contacts ne sont pas des plus fréquents, je ne le porte pas particulièrement dans mon cœur. Je sentais donc, alors que je me trouvais si bien, une tension monter. C'était l'époque de Johnny Halliday. Claude François : il faisait un grand boum avec « Si j'avais un marteau ». Cette chanson a été reprise par les Surfs, nous faisons des boums, des surboums, chez des copains, des copines.

Et c'est là où j'engageais mes premiers flirts. Ah, qu'est-ce que je pouvais être content ! « Mais, tu n'es pas plus con qu'un autre, tu es moins beau, mais il faut bien essayer tes armes sur quelqu'un ».

Je me suis rabattu sur ce qui était à portée de main, ce n'est pas parce que ZAZA avait été mon amie, ou j'ai eu des relations quelconques avec elle, non !. Cela s'est borné exclusivement à des relations amicales. Cela failli arriver, un jour je suis rentré dans sa chambre, elle était toute nue.

Oui, que voulez-vous que j'y fasse ?

« Entre ».

Je suis rentré.

Seulement, manque de chance, ce jour-là, elle avait une bronchite, faire quelque chose avec une amie dans cet état ? . Moi, je n'ai rien fait, mais un de mes copains, Michel, militaire, a fait ; Il lui a fait un enfant. Ce n'était pas difficile, il fallait le faire ; je n'ai pas osé.

Pour deux choses ; d'abord parce qu'elle avait une bronchite, ensuite parce qu'il fallait que je reste, à ma place ; c'était la fille l'ambassadeur de France.

Mais alors comme fille qui a sauté des gars, passez-moi le terme, j'en ai connu par la suite, mais alors là, pour son âge, elle battait les records. Elle avait dix-huit ans ; moi, dix-sept.

Effectivement, elle m'avait dit que j'étais plus jeune, mais cela n'avait pas une grande importance. Je me méfiais, et j'avais raison.

Nous passions comme cela des samedis soirs extraordinaires, merveilleux, à danser enlacés sur la musique de Patricia Carli, et sa fameuse chanson : « Demain tu te maries, elle a de l'argent, elle est jolie, elle a toutes les qualités, mon grand défaut, c'est de t'aimer ».

Elle disait à cet homme : « Arrêtes, arrêtes, ne me touche pas, je t'en supplie, aies pitié de moi, je ne peux plus partager avec un autre l'idée de te perdre ».

C'est la première fois que je sentis des sentiments autres envahir tout mon être, toute ma libido d'une façon, qui se terminait bien souvent dans les piscines, ou derrière certains troncs d'arbres, pour être à l'abri des regards indiscrets.

J'avoue que les baisers furtifs que j'échangeais, ce que je considérais comme étant des flirts avancés, s'arrêtaient bien là, à mon grand désarroi.

Et quand cela avait la chance, d'aller un peu plus loin, j'avais l'impression d'avoir décroché le cocotier.

Les filles sont chaudes dans ces pays, les hommes aussi, mais elles sont aussi changeantes que les variantes. Car le soir il se passe quelque chose, mais le lendemain, c'est comme si elles ne vous connaissent pas.

A cela il y avait deux raisons : D'abord il y avait mon état physique, que j'avais oublié, je me faisais un malin plaisir à oublier en inventant des choses qui n'existaient pas, la seconde raison : je ne fréquentais pas le lycée, ni l'école, donc, pas de contact journalier, je ne pouvais donc les revoir qu'à la piscine.

Donc, on pouvait se permettre une aventure en ce qui me concernait, mais il valait mieux ne pas le crier sur les toits.

Il y avait un type particulièrement sympa, que je regrette. On l'appelait : « Bouboule ». S'il y en a qui se sentent visés dans ce gentil mot, ils n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes.

C'était un Malien, il poussait tous les soirs une charrette devant lui. Il venait devant le Rivoli, et faisait des brochettes.

Et bien moi, j'étais malin, le premier jour où il est arrivé, je ne sais pas pourquoi, mais d'emblée, il ne m'a pas plu, alors que c'était un type extraordinaire, fort charmant.

Je me suis mis à l'engueuler, puis il m'a demandé qui j'étais, « je suis le fils du patron ».

Depuis ce jour-là, je n'ai jamais payé les brochettes. Et chaque fois que je voulais en manger, j'en avais jusqu'à plus faim.

En attendant, je sais ce que cela pouvait avoir de gai : Le chant des crapauds, ce qui faisait que j'étais pressé de terminer pour retourner dans la salle où se tenait le bar, c'est-à-dire dans le restaurant, puisque nous avions pour habitude, le soir, quand le temps s'y prêtait, de manger sur la terrasse.

Et ce qui devait arriver, malheureusement arriva.

Enfin pourquoi de la même façon que mon Père était parti le premier de Lyon, devons-nous quitter le Niger nous aussi ! C'était comme ça. Il n'y avait pas à discuter.

Du Niger, oui, je garde des choses magnifiques. Ce voyage de retour, je crois que si j'avais su ce qui m'attendait par la suite, dans ce beau pays que tant de gens appellent la France, les pays dans ce beau pays que tant de gens appellent la France, les pays européens, dits civilisés, je serais resté dans cet état du Niger.

Bien sûr, certains penseront que ce n'était que par facilité, le fait d'avoir tout à portée de main.

Non ! Mon Père, ma Mère nous expliquèrent qu'il y avait eu une tentative de coup d'état.

J'avais déjà connu cela en Algérie. C'est une tentative de rébellion. Effectivement, un matin, en sortant de la villa, il y avait un tas de militaires, mais nom d'une pipe ! J'avais l'impression que toutes les casernes de France avaient débarquées, que c'était une nouvelle fêria qui se préparait.

Non, contrairement à cela à ce que certains attendaient, c'est là que Diouri Hamanni assit sa politique francophone définitivement, il développa d'une façon plus économique et sociale ce beau pays le Niger.

Le Niger joue un rôle sur la scène politique, africaine et internationale, je dis tant mieux pour lui, mais surtout pour les gens qui y vivent ; qu'il ait tenu une place éminente au sein de l'O.C.A.M.M. dont le chef de l'état nigérien fut président à deux reprises, je m'en moque.

Ce n'était pas lui qui m'intéressait, c'était le mode de vie des habitants.

Ce mode de vie, quelles que soient les cultures que l'on puisse développer, les techniques apportées, adieu la petite crise de paludisme que j'ai faite, les contraintes de la prise de nivaquine six jours sur sept.

Je crois que si l'on oubliait parfois de développer d'une façon économique et rurale un pays qui n'en n'a pas les moyens, il a indiscutablement la magnificence d'un lieu.

Il faut pouvoir, c'est indiscutable, supporter le climat, à partir du moment où on le peut, ce havre de paix est tellement grand, que j'ai peur que, d'ici quelques décennies, les gens, surtout les économistes, les chefs d'état dits civilisés, dévastent un pays où les uns, les autres s'entredéchirent, car l'argent aura permis de prendre une certaine part sociale et aura fait oublier que pour moi il s'appelle Niger.

Il doit son nom au beau fleuve qui le traverse.

Pas sur des milliers de kilomètres. Il ne traverse pas le Niger comme la Seine, le Rhône, la Saône traversent la France.

La distance est beaucoup plus petite : la moitié de la France, environ 450 kms.

Mais les nuits de Niamey, ses cinémas en plein air, la valeur de sa brousse, la senteur de ses mangues, de ses paniers remplis de fruits, ne pourra donner la réelle valeur qu'elle soit plus forte, ou plus puissante, la tranquillité à un homme qui l'aspire réellement.

On se demande parfois comment Jacques Brel a pu être l'homme qu'il a été et s'isoler sur une île.

Je suppose que son plus beau souvenir est comme le mien. Dieu sait, si j'ai eu l'occasion de voir des pays dans le monde. Mais très certainement mon épopée du Niger reste ma préférée.

C'est un pays magnifique, plein de clarté, la lumière qu'il dépense tous les jours aussi pure que le cœur des hommes, que la valeur intrinsèque des hommes, que les vestiges romains seraient sûrement le déplacement que feraient les gens, plutôt que de siéger à l'Assemblée Nationale et de vivre sur un code qui se veut républicain, Napoléonien.

Où tout se confond avec la senteur de la vie, le parfum de la joie de vivre, et l'on a l'impression d'oublier la principale des choses pour laquelle nous sommes sur terre, c'est avant tout pour apprécier ce que la vie a bien voulu créer, ou que l'on puisse admirer la chaleur de ses valeurs.

Si le froid nous fait revêtir une peau de bête plutôt qu'un manteau tissé, chez un grand couturier, il le fait d'une façon presque voleuse, sans scrupule, il oublie trop souvent le sens de la nature, fait que chacun puisse admirer ou goûter tous les plaisirs réels qu'elle comporte.

Au revoir ! Niger, merci pour tout ce que tu as – Oui, au revoir Niger ! Et non pas adieu ! Non seulement j'ai l'intention d'y retourner, mais si un jour..., cela sera pour te dire Merci. Je ne pense pas t'avoir beaucoup gêné. Si j'ai dérangé quelqu'un, quelque chose, c'était des hommes sans scrupules. J'ai presque envie de dire sans foi ni loi, qui se trouvaient sur place. Je n'ai pas l'âme d'un aventurier, tu m'as apporté tant, tu m'as fourni mes premières lettres de noblesse.

Celles que j'aurais voulu découvrir dans les baies d'Agadir, d'Oran, d'Alicante.

Là où manifestement on m'avait entraîné, où je n'étais pas en mesure de comprendre de la façon où je t'ai compris.

Je t'ai découvert plus facilement que je n'ai vu couler ton sang, tu es irriguée par ce fleuve qui ressemble à ce que Johan Strauss a pu écrire de plus beau. A conditions de bien vouloir fermer les yeux.

Dis-toi bien, s'il y a des œuvres écrites en Europe, sur « Le beau Danube Bleu », je ne le connais pas, j'en ai entendu parler. La différence entre toi et lui, oui, c'est la musique de Strauss magnifique à écouter.

Je me suis par contre penché sur toi, baigné en toi, lavé en tout, j'ai tiré un profit maximum.

J'essaie, par ces quelques lignes, d'apporter une chose qui puisse être un tant soit peu agréable, que les gens arrêtent de te martyriser, j'ai l'impression qu'ils le font.

Si cela était nécessaire, je ferais durer ta saison de pluies, pour que l'on ne soit pas obligé d'aller encore à la découverte de ton uranium, que l'on laisse ces peuplades continuer à vivre, car je ne me suis pas contenté de t'écouter, je t'ai regardé, admiré, avant tout, je t'ai entendu.

Tu as l'impression de ne pas m'avoir parlé, j'ai su lire dans les rides que tu avais à l'époque, le visage que je garde de toi, à condition, non pas, tu n'y es pour rien, mais que les mains de l'homme, sa valeur ne te transforme de façon à être transfiguré de modernisme.

Si j'ai apporté un peu de passion à ce que tu es, ce n'est pas une impression, mais la certitude de sentiments que j'ai à ton égard.

Lorsque j'ai quitté ton sol, j'ai laissé ce que tu étais, ce ne sont pas les œufs d'autruche décorés que mes parents ont ramené qui me font penser à toi, ce n'est pas le crocodile que j'avais fait prendre sur une de tes rives, NON !!!

La valeur matérielle n'est pas séculaire.

Les objets et les hommes passent, la terre et les idées restent.

Soit tel dans ces quelques lignes qui sont les miennes.

Reçois tout simplement une carte postale, qui, je l'espère, n'a pas trop dépareillée, par rapport à qui tu étais.

## CHAPITRE XIII

C'est ainsi, à la fin de 1964, pour être précis, dans la première semaine du mois de décembre, avec froideur que nous regagnons la capitale de la France.

Nous quittons le Niger à bord d'un boeing. Le voyage dans ce paquebot de l'air, se passa d'une façon fort délicieuse, j'avais réellement le sentiment de laisser derrière moi, plus qu'un ami.

J'avais eu l'occasion, à cette époque, de me lier de sympathie, mais sans connaître le réel sens, ni la signification de ce que l'amitié devait être vis-à-vis des gens, je me disais, cela arrivera bien un jour ou l'autre, tu arriveras à percer.

Dans l'âme de chaque individu, il y a une façon de s'extérioriser, ce qui lui permet de se faire sentir, comme quelque chose d'irremplaçable pour quiconque veut comprendre, non seulement, une partie du profond de ce qu'il sait, mais aussi de ce qu'il ignore.

D'où le rôle du fonctionnement de l'individu par lui-même.

Je découvrais Lyon dans son climat habituel. Orly me parut énorme aussi important que lors de notre départ.

Passer une douane avec ma Mère n'était pas un cadeau, même ces messieurs des douanes, qui sont des plus futés. D'abord, ramener des œufs d'autruche : Rigoureusement interdit, qui plus est ils étaient vides, revêtus de plumes, et formaient de magnifiques décorations que je n'ai plus.

Par contre, quelques membres de ma famille en possèdent, notamment mon frère José, ma sœur Lido. Quant au crocodile qui passa la douane ; il atterrit lui aussi, un jour d'anniversaire, au domicile de mon frère.

Alors je ne peux pas dire qu'il me coûta des sacrifices énormes, importants, tout l'argent que je pouvais détenir me provenait de mon Père, et le peu que je pouvais, que j'avais pu gagner durant mes heures de travail, je me devais de considérer cela comme un pourboire. Une forme d'occupation vis-à-vis des autres, compte tenu que je n'avais pas produit un labeur qui le méritait.

Mais, ce dont je souffrais davantage, c'est de jamais avoir pu en profiter, hormis lors de notre retour à Lyon lorsque je me sentis revenir à une civilisation où j'avais l'impression, de me retrouver comme un oiseau dans une cage.

Ayant perdu toute vocation désirant s'exprimer et à qui il ne restait uniquement que la possibilité d'obéir.

Comment pouvais-je faire autrement ?

Qui plus est, la douane se passa d'une façon tellement amusante. Le douanier demanda à ma Mère :

« Avez-vous quelque chose à déclarer ? »

« Oui, de la viande, presque un demi bœuf ».

C'était pertinemment vrai ! La raison très simple, compte tenu de la différence de prix entre le kg de viande, de faux-filet ou de bavette en France par rapport au Niger, de un pour dix.

Cela valait la peine d'essayer de passer, compte tenu du peu de temps que prenait le voyage. Le douanier parut tellement surpris, qu'il mit des croix à toute vitesse sur les valises que je pouvais avec ma sœur sur un chariot pour les conduire jusqu'au train qui nous ramena à Lyon-Perrache.

Cela ne fut sans me rappeler certains mauvais souvenirs, mais l'amertume n'était pas du tout la même.

Je me disais : « Après tout, tu vas retrouver tes frères, ta maison, peut-être réussiras-tu enfin à te faire quelques amis ».

C'était quelque chose qui me manquait, qui me manque terriblement. De quelle façon pourrais-je l'exprimer pour le faire comprendre, car il m'est toujours resté en mémoire que la façon de donner est plus importante que ce que l'on donne : et la manière dont on reçoit plus importante que la façon dont on l'exprime.

La complicité d'un sourire, d'un regard, est plus évocateur que ce que l'on tient dans les mains, ou ce que l'on veut bien prétendre comme tel.

Car souvent, on a l'impression que la valeur réside dans le prix payé. Il y a des choses et des mots qui ne se paient pas.

Quand on se retrouvait devant ce bâtiment N°53, du Chemin des Büers, car entre temps, le Chemin des Büers avait été débaptisé pour devenir la Rue du 8 mai 1945.

Or, le 8 mai 1945 pour moi évoquait des canons, du sang, de la poudre, des morts et des anciens combattants.

Gloire effectivement leur soit rendue pour tous les services qu'ils ont su apporter à leur pays, et toutes les médailles que leur drapeau a pu mériter.

Messieurs, l'histoire du Chemin des Büers me paraît plus facilement compréhensible pour un adolescent de 17 ans et demi qui aura le temps de découvrir certaines souffrances de la vie, et dans ces cas-là, il vaut mieux mourir ou disparaître, en laissant l'image d'un gavroche plutôt que celle d'un Talleyrand, même si la finesse d'esprit de l'autre n'a rien à voir avec le langage populaire, de celui que je considère comme étant le plus fort.

Il y a des tas de messages que l'on essaie de faire passer d'une manière. En ce qui me concerne, je cherchais la signification des Büers, son histoire, personne ne l'enlèvera, et personne ne pourra la débaptiser.

Par contre, la date du 8 mai 1945, selon que l'on soit dans un camp ou dans un autre, on peut lui donner une signification différente et interpréter les responsabilités d'un homme en fonction de la couleur du drapeau, et de la bannière qu'il défendait.

Car, l'histoire des Büers est très simple : il y avait, il y a toujours à proximité de ce qui s'appelle toujours la rue du 8 mai 1945, ex-Chemin des Büers : le Canal de Jonage.

C'était avant l'accès du pont qui conduit à Vaux en Velin. La banlieue de Lyon, nous avons quitté la cité de Pradel, pour aller habiter celle de Gagnière, à savoir Villeurbanne.

Quant aux Büers eux-mêmes, leur signification était si belle que je ne peux m'empêcher de vous narrer leur existence.

Au même titre que Dario Moreno chantait : « Les Lavandières du Portugal », les Büers étaient simplement les bas côtés du Canal de Jonage et on avait baptisé les femmes qui, à l'époque, avant que l'on construise ces grands bâtiments, c'est-à-dire aux alentours du XIXème siècle, cet endroit, le Chemin des Büers.

Elles venaient battre leur linge sur des espèces de formes de trottoirs qui donnaient directement dans le Canal de Jonage.

Le Canal de Jonage se sépare du Rhône pour former un bras indépendant.

Pour embrasser un peu mieux Lyon par ce que l'on appelle le boulevard de ceinture, qui part du Parc de la Tête d'Or, conduit jusqu'à Gerland.

A l'heure actuelle, il permet de ne pas traverser l'agglomération, en se trouvant directement à la sortie du Tunnel de la Croix Rousse.

Passe par-dessus ce Chemin des Büers, dont l'histoire me paraît si belle, qu'on aurait dû baptiser le Pont de Vaux en Velin, Pont des Büers.

Les transports en commun de la région lyonnaise, les T.C.R.L. avaient eu l'idée, et n'ont pas changé cette appellation, car leur terminus, en ce qui concernait la ligne N°27, qui fonctionne toujours à l'heure actuelle, était : St Jean-les-Büers.

Par la suite, pour des raisons exclusivement politiques, l'on prolongea la ligne N°27, jusqu'à la Mairie de Villeurbanne.

Oh, je ne suis pas du tout jaloux de ce point de vue là, mais je pense que l'on aurait pu reconduire, pour l'effort que ces femmes avaient fait, en respectant la couleur de leur propriété... Oui, en dehors de cette forme politique, on aurait pu laisser cette appellation pour que la fin de la ligne N°27 continue à s'appeler : St Jean-les-Büers. Surprise ! Après les retrouvailles avec mon frère José, d'apprendre que ce dernier avait créé un Club de Hand-ball. Ça me rappelait le patronage, l'Algérie, le cercle Don Bosco. Les Spartiates Don Bosco avaient été champion de France, de l'époque où le hand-ball se jouait à onze.

C'était contre la Stella-Saint-Maure, l'instigateur de tout cela, avait été le père Brunel. Nous avions le droit d'assister aux matchs de hand-ball, de l'équipe 1, après la messe de dix heures.

Les Spartiates d'Oran, qui faisaient donc partie du cercle Don Bosco, avaient été Champions de France.

Cela est facilement vérifiable. Et bien comme quoi que les idées poursuivent.

Mon frère avait créé un club qui portait comme appellation : A.S.P.B. Les maillots étaient magnifiques !

J'ai retrouvé par la suite, dans les Monts d'Auvergne, dans la vallée auvergnate, des joueurs de haut talent.

Ils ont joué comme entraîneurs, mais pour le moment, c'était mon frère qui avait créé ce club.

Je lui étais reconnaissant. A.S.P.B. voulait dire : Association Sportive Pranard Büers, les Pranards étant le surnom du quartier qui était contigu à celui des Büers, qui passaient, pour ne pas avoir très bonne réputation.

Mais comme tout étudiant qui se respectait à l'époque, mon frère s'était entouré d'étudiants et avait créé son club, dont la couleur jaune, manches bleues ont toujours frappé mon esprit.

Il est vrai que le jaune et le bleu se marient très bien.

Ce n'est sûrement pas la raison pour laquelle je préfère la couleur bleue, non, c'est ma couleur préférée, comme pour d'autres le rouge ; le blanc, le vert et ainsi de suite.

Moi, c'est le bleu.

Et j'ai, je crois réellement découvert mon frère dans les deux années qui vont suivre, qui me permirent de constater quel individu il pouvait être.

La seule chose que je puisse souhaiter, c'est qu'il continue à donner à mes parents l'image qu'il veut bien leur accorder, qu'il paraisse respectable aux yeux de gens qui ne l'ont pas connu. Mais, je ne le jure absolument pas, mais croyez-moi que ce que j'ai pu constater, que vous allez connaître paraît au-delà de ce qu'un frère peut faire pour un autre frère, ce qui est encore plus grave, c'est ce qu'un fils peut faire pour ses parents.

Je ne puis formuler qu'un seul souhait, c'est que les différentes phases par lesquelles il a fait passer les gens qui l'entouraient de très près, à l'époque, si, avant que nous revenions de ce pays qui était le Niger, il pouvait manifester certaines allusions à la solitude, qui, cela soit dit en passant, n'était pas si grande.

Les conditions dans lesquelles nous étions rentrés et où il est arrivé, il ne lui manquait absolument rien, sinon que le fait d'avoir une très grande maison pour lui seul, une voiture, des amis, des relations, de l'argent de poche, fréquenter l'EN, en continuant, ou tout en suivant ses cours à la Faculté.

Je ne crois pas que l'on puisse considérer cela comme une charge trop lourde, lui que l'orgueil a mangé par tous les bouts.

Lorsque l'on s'approche de lui, que l'on essaie de faire ressortir un côté humanitaire, il faut souhaiter que ses deux enfants que je connais, n'aient pas à souffrir des mêmes maux dont lui a souffert.

Dont il a fait souffrir les autres, en accumulant une rancune non justifiée.

Une puissance qu'il a pu développer en ayant le comportement, au réel sens du terme, du Maître. Absolu, irrévocable que personne, dans le cadre de la feinte de vous ignorer, touche d'une façon plus particulière, et plus profonde que si vous receviez deux paires de gifles. C'est une réalité que j'ai pu constater, de là, m'est peut-être venu le goût de me mettre en avant.

C'était en excellent gardien de but dans la section de hand-ball qu'il avait créée.

Cela me rappelait le toit de la terrasse d'Oran, où déjà, lorsqu'il allait au Lycée, il pratiquait déjà. Je le pilonnais tant bien que mal, lui contre le mur de la buanderie de cette terrasse, moi, à quelques mètres.

Je n'ai pas marqué bien souvent des buts, les lignes étaient imaginaires. Le ballon finissait bien plus souvent dans ses mains que contre le mur.

Il a eu toujours, ce goût de la lutte qui transcende les gens, au lieu de donner un certain sens de l'humilité et reconnaître la valeur des autres. Il n'a fait qu'une seule chose, les écraser de la façon qu'il pouvait, afin que cela ne passe pas inaperçu, aux yeux des connétables, notables ou les bien-arrivés.

Il arrive de rencontrer l'hypocrisie ou la fourberie, à ce stade, ces mots prennent leur signification ils ne sont pas le fruit d'une imagination ; d'une jalousie naissante qui n'est pas encore morte.

L'individualisme sa carte première.

Il l'a, bien jouée, il faut avoir un certain état d'esprit.

Il est fort possible que je sois dans le faux, mais, au même titre qu'il y avait à l'époque féodale des conseillers du roi et les fous, je lui cède avec un plaisir immense la place de conseiller ou d'intrigant, pour ne conserver que celle du fou qui essaie de distraire les autres en se demandant finalement, lequel des deux est le plus heureux.

L'on n'obtient rien sans rien, tout se paie, la masse des efforts produits par tout individu, aboutit soit à une révolte. Ce qui est approximativement la même chose, dans la mesure où il a l'impression d'avoir fait tout ce qu'il fallait et qu'il n'a pu percer.

Il y a ceux qui percent, en prennent conscience, sans prendre une grosse tête.

Or, lui, a pris une tête, dans le cadre de ses avancements, sa puissance était si forte, qu'il a su, d'une façon indéniable annihiler la suprématie Paternelle, l'amour Maternel, l'entente susceptible de régner entre sœur et frères.

Remontons plus loin, ce déménagement du 45, de la Rue Tête d'Or, au 53, du Chemin des Büers. J'étais content.

Je me souviens de ce coup de main, alors avant de voir ce terrain de hand-ball qui, du premier étage dominé par mon regard n'était qu'un terrain vague où on avait construit des H.L.M.

Il y avait déjà des occupants. Je me souviens de : « Monsieur Gargulot », tel était son nom.

Nous eûmes à monter la machine à laver, je me trouvais seul avec mon Père, cet homme vint nous donner la main.

Par un sentiment que je laisse comprendre, plutôt que je n'ose décrire.

C'était un représentant de la force publique.

Dieu sait si en général c'est une famille, car je les considère comme étant une race nuisible ou utile ? Il n'y a pas qu'eux d'ailleurs, mais ainsi va. A l'époque, je me rendais mal compte de la véritable signification de ces représentants de la force publique.

Pour moi, il était avant tout un homme comme les autres. Oh, je n'ai pas du tout la prétention de vouloir jouer le rôle d'un humaniste, de donner des leçons à quiconque que ce soit.

Parlons du degré d'instruction de chacun, de l'intelligence que dégage chaque individu, je n'ai jamais trouvé sur mon chemin un agent de police acceptant le dialogue.

D'Huissier de Justice qui ne soit pas borné, au point que la crainte qu'ils peuvent inciter aurait tendance, à leur trouver des excuses valables. Par rapport à une société de consommation, qui a toujours été la nôtre, les gens ayant vécu, et vivant au-dessus de leurs moyens.

Quant aux syndics et administrateurs, je crois que j'aurai, tout à loisir, le temps de développer la complicité qu'ils peuvent avoir ensemble.

Cette étiquette donne une puissance, dont, bien souvent, l'orgueil se comparant au fléau de Roberval, ferait pencher dans la balance des éléments de celui qui s'explique, plutôt que de celui qui sévit.

C'est quelqu'un qui se met en colère.

C'est presque amusant, dans la mesure où il ne devient pas violent, on a envie de rire, lorsqu'il a fini de dire ce qu'il avait à dire, il doit se sentir plus ridicule, plus bête qu'avant de commencer.

Il est vrai, cela, on le sait de tout temps, que si le ridicule tuait les gens, il y a longtemps que la terre n'aurait plus beaucoup d'habitants.

Je ferais sûrement partie de ces morts. Car, je pense comme tout un chacun, il y a des instants où, je me suis parfaitement ridicule, j'étais ridicule ! Je frôlais le ridicule.

La puissance de certains mots peut paraître parfois décevante, trop forte.

Je crois qu'ils sont surtout l'usufuit de la personne qui les utilise. Tel mot ou tel mot, dans la bouche de telle personne, par rapport à telle autre, ne prend plus la même signification.

Il y a des choses qui paraissent simples, évidentes que les gens n'osent même pas en parler, ou à peine les effleurer.

Je me suis penché parfois, sur une masse de problèmes qui, après tout, n'étaient pas de mon ressort. J'ai essayé de trouver ou de comprendre, les mots, les paroles adéquates que l'on se devait d'utiliser, dans de telles circonstances.

Il me semble que seuls certains peuvent le comprendre ce sont LES HOMMES.

Que mon frère comprenne ce message il est, il demeure, MON FRERE, je voudrais tant que nous n'ayons pas de différend, pour que je puisse l'aider à mieux savoir combien JE L'AIME EN TANT QUE FRERE : D'UN HOMME.

## CHAPITRE XIV

Certains pourront se poser la question, ou se la posent déjà, dans ce qui été dit précédemment : Pourquoi prendre l'exemple d'une femme, par rapport à la terre ? Il faut une doctrine, une idée pour démarrer.

Lorsque Dieu créa le couple, tout du moins pour ceux qui veulent bien admettre que c'est Dieu. Il créa l'Homme. Je ne crois pas, quelles que soient les considérations que l'homme puisse avoir pour la femme, ou la femme Mère pour l'homme, que la valeur de ce qui est créé en premier soit plus important.

Si l'on considère, c'est mon cas, cela peut représenter un symbole, il n'est que l'image du symbole d'une sûreté, d'une certaine puissance.

Elle se limite bien souvent à servir de reposoir ou de gant qui, serrant au plus fort, peut étouffer toute forme de bride et de sentiment.

Si je compare volontairement les brides aux sentiments, c'est que dans les valeurs séculaires qui nous sont restées, la femme est née de la côte de l'homme, il paraît, de façon biblique, cela est repris tellement souvent, que d'avance, on ressent en tant qu'homme, une supériorité que l'Eglise, ou Dieu a voulu représenter. La science et la cupidité rejettent cela d'une autre façon.

La destruction ou la dévalorisation de la femme ne s'est pas faite par une vie commune.

On a tendance à considérer qu'un couple, arrivé à un certain âge, est merveilleux à voir, à regarder.

Mais la raison en est très simple, la femme a la joie ou la douleur d'enfanter, elle a la force de supporter. Image totalement utopique, d'une supériorité qu'elle a au départ. Mais il faut rétablir l'équilibre ; il est évident, certain qu'une femme représente quelque chose de plus puissant, de plus fort que toutes les couches sociales, que l'homme veut bien donner.

Pour fort que soit l'homme, à quelques exceptions près, pour téméraire qu'il veuille se montrer, pour des circonstances et dans certains cas. Ma position est en contradiction totale avec une loi mathématique, qui veut que ce soit l'exception qui confirme la règle.

Je dirais plutôt : C'est la règle qui désaffirme l'exception. Dans tout être vivant, que cela soit, gardons-le comme exemple, celui de l'homme, qu'il ait deux, cinq, dix, quinze, vingt, trente, quarante, cinquante, et au-dessus, jusqu'à la dernière minute de sa vie, il est certain que, dès qu'un problème important, plus conséquent qu'un autre est de nature à surgir dans sa vie, qu'une souffrance physique l'atteint de façon plus violente que quotidienne :

Sa réaction est d'appeler sa mère de se rappeler à ses souvenirs, de dire ces mots qui paraissent bien petits à côté de la grandeur, qui permettent de faire un monde. Ce mot si simple à prononcer, c'est « Maman ».

Si une femme l'utilise, elle le fera pour rassurer, je crois que toute la différence que l'on veuille bien prêter à ces deux êtres du jour de leur naissance, jusqu'à la fin est sûrement la plus grande valeur que le monde ne puisse ou ne portera jamais, quoi de plus véridique.

Par contre, l'habitude d'employer ce terme, « incontestable », le comportement de certaines catégories de femmes a pris une amplitude telle que l'image du respect, d'une certaine forme de courtoisie, s'est éloignée.

Se perd et se confond avec la nuit des temps. La femme telle qu'elle existe, n'a aucun besoin d'essayer de prouver son égalité ou sa supériorité.

Il n'est pas besoin qu'un homme soit frappé d'une modestie d'intelligence ou de réflexion barbare pour le comprendre.

Il est certain, évident, plus facile dans une forme d'égoïsme égocentrique, de se faire plaisir que de donner un peu de joie.

Regardons la valeur séculaire des temps et même de ce côté-là, je ne sais pas personnellement, j'ai été choqué par, encore une fois, la dissociation les contrastes de la nature.

La Bible dit d'une certaine façon, que Joseph tirait l'âne, Marie assise dessus.

L'âne la portait, fatiguée par le soleil qui frappait d'une façon très forte avant la rentrée dans Bethléem, la Vierge Marie demanda à descendre et à se reposer pendant quelques instants au pied d'un arbre.

Joseph s'exécuta, il fit arrêter l'âne, aida Marie jusqu'au pied de l'arbre où Elle s'appuya.

Cet arbre était un dattier. Pour aussi saugrenu que cela puisse paraître, lorsque l'on mange une datte, quelle que soit la saison, on ne retrouve pas la barbe, ni la puissance, ni le rabot de Joseph, mais lorsqu'il ne reste plus que ce qui paraît ne pas être comestible, dans cette forme, dans sa couleur qui varie du marron foncé au noir, je l'ai fait, j'ai pris une loupe, de très près j'ai regardé la forme qui pouvait s'en dégager.

Essayez de le faire, vous constaterez que l'on retrouve l'image et manteau de la Vierge Marie, avec un paradoxe, pour ne pas dire une lutte beaucoup plus incessante qui veut que ce soit la loi du plus fort qui l'emporte, ou celui qui dirige applique la loi du Talion...

La preuve que Dame Nature sait mieux faire les choses que quiconque, si on l'appelle : « Madame », « Dame Nature », cela a très certainement, en dehors de sa signification biblique, ou autre, une pensée beaucoup plus forte et beaucoup plus puissante.

Mais on a trop tendance à confondre ce genre de choses avec une noix de coco.

C'est pareil, la noix de coco, oui cela peut paraître une ineptie, mais pousse sur des cocotiers, le cocotier, en beaucoup de circonstances, est le refuge des singes.

Déshabillez une noix de coco. Ayez le courage d'aller jusqu'au bout pour contrôler l'authenticité de ce que certains ne veulent pas voir.

L'on constatera, si l'on déshabille cette noix, si on la nettoie correctement, pas besoin de prendre de loupe pour voir que la noix de coco est ronde comme la terre, sur la partie qui fait sa moitié, elle représente ni plus ni moins la tête d'un singe.

Si quelqu'un est de nature à pouvoir prouver le contraire, je serai le premier à faire amende honorable, en disant : Je me suis trompé.

Il y a des tas d'autres exemples, mais il est plus important, plus riche que cela soit le fruit de tout un chacun, ou de découverte qu'il puisse, qu'il peut, ou qu'il soit en mesure de faire.

La puissance que la femme désirait, elle l'a depuis le départ, et toutes les autres images qu'elle donne, on peut difficilement les considérer comme l'émancipation de sa liberté, ou un plus grand mode de conception.

Il s'agit avant tout de deux êtres faits à priori pour traverser une vie ensemble lorsque la masse des sentiments se rejoignent.

Même si une certaine forme de nostalgie persuade, une raison, il est incontestable et, je veux bien entreprendre ou avoir la possibilité qu'une femme puisse me démontrer ou puisse me prouver qu'elle est plus faible qu'un homme.

Elle sait à son niveau, avilit d'une façon tellement forte puissante, qu'il arrive que certains hommes ; j'en ai fait partie à certains moments donnés, il n'est peut-être pas dit que j'en fasse pas partie à nouveau, mais j'espère avoir atteint un point de maturité me permettant de ne pas le faire, de confondre une femme avec un objet de plaisir à qui il suffit de dire : « Sois belle et tais-toi ! ».

Même si j'ai tendance à aimer, ou à préférer les belles femmes, qui pourrait prétendre ou dire le contraire. Je prends le sens de mes propres responsabilités, je crois que, si un contrat, au vrai sens du terme, était passé dans des caps ou dans des moments difficiles, la liberté de chacun demeurerait intégrale.

La puissance que tous deux sont susceptibles d'unir ne pourrait représenter qu'une plus grande compréhension. Ce qui aurait tendance à équilibrer le monde d'une façon plus juste que l'agressivité ou la colère.

Si le soleil n'a pas été assez fort, les raisins sont encore verts et il faut attendre une autre saison. Ce qui prouve, je crois d'une façon indiscutable ou indéniable, que l'on peut aimer de différentes sortes.

Si le soleil n'a pas été assez fort ou doux, les raisins sont encore verts, il faudra encore attendre une saison, ou un certain temps pour que l'établissement de l'équilibre puisse se faire d'une façon naturelle.

On peut prendre le temps de réfléchir et le temps de savoir, plutôt que le moment de la colère ou le moment de l'accusation.

Il est plus facile d'établir des liens de reproche que des liens de complicité.

Une complicité au sens noble de la valeur de son terme existe. Un homme quel qu'il soit, ne pourra, à quelques exceptions infimes, être, l'homme d'une seule femme.

De la même façon, une femme, ne peut s'épanouir dans la société où nous vivons en étant la femme d'un seul homme.

Pas plus l'un que l'autre ne doivent se sentir, ni accablés, ni attristés, mais avoir la franchise et la liberté d'esprit, pour le dire, ou avoir la force de continuer à demeurer ensemble.

Quoi que l'on essaie de prouver, de dire, que l'on remonte à n'importe quelle époque qu'on veut bien le faire, la domination de l'homme était plus puissante, s'il avait l'impression que la femme était son bien, sa propriété, non, il se trompait.

Beaucoup d'hommes le pensent encore, je n'ai pas la prétention, surtout pas, de connaître les femmes. Je crois que je connaîtrai plus facilement, ou je reconnaitrai plus facilement une Mère, qu'une femme.

La raison, si elle paraît difficile à partager, est plus qu'évidente. Tout au moins, c'est mon cas. Mais, j'ai partagé ma vie avec un certain nombre de femmes, pour ne pas dire, pas mal de femmes.

Mais, dans la mesure où j'aborde ce problème, je le dois, je crois d'être sincère jusqu'au bout. Non, je dirais tout simplement : je considérais que j'avais le droit, c'était quelque chose qui m'était acquis, tromper une compagne que je n'appréciais que partiellement.

Alors le jour où cela m'est arrivé, j'avais, j'ai le sentiment d'avoir perdu une partie de ma vie.

Alors que, non seulement j'étais l'instigateur de ce qui s'était passé, mais j'en étais, au départ, celui qui avait, d'une façon, en certains cas, volontaire, et en d'autres cas, non volontaire, fait tout pour que cela arrive.

Il y a une chose que je puis affirmer : C'est que le jour où cela m'arriva, où cela m'arrive, parce que je crois que ce n'est pas le genre de situation que l'on peut mettre au conditionnel, qui fait que l'on constate que le doute ne peut pas être toujours dans le même camp.

La colère prend place par rapport à ce que la femme vient de commettre, alors que moi, en tant qu'homme, je l'ai fait dix, vingt fois, peut-être plus ; alors qu'elle en est à sa première tentative, je refuse, je n'accepte pas d'excuse. Car je doute.

Oui, à cette époque de ma vie, le côté supérieur macho de l'individu a pris place par rapport à l'homme que j'aurais pu, dû rester si j'avais pris le temps d'y réfléchir.

Si quelqu'un avait consacré un peu de son temps à m'expliquer ce que cela pouvait représenter.

Mais, on est tellement persuadé que, ce genre de chose peut et doit arriver aux autres, qu'on en est donc à l'abri.

Je m'en croyais à l'abri, je ne l'étais pas, et il est certain que du jour où cela m'arrive, m'est arrivé, j'ai traversé une période où, pour moi, la femme, n'était plus, même pas un objet.

C'était l'autel sur lequel je répandais le sacrifice d'une vertu que je n'avais pas voulu consommer. Cette vertu était celle de mon cœur, d'une façon aussi forte et aussi digne que « les chevaliers de la table ronde ».

Ces légendes concernant le Roi Richard, prouver, d'une façon évidente, alors que l'Angleterre traversait les pires moments, avec : le Roi Jean, le Roi Félon.

La femme avait pris ses lettres et ses quartiers de noblesse dans la félonie de ce que je pouvais représenter, ou de ce que je représente. Bien après réflexion faite, j'ai constaté les dégâts, que j'avais pu causer, je compris !

Je crois avoir compris, sans en être à l'abri, on peut attendre, demander que lorsque l'on se sent capable d'avoir le même type de comportement par rapport à ce qui est demandé, cela ne s'applique pas uniquement à une femme, cela s'applique avant tout, à un mode de vie.

Ce mode de vie, dans certains cas, la plupart est engendré par un enfant, qu'on a bien souvent tendance à laisser pousser tout seul, car on n'a pas le temps, on n'a pas la joie d'être un tuteur avant d'être un père.

Pourtant, regardez autour de vous, chez vous, si l'on veut qu'une plante pousse normalement, si l'on constate qu'elle recherche sans cesse la lumière, commencez donc, comme j'essaie de le faire trouver ma propre lumière, ce qui est loin d'être facile.

Si cela est amené à devenir quotidien, permanent, on peut comprendre les masses de suicides que cela peut engendrer chez les jeunes ou les moins jeunes, du moins ceux qui se sentent inutiles ou ignobles.

Comme tout individu, j'ai recherché la lumière, je pense avoir été ignoble, j'ai effectivement pensé, comme beaucoup de gens, d'êtres humains.

Ce que l'on appelle, d'une façon schématique une T.S. : Tentative de Suicide, la beauté de la vie, l'image que j'en attends, même s'il n'y a plus aucune forme d'espoir ou de conception, et bien je m'y rattache.

Au même titre qu'une plante recherchant la lumière, a besoin d'un tuteur, si on sait le poser avec un tant soit peu de délicatesse, de tendresse, mais ces mots paraissent trop forts.

Il suffit à ce moment-là de les poser, d'en poser un pour que son élévation, son expansion se fasse d'une façon beaucoup plus naturelle et concrète.

Elle n'a pas demandé à être là cette plante. On vous l'a offerte, vous l'avez acheté, vous êtes devenu son univers, vous ne savez pas de quelle façon elle peut vous voir, vous êtes capable de distinguer ses couleurs, de la voir grandir.

Alors, évitez, faites en sorte que son embellissement, ses fleurs saisonnières soient l'amalgame d'une pensée, d'une poussée qui peut laisser croire, même si à certains moments donnés, on n'en a pas tellement envie, mais il est tellement simple et tellement facile de dire, ne serait-ce qu'une seule fois, et le rappeler de temps en temps.

On peut considérer, c'est l'image, plus exactement, les deux images que je peux et que je considère avoir d'une femme à l'heure actuelle, c'est avant tout qu'elle soit une femme au réel sens du terme.

Les femmes ont bien souvent tendance à confondre la force et la puissance qu'elles essaient d'acquérir d'une manière qui n'est pas la leur et les fait s'appauvrir.

La deuxième image, se confond avec la première, il m'a fallu un certain temps pour concevoir, admettre et tolérer, car là finalement, je crois était ma véritable, image : on se doit, si l'on veut et si l'on souhaite que la femme reprenne la place qui est la sienne.

Qu'elle la définisse elle-même, ma propre pensée d'homme avec laquelle elle est sensée partager sa vie, elle représente une fleur, une senteur, un rayon de soleil qui peut traverser aussi bien une pièce, une cabane, un château, les préjugés s'écroulent devant cette masse belle à regarder, à admirer.

La terre nous donne des leçons, si on veut bien la regarder étant « terre », on a eu qu'à changer une lettre dans deux cas pour faire de « terre » une mer, on a eu qu'une lettre à rajouter pour faire de « mer », une Mère.

Evidentes ces deux comparaisons se suffisent à elles-mêmes pour rejoindre la valeur de l'univers de la tendresse de son propre céleste, car on ne naît pas d'une façon plus défavorisée, on se fait, d'une idéologie ou conception différente, ce qui fait que l'on ne ressemble plus, ni à un homme, ni à une femme !...

Pourra-t-on donc dire, après ce que certains considèrent comme un éloge, une critique, mais dans critique n'y-a-t-il pas une forme d'éloge ?

N'était-ce pas, la façon de reconnaître ce qui est ? Je ne cherche pas à savoir si l'on considère qu'il y aura vainqueur ou vaincu, héros ou déchu. Mais dans ces pages je veux essayer de décrire, plein d'amour, de souffrance différente, si cet état peut paraître bizarre, et qu'il permet d'une façon ou d'une autre, de changer d'idée, de coutume, comme lorsque l'on se promène dans la rue, que l'on a tendance à admirer telle chose par rapport à telle autre.

Il y a certaines contradictions. Elles sont réellement le reflet d'une image constante, il y a un mélange de sentiments qui sont l'amour et la haine qui appartiennent à des passionnés ! Il est certain pour ma Mère j'ai éprouvé une sorte d'amour et de rejet, je me demande lequel des deux était le plus fort.

Autant le reconnaître, je feins, je tente d'ignorer, il ne me reste plus qu'une solution, celle que j'ai prise un jour : Partir afin que l'oubli crée une certaine forme d'indifférence, de nature à engendrer où créer la mort.

Je n'ai pas cette puissance dont certains s'arrogent, je préfère, tout du moins tant que j'en ai les moyens, continuer à me demander ce qui demeure plus puissant : Est-ce la forme, la lourdeur du glaive, ou le poids que l'on met sur une balance, dans la mesure où cela ne soit pas de trop lourd ?

Il me semble que les musiciens, les poètes, les romanciers, les gens qui essaient de s'adresser au monde, quoi qu'ils aient pu dire ou écrire, ne font que passer leurs idées.

Reconstruire quelque chose qui ressemblait à leurs opinions. Pourtant, forts que tous réunis soient, il me paraîtrait prétentieux de m'y inclure.

Ils n'ont jamais pu donner l'apparence du jour à la nuit, et d'une nuit à un jour, sinon qu'à une certaine forme de verbiage.

Il y a des mots qui font pleurer, des circonstances qui font rire, jamais personne n'a été en mesure de réparer ou d'apaiser de façon importante des séquelles, à condition que celles-ci soient prises indubitablement dans la valeur intrinsèque et morale de l'individu.

Toute chose faite peut essayer d'engendrer un produit, une autosatisfaction. Si, de ce côté-là, elle ne m'est que personnelle, j'espère que tout du moins la règle de l'indulgence se veut telle que le dicton : Il n'y a que les gens qui ne procèdent à aucune opération qui ne se trompent pas.

Il reste un fond, c'est la terre par l'homme plus forte que celle des médias qui essaient de la représenter.

Car si l'on se pose la question avant de revenir en arrière : quelle force peut faire en sorte que l'on consomme bien ou mal ?

Il y a d'abord la propre appartenance de l'individu, il se dégage en même temps une dérivation du média qui a décidé son lancement. Il faut que de toute manière, et qu'en toute forme, cela se dise, cela se voit !...

Alors peu importe si tous les murs d'une ville, d'un pays sont pendant un certain temps voués à l'anarchie.

Que cela représente un homme, un parti, un type de presse nous intoxique avec les qualités réelles ou irréelles.

La présence de ces médias, qui font et défont, sont loin d'ignorer la raison d'état : ils sont parfois manœuvrés de telle sorte que l'on ne sais plus comment procéder.

Dans tout cela, la quiétude de ce que l'on veut considérer comme étant l'homme de la terre devient une douleur pour le citoyen par rapport à celui qui est sensé ignorer, et donc il se veut plus haut.

Même si l'homme ne peut survivre sans l'aide de celui se trouve à ses côtés, la révolte qui gronde dans le cœur de chacun est souvent justifiée.

On a tendance, on voudrait laisser supposer dans certains types d'images qu'ils sont malheureux, mais, encore une fois, les tapis rouges ne sont pas développés dans le sens de ceux qui désirent survivre, plutôt que vivre, mais dans le contraste de l'opulence.

Quoi de plus normal répondront certains, même si on peut les considérer, à certaines étapes de leur vie comme des fous, très nombreux, ils sont, d'après ce que l'homme normal veut bien considérer, le moteur qui permet à tout un chacun d'avancer.

Quels que soient les intouchables, ils se sentent capables simultanément de surveiller et de récolter, sûrement pas de retourner, semer dans cette terre qui est la nôtre. Sinon à quelle heure pourrait être ce que l'on pourrait considérer un labeur indigne de ce qu'ils sont ? Il y a des masses de gens qui se posent des tas de questions ; Il y en a une qui m'a souvent frappé lorsque l'on me demandait : « Qui êtes-vous ? ». Cela me paraissait très fort, très dur. Pourtant, c'était tout simple en ce qui me concernait.

C'était tout simplement parce que l'on se trouvait dans l'impossibilité physique de me cerner, de faire part de mes doutes de mes inquiétudes, de mes colères ou de mes coups de sang.

Les routes, si elles sont divergentes, nous servent effectivement de façon téméraire, à vivre au mystère que nous sommes nous-mêmes.

Je n'ai pas pu, je n'ai pu savoir en même temps qu'une seule chose, c'est que l'on n'en sait jamais assez.

Ce que j'ai cherché à savoir, c'est qu'en certaines circonstances je me suis senti bien seul. De temps en temps, quelques amitiés particulières ou éphémères me font un peu oublier.

Tout cela me redonne un peu de courage et je sors de ma torpeur pour voir ma fatigue s'envoler. C'est mon souhait qui renaît de ses cendres, j'ai envie de sortir, d'exploser.

Mais il y a ma maison, qui reste mon domaine. Je réveille un peu de la nuit, et l'amitié demeure pour moi une certaine forme de moi une certaine forme de mon jugement, la complicité, celle qui m'émerveille.

Je ris du dictionnaire : C'est l'endroit, l'espace aéré vital libre, la parole, un point de ma brûlure, un trou symbolique qui permet d'hurler plus fort que les loups.

Les mots, la parole, sont tout un art de création qui demeure la joie et la puissance incommensurable de pouvoir donner une certaine forme de renouveau. Combien de choses a-t-on dites ou pu écrire sur deux mots qui commençant par la même lettre, et qu'on ne sait classer : L'amour ou l'amitié.

Une amitié, entachée de ce que certains voudront considérer comme de l'amour n'existe plus. Un amour qui devient de l'amitié a fini de mourir. Nulle chose commencée, entrevue pour bonne que soit l'intention, souscrit à ce que l'on considère comme une étape.

L'amitié a ouvert une porte béante, elle présente l'avantage d'être, ou de paraître désintéressée, au cœur de tout être vivant, elle s'affirme en tout individu incorruptible, du sens d'un passage.

L'image du respect sombre dans la connaissance, ou au plus juste titre, dans la découverte et l'infini de l'autre. Non, en tant qu'antagoniste de celui ou celle, suivant les mêmes signes :

Nous sommes alter ego nous venons de découvrir l'image de ce que nous sommes, par rapport à ceux qui nous forgent.

Cette charpente me donne l'impression d'être au-delà, au-dessus de ma tristesse. Non, cela sera jamais une tristesse, elle sera incomprise.

L'amitié durable ressemble à Exil, car elle met dans l'obligation, certains qui ne le sont pas réellement, à se hisser au-dessus d'eux-mêmes.

Je n'ignore pas qu'en ces points, je me devrais de quitter certains lieux. Mais où me réfugier. Au-delà de toutes mes forces, jusqu'à l'épuisement, quelles possibilités de dialogue me reste-t-il ? Comment pourrais-je faire comprendre ? Par ce qui m'était et ce qui m'est fondamentalement donné ou opposé.

Cela me permet uniquement de savoir que je vois le jour et que je me trouve sur ce monde. Il est des moments où je désire ardemment rester tranquille au douillet de mon grabat. Quelle belle image alors, que celle de l'amitié qui ne tient pas compte, des religions, des catégories, ni des couches sociales.

Elle aura à ce moment-là atteint son Zénith. Elle commencera à découvrir ses antagonistes, ses ennemis, d'où la règle d'un danger non ignoré, la course à la rencontre.

La preuve c'est que la frappe est tellement profonde, qu'elle imprègne avec...la puissance du muscle. Je déplore effectivement que l'on utilise le terme « ami ».

Est-ce que certains en connaissent réellement sa signification. Il y a tant de gens qui passent à côté d'un bonheur, d'une joie, d'une amitié, sans savoir qu'ils auraient pu la saisir. C'est là où tout se vide.

L'amitié dans un calice, alors que la tendresse essaie d'avoir une certaine forme de résurrection. Elle emprunte des petits pas, qui, dans leur sens inouï, un peu hagard, en disent long ! Que reste-t-il de cette douce folie qui par un simple appel, ferait partir tous les moyens qui sont à leur portée. Ils sont faibles, petits, suffisamment conséquents pour inculquer une certaine forme à l'autre.

Chopin, Litz auraient pu dire : La solidarité et une certaine conception rimant avec la valeur de l'amitié. Oui, pourquoi avoir tant de difficulté à le dire, tout simplement, parce que comme dans une portée, nul n'ait besoin d'avoir troqué jour et nuit, pour se sentir plus près, plus conjoint, plus solidaire.

Un hurlement de joie, non ! Un cri de joie ? Il m'est parvenu.

Vais-je retrouver le sommeil perdu pendant un certain temps, suis-je capable d'offrir une partie de ma vie pour des inconnus, je ne crois pas, je ne pense pas, mais sûrement que quelque part en moi, une certaine forme de dégoût à découvrir une plaie béante.

C'est celle que l'amitié aura laissée s'ouvrir. Mais qu'aucun des partis n'aura su refermer. La tendresse, des points de suspension, qui sont, qui se voient par moments, donnés, repris, au maximum, et qui sont, simultanément au zénith et meurtris.

Si j'en tire une leçon, c'est que certains, demeurent insatisfaits, pire, insatiables. Où vais-je me trouver ?

Comment puis-je découvrir ?

Qui suis-je ?

Il me semble que je désire parfois être donneur. Je me pose la question, mais porteur de tendresse et d'amitié, oui.

Pas fidèle et d'une forme rare, si l'on me prend dans le sens des pamphlets alors, je suis un inconnu. Comment essayer de concevoir une certaine fraternité qui n'existe, que je n'ai connue ?

Pour être aussi impur que certains puissent le prétendre. Au même titre je l'affirme, puisque je demeure, il me semble : Un enfant qui s'ignore. Je m'émerveille de jour en jour de ce que je découvre par rapport à ce qu'en certaines circonstances j'ai bien voulu donner.

Le vent des marées a été plus fort que la puissance des chênes, et si, au pied d'un chêne St-Louis savait rendre sa justice, elle était empreinte de la sagesse de Salomon, il est évident que je ne peux conclure, de ce genre de choses, je me sens chercheur et désireux d'en apporter la preuve.

Si le Lama crache, c'est que ses capacités, sa constitution l'on ainsi fait. On ne peut tenir de tels propos sur un champ de bataille, mais après les croix de bois, les dalles de pierre, certains se souviennent, d'autres ne parlent plus que de leurs amis, même si en certains moments, ou en certaines circonstances, ils feignaient de les ignorer afin de se préserver eux-mêmes.

Pourtant, quelque chose de plus puissant que nous existe, quelque part par là. Un jour peut-être, d'autres le sauront ou pourront le décrire.

Il est par devant tous, tout, ce qui représente une certaine forme, une certaine image qui demeure la puissance divine qui peut, aussi bien embrasser un âge et un cœur, laissant toutes les formes de religions, et toutes les formes d'hommes exister...

Là renaît le véritable sens de la modestie qui a été loin d'être un de mes fleurons, si je peux me permettre de l'appeler ainsi, et cela pendant de très nombreuses années.

J'avais surtout le sentiment et la persuasion d'être du côté des bons, et d'en savoir plus que celui qui se trouvait en face de moi.

J'ignore ce que rancune veut dire, même si j'ai pardonné, je n'ai pas oublié, et je regarde chaque jour qui ressemble à un bouclier qui se trouve devant moi, et l'impression que j'en ai un me sécurise de ceux dont les autres peuvent souffrir.

J'ai eu beaucoup plus tendance à essayer de retrouver une poussée de trop savoir que ses brides étaient plus que silencieuses, et si j'ai eu la main lourde et l'esprit confus, je me dois de dire et de reconnaître qu'à ce stade, comme aux différents autres que j'ai pu franchir, et à ce qu'il me reste à franchir, c'est parce que, quels qu'aient pu être les moments, il est des circonstances où, à vouloir me passer par-dessus, on a uniquement permis à l'écorce du tout petit arbre que je suis, je dois dire par rapport au grand chêne que je me croyais de plier, de casser. Afin que toutes les veines convenues, je dis bien convenues, dans la liberté d'expression, de paraître, il y a plusieurs façon de ne pas désirer ou de ne pas vouloir passer inaperçu.

J'ai mis un certain temps à comprendre ce genre de chose, pour bien vouloir admettre que la meilleur façon de paraître était de disparaître, la meilleure façon d'être était de vouloir ou de faire semblant de briller par son absence.

J'ai systématiquement fait le contraire. J'ai tenté, j'ai affirmé des choses qui me paraissaient, tellement invraisemblables par la suite, qu'il m'a fallu plus que des jours et des jours pour me rendre compte que je faisais fausse route, que je détournais de moi, le peu de chose, de gens, ou d'amitié, qui tentaient un tant soit peu de découvrir, de me connaître.

Mais malheureusement, je procédais comme ces tortues que l'on prend pour amuser les enfants, puisque, à la même image que peuvent donner les escargots, il suffit de vouloir les approcher, de souffler dessus, et on voit immédiatement leurs cornes, ou leur tête s'enfermer dans leur coquille.

Cette Maison est celle que j'ai maintenue pendant de nombreuses années, avant de trouver comme une espèce de lueur qui me permette de m'en libérer. Mais il m'arrive de me poser la question, me disant, est-ce que le fait d'apporter témoignages que certains considéreront sans valeur, pourra être, pourront être de nature à apporter un espoir après lequel on veut courir, sans qu'il soit éphémère, et sans que le désespoir soit trop grand.

Ces choses paraissent finalement tellement naturelles que la perte d'un profit qui représente un certain nombre d'heures, de jours, de mois, d'années de souffrance, ne peut être, soit une leçon sur soi-même, soit une forme d'aide qui peut être simultanément axée sur quelqu'un d'autre.

Elle ne peut pas être plus grande que la misère ou la compassion que l'on porte aux autres, dans le sens où l'on oublie trop vite, pour revenir au grand galop, que l'on est soi-même ce type de problème, mais qu'il est tellement plus facile de la compenser par le manque des autres.

Dans ce que j'ai cru pouvoir deviner plus qu'apprendre, il est indiscutable qu'en forgeant une idée qui au départ, se voulait creuse, l'extension n'en a été que plus immense.

J'avais l'impression, le sentiment de me retrouver « Bourgeois Gentilhomme ».

A la recherche de qui se veut, en même temps, grand et pittoresque. Mais qui pourra paraître noir et entaché. Certains gens capables de vivre d'une façon où, seul l'intérêt qu'ils veulent, susceptible de soulever au niveau des autres, leur apporte quelque chose.

Je dois peut-être, ou j'ai peut-être ressemblé un tant soit peu à ce type d'individus. Il est difficile de dire que du jour au lendemain, on se sent capable, et on a la force de faire marche arrière.

Il est difficile, et certains ne voudront pas le croire, uniquement le fait d'y penser est une certaine forme d'accomplissement que certains se refusent, mais qu'ils veuillent bien l'accorder aux autres, car cela leur est beaucoup plus facile, il ne leur est pas nécessaire, dans ces cas-là, de toucher, de paraître ou de sembler. Alors, il ne me reste plus qu'une image, pour ce qui concerne ce type d'amitié, je le vois un peu comme le geste d'un petit poids sur un grand. Si l'on regarde et l'on recherche la signification du roitelet par rapport à l'aigle royal. C'est son poids, grâce à sa petite taille, il a pu à son insu monter sur le roi, et grimper au-dessus de tous les autres.

D'où cette belle légende que l'on veut bien croire, parce qu'elle est un petit peu à l'image de ceux qui ne sont nullement désireux de se montrer.

En s'octroyant les bienfaits d'une opération quelle qu'elle soit.

C'est l'apanage du fort par rapport au faible.

Or, si l'aigle est Roy, le roitelet est fort, car, tout en montant sur son dos, il a réussi, grâce à sa ruse, à s'élever au-dessus de celui qui se croyait resté et demeuré le plus ROYALEMENT PUISSANT ;

Ceux qui prétendent ignorer ce genre de choses, S'IGNORENT...

## CHAPITRE XV

### LES HOMMES

Un homme marqua profondément l'adolescent que j'étais, au travers de tout ce qu'il avait pu faire.

Et me revenait surtout en mémoire à nouveau, l'absence de mon Père, je ne suis pas prêt d'oublier cette date : Il s'agit du 22 novembre 1963.

Ni de la ville de DALLAS au TEXAS.

Ce jour-là, nous apprîmes que mon Père se trouvait à Marseille, prêt à prendre un avion qui le conduirait jusqu'à la République du Niger, et jusqu'au point d'attache qui devait rester le nôtre pendant pratiquement une année.

Pourquoi je me suis penché avec autant de passion sur cette date, c'est parce qu'elle représente avant tout pour moi ce qui me marqua profondément, et où je repris un petit peu, pour ne pas dire profondément mes investigations.

Car elle était de nature à marquer mon esprit qui fut fort troublé par ce que certains appelèrent par la suite : L'assassinat de « John Fitzgerald Kennedy, par un dément, appelé : Lee Harvey OSWALD » (1917-1963, né à Brooklyne Boston).

Pour moi, cet homme restait avant tout l'intégrité, la beauté de l'art tel qu'elle se conçoit, et tel que, même à l'heure actuelle, je n'ai eu l'occasion de la découvrir.

A savoir que, il se devait avant tout d'être un homme pour lui-même, pour les autres.

Un père de famille, un homme respectable.

Mais un homme capable et responsable de ses décisions.

Cela me ramenait quelques années en arrière où Kennedy n'occupait aucune place dans ce que l'on peut considérer comme le consortium politique mondial.

Mais là, déjà, les guerres entre les spoutniks et satellites Russes-Américains ne cessaient de s'amplifier.

Il y eut ce que l'on appelait le fameux problème de Cuba, où le monde entier trembla pendant quelques jours, car la décision de J.F. Kennedy était transcendante.

« Messieurs, nous ne supporterons pas d'avoir au-dessus de nos têtes quelque chose que vous pourrez manipuler à votre gré. Si vous n'enlevez pas ces bases militaires, nous envions Cuba, et nous les détruirons par la force ! ».

Ces paroles étaient tombées comme la bombe atomique d'Hiroshima.

Elle eut le même effet, mais d'une façon plus sages, car pour fort que soit le chêne soviétique, la roseau naissant l'avait fait plier.

Il l'avait fait plier de telle façon que l'on se sentit rassurés en se disant : « Les Américains de l'époque étaient plus forts, plus puissants, plus parfaits, que ne pouvaient l'être les Russes ».

Il reste une question, qui me paraît troublante, et ne m'a jamais quittée quels que soient les différents rapports qui ont pu exister, qui pourront exister :

Tendant à prouver que LEE OSWALD était, et a été le seul assassin, le 22 novembre 1963 à un peu plus de 12 h 30, de l'assassinat de celui que je considère comme le plus grand homme de notre siècle : J.F. KENNEDY. (Et il ne fut Président des U.S.A. que de 1960 à 1963...) (Avec des OBSEQUES NATIONALES à WASHINGTON le 25 NOVEMBRE 1963).

Cet homme a su marquer, au même titre que Napoléon, au même titre qu'Hitler, son époque, mais d'une façon dont il fut le seul à payer de son sang, le courage dont il fit preuve.

Il est certain que je ne dissocie absolument pas la C.I.A. du F.B.I. Et pour aussi fantastique que cela puisse paraître, je reste, en ce qui me concerne, intimement convaincu qu'il y a eu un complot pour l'assassinat de cet homme.

Mais il était beaucoup plus facile par la suite, et de conséquences beaucoup moins grandes, de prouver qu'un complot de cet ordre là avait eu lieu pour la mort et l'assassinat du Pasteur Martin Luther King, et cela bien des années après.

Il serait trop grave d'essayer de vouloir dire que le complot tramé contre celui que je considère, peut-être à tort, comme l'ange de la paix, même s'il n'en demeure pas moins un homme.

Il est certain, que contrairement à ce que pensent certains, la tâche du vice-président Johnson ne fut pas des plus faciles.

Il suffit de constater la précision avec laquelle on veut essayer de cacher des vérités qui paraissent on ne peut plus évidentes.

Si l'épluchement des comptes de Lee Oswald, comparativement à l'état de celui qu'on fit dans le rapprochement du Pasteur Martin Luther King, il y a un grand pavé dans la mare.

Que j'ai beaucoup de difficultés, même à l'heure actuelle, à comprendre.

Personne n'a tenté d'essayer d'expliquer ce que je crois vrai et objectif en mon âme et conscience.

Je ne pense pas apporter de détails complémentaires, mais seulement l'image de quelque chose de très fort et où un homme avait établi des projets sur des bases saines et où un doute subsiste.

Si le doute subsiste, il est peut-être possible que, dans quelques décennies, on sache la vérité avec précision, comme il est possible que l'on reste dans l'ignorance la plus complète, ce qui, à mon avis, me semble le cas, à l'heure actuelle.

Puisque, si l'on revient au problème qui concerna l'assassinat de M.I. KING, qui demeure un condamné de droit commun, il l'était déjà pour vol à main armée.

C'était un évadé de prison.

Il éparpilla au cours de ses sorties, qui durèrent quelques mois, qui précédèrent l'attentat qu'il commit contre celui que l'on peut considérer comme le deuxième ange de la paix à peau noire, plus de 10 000 dollars, soit 50 000 Francs actuels, en l'espace de quelques mois.

Et là, y compris dans le rapport Warren on constate, et on peut prendre connaissance, qu'on édifie cela, comme un attentat parfaitement organisé, parce qu'on ne le retrouva pas immédiatement.

Il fallut des mois pour retrouver sa trace.

Il avait, comme tout homme de son acabit, différentes facettes, différentes identités établies comme par hasard, avec un soin parfaitement minutieux.

Les complicités sont évidentes, et on veut nous faire croire que rien de tout cela n'a eu lieu à DALLAS. Non, je ne peux pas le croire.

**PAROLES DU PRESIDENT KENNEDY  
QUI DEVAIENT ETRE LUES A SES FUNERAILLES  
PAR LE SENATEUR EDWARD M. KENNEDY**

Lorsqu'il fut désigné comme candidat à la présidence par le Parti démocrate, il déclara :

« La Nouvelle Frontière dont je parle n'est pas construite sur des promesses mais sur des défis. Elle résume non pas ce que je compte offrir au peuple américain mais ce que je compte lui demander ».

Aux Nations Unies, il déclara :

« Si près que nous soyons parvenus de ce gouffre sombre et sans retour, que nul ami de la paix et de la liberté ne désespère. Car il n'est pas seul. Si tous, nous pouvons persévérer, si partout et à tous les postes, nous pouvons voir plus loin que nos rivages et que nos ambitions alors, sûrement, le jour viendra où les forts seront justes, les faibles protégés et la paix sauvegardée...

« Jamais les nations du monde n'ont eu tant à perdre ni tant à gagner. Ensemble, nous sauverons notre planète ou bien ensemble nous périrons dans les flammes qui la consumeront. La sauver, nous le pouvons dans les flammes qui la consumeront. La sauver, nous le pouvons et nous le devons, et nous mériterons alors la gratuité éternelle de l'humanité et, pour avoir maintenu la paix, la bénédiction éternelle de Dieu ».

Au Congrès, il déclara :

« C'est la mission historique de notre Nation, tantôt de voir s'effondrer la liberté, tantôt l'instrument de son triomphe. Notre devoir essentiel, dans les mois à venir, est de respecter les espoirs du monde en respectant nos propres principes.

« C'est le sort de cette génération que de vivre une lutte que nous n'avons pas commencée dans un monde que nous n'avons pas fait. Mais la vie impose ses exigences. Et si nulle nation ne s'est jamais trouvée confrontée à pareille épreuve, nulle nation n'a jamais été aussi prête à accepter le fardeau et la gloire de liberté ».

**PAROLES DU PRESIDENT KENNEDY  
QUI DEVAIENT ETRE LUES A SES FUNERAILLES**

## PAR L'ATTORNEY GENERAL ROBERT F. KENNEDY

A nos compatriotes de couleur il déclara :

« Cette nation...a été fondée sur l'idée que tous les hommes sont créés égaux et que les droits de chacun sont compromis quand les droits d'un seul sont menacés. Il devrait être possible pour tout Américain de jouir des avantages d'être un citoyen américain sans considération de race ni de couleur...d'avoir le droit d'être traité comme il souhaiteraient qu'on le traitât, comme on souhaiteraient de voir traiter ses enfants...Cette nation, malgré tout ses espoirs et toutes ses affirmations, ne sera totalement libre que quand tout ses citoyens le seront ».

A ceux qui ont été nos adversaires, il déclara à l'Américan University :

« ...Si nous ne pouvons aujourd'hui mettre un terme à nos différents, nous pouvons du moins contribuer à ce que le monde accepte sans risques les divergences d'opinion.

Dans son fond politique, je le pense, il y a sûrement un rapport de cause à effet, entre Cuba, les distensions politiques, et les années passant semblent faire pencher sur cette thèse, ne serait-ce que la façon dont le Président Nixon (Quel politicien ! Chapeau !) fut évincé.

Malgré toutes les aventures extraconjugales que l'on veut bien prêter à J.F. KENNEDY, il est certain que, son épouse Jacqueline, avait au début de l'été 1963 donné le jour à un enfant qui naquit prématurément et qui mourut pas tout à fait cinquante heures après la naissance.

Cela a de quoi ébraler un homme, quelles que soient sa position, ses doctrines, sa religion, et tout le reste.

Sur un plan strictement humain, J.F. KENNEDY a continué ou augmenté la valeur de l'œuvre qu'avait commencé avant lui Lincoln.

Je crois qu'aux yeux des Noirs d'Amérique, il possède la même valeur, quoi qu'il fasse, demeurera séculaire.

Il s'est efforcé d'établir l'égalité des droits et pour cela, il n'hésitait pas peut-être, et cela paraît tout à fait normal, à la façon américaine, de l'exprimer.

Il y avait par contre un gros problème qui se situait à l'époque dans l'état du Texas. C'est ce qui prouve, de façon évidente, que l'intelligence, si l'on veut bien donner une valeur à cette expression est demeurée quelque chose de particulière aux présidents des Etats-Unis de l'époque, c'est que malgré toutes les distensions, qui pouvaient exister entre lui-même et celui qui n'était pas prêt, ou qui ne reçut pas l'investiture voulue, il put toujours compter d'une façon honnête, du Président Johnson qui resta toujours fidèle à l'image que j'avais de J.F. KENNEDY.

Les différentes anomalies que l'on est susceptible de pouvoir remarquer aux yeux des autres, ne sont pas forcément des défauts.

On peut à ce moment-là considérer ces hommes comme des incapables, mais avant de le faire, faut-il encore être suffisamment objectif pour regarder de quelle façon les autres présidents, de quelque nation qu'ils soient, agissent.

Et pour aussi grande que soit notamment l'image que nous laisse le Général de Gaulle, J.F. Kennedy laisse quant à lui, un passage différent beaucoup plus vivant.

Il faut dans toutes choses reconnaître l'absurdité de certaines accusations, comme le défaut de preuve, qui fait que, avant d'être accusé, on est inculpé.

Il y a un tas de choses qui demeurent au moins excessivement sujettes à caution et dont encore une fois, les médias se sont servis d'une façon qui me paraît pour le moins excessivement injuste, pour ne pas dire totalement scandaleuse.

Comme ce fait à Dallas : Des enfants auraient applaudi la mort de leur président.

Il y a des choses qui peuvent paraître plausibles et d'autres qui ne sont nullement crédibles.

En la circonstance, qui concerne le problème vu sous la forme d'enquête par rapport à toutes les commissions qui ont pu se créer.

Par rapport à la vivacité d'esprit, son choix, sa qualité de meneur d'hommes, peu de pays pourront non pas se vanter, mais se glorifier d'avoir eu systématiquement, en même temps, deux hommes.

D'une puissance extraordinaire à eux deux, dirigeant la plus grande nation du monde : il s'agissait du Président Kennedy, de son vice-président, Johnson, qui devint Président dans les conditions que l'on sait.

Il n'y eut pas de trêve pour cet homme, et les rencontres qu'il eut avec notre Président de l'époque, De Gaulle ; ou Nikita Kroutchev, responsable si l'on peut dire en partie dans ce que les historiens appelèrent plus tard le désastre de la Baie des Cochons.

Ce n'est pas pour rien que Fidel Castro tient la place qu'il tient dans les cœurs soviétiques qui se sont ralliés à ce que l'on pouvait appeler, à juste titre : La Baie des Cochons.

Il faut tenir compte que si J.F. KENNEDY fut le trente- cinquième Président des Etats-Unis, il n'en demeure pas moins, très certainement, le premier, de par sa jeunesse, sa vigueur, son enthousiasme, et dans le peloton de tête, en ce qui concerne ses qualités humaines.

Ses qualités de dirigeant, jusqu'au jour où un vendredi 22 novembre, dans cette fameuse rue de Dallas, sa tête en sang tomba, sur on ne sait pas comment appeler cette forme de réception, mais sur celle qui avait partagé une bonne partie de sa vie, et qui n'eut qu'un seul mot, tant je crois que, si les critiques, à son égard, sont grandes par la suite, dans les circonstances de ce qu'elle a vécu.

De voir se transformer en crainte ce qui était son espoir, les possibilités, la vérité de la vie sur notre planète, qui a dirigé les yeux du monde, au-delà des conceptions de faces, de nationalité, vers une forme d'humanisme, dans sa façon la plus complète.

Il me semble que lorsque je vis cette image à la télévision, deux larmes coulèrent sur mes joues.

Je me sentais comme tant d'historiens et tant d'écrivains ont bien voulu le rapporter, un peuple à moi tout seul.

Sorti d'un monde qui a ressenti une perte, de la même façon, que pour ceux qui le connurent à l'époque, si le Général de Gaulle avait perdu la vie au lendemain de son appel du 18 juin.

Mais, en plus de cela, j'avais l'impression, par contre coup, d'avoir perdu un Ami et ce mot dans ma bouche, porte une signification bien particulière.

J'ai eu beau me pencher, lors de mon retour du Niger, sur ceux qui avaient notamment traduits le rapport Warren, à savoir Armand Michel, je ne trouvais pas et je ne trouve toujours pas la réponse à toutes les questions que je peux me poser.

Quel rôle a donc joué Jacques Rubi ?

Qui était réellement Lee Oswald ?

Quelle était réellement leur accoutumance ?

Devait-il être idiot, ou fallait-il un bouc émissaire pour que l'on confonde le Sud et le Nord, pour que les générations se confondent dans la nuit des temps, pour que cette masse de témoins assassinés trouvent tous une explication plus cohérente les unes que les autres ?.

Je veux bien, mais l'affaire me paraît d'une telle taille et d'une telle importance, qu'il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas savoir pour l'instant.

Pourtant, comment se fait-il que dans l'ébranlement que connaît la Pologne, son émissaire suprême, le Pape, représentant de Dieu sur terre, son assassin fut arrêté, ou du moins celui qui a tenté de l'assassiner.

On a déterminé avec précision la provenance des armes.

Il y a des tas de questions au sujet des assassins de J.F. KENNEDY, qui restent sans réponse, comme notamment la raison pour laquelle Lee Oswald sentit la nécessité de tuer Tipitt.

On a été jusqu'à calculer, à un dollar près, si ce qu'il avait encaissé, par rapport à ce qu'il avait dépensé, par rapport à son retour de Russie correspondait bien.

Mais pourquoi aller chercher tant de précisions quand on est intimement persuadé ? Déjà, cela en lui-même est troublant.

A trop vouloir prouver la vérité, on démolit celle qui paraît à elle-même évidente.

Regardons de plus près cette dynastie des Kennedy, qui formait un groupe familial parfaitement homogène, et c'est cette image que John a reporté, durant son mandat présidentiel, sur le peuple Américain.

Son frère, Robert Kennedy, un mystère qui demeure inexplicable. Pourtant, on le disait plus intelligent que son frère John.

C'était, le père de dix enfants, et ça, je crois que cette forme de cohorte, car, je ne vois pas comment on pourrait l'appeler différemment nous fait arriver à la façon dans laquelle s'est déroulé, comme certains le disent, le tableau chronologique de la journée de Lee Oswald.

Moi je dirais plutôt le tableau nécrologique de la mort du plus grand président de tous les temps. Le 24 novembre 1963, Lee Oswald est assassiné par Jack Ruby, dans les sous-sols, alors qu'il était encadré des forces de l'ordre.

Le 22 novembre le rapport Warren dit : 13 H 50, arrestation d'Oswald.

13 H 16, Oswald tue Tipitt.

13 H, il arrive chez lui, prend son revolver, met un autre blouson et redescend.

12 H 54, il se fait déposer à quelques centaines de mètres de chez lui, 12 H 47, il prend un taxi.

12 H 44, il change d'avis, il quitte l'autobus.

12 H 40, il prend un autobus pour aller, chez lui, 12 H 33 Oswald, oubliant son blouson, quitte l'immeuble.

Son blouson sera retrouvé plus tard.

12 H 33 mn 30 secondes, Oswald est vu au deuxième étage.

12 H 30 Oswald tire sur Kennedy.

11 H 55, Oswald quitte la Maison des Pen, en emportant sa carabine. Il a posé son alliance sur une meuble, il a laissé presque tout l'argent qu'il possédait : 170 dollars.

On trouvera sur lui, après son arrestation, 13 dollars et quelques poussières.

Si j'ai volontairement remonté : le rapport Warren en arrière, c'est il me semble que, lorsqu'on ne peut pas résoudre un problème, s'il y a problème, qui peut paraître chronologique, on le prend d'une façon qui peut paraître chronologique, on le prend d'une façon, d'une autre manière.

La preuve, dans les cours d'eau, les écrevisses ne marchent-elles pas à reculons ? Cela ne les empêche pas d'avancer, de vivre.

Il y a par contre, dans ce que je considère comme un tableau nécrologique, quelque chose qui est pour le moins surprenant.

Toujours dans le dossier Warren : personne n'a examiné la possibilité qu'Oswald soit venu chez Madame Pen, sans grand espoir de reconquérir Marina, son épouse, et pour prendre sa carabine, la preuve de sa virilité, son seul bien.

Il devra garder l'arme à son lieu de travail avant de pouvoir l'emmener chez lui le soir, mais le hasard lui donne l'occasion d'un suicide plus éclatant que celui manqué à Moscou. Quelle gageure ! Note de l'auteur.

Il apprend que le cortège passera d'Osley Plaza, il a sa carabine sous la main, et en raison des réfections du parquet, il se trouve qu'il pourra assembler son arme et se poster à l'une des fenêtres, à l'abri des regards.

Grâce à un rideau de cartons de livre posés les uns au-dessus des autres par des menuisiers.

Ce qui peut étonner dans son attitude, avant et après l'attentat, s'expliquerait mieux par cette version des faits.

Encore une fois, l'on peut considérer cela comme une version des faits. Moi, j'ai plutôt tendance à considérer cela non pas comme quelque chose que l'on a voulu bâcher, mais dont on s'est efforcé, pratiquement à la demi-seconde près, d'organiser le temps ?

Pourtant, si l'on regarde bien le Port de New-York, à son entrée, c'est la statue de la Liberté qui s'y trouve.

Cela devrait donc être le pays de toutes les libertés, c'est un pays neuf, et ça a été le pays de la plus grande corruption.

Un mois après sa mort, un flambeau similaire à celui du soldat inconnu reste allumé à la flamme qui brûle sur sa tombe.

Je crois qu'il n'est pas mort pour tout le monde. Dans ce cimetière d'Arlington, là, il fut enterré, puis porté au Mémorial Lincoln.

Je me souviendrai de ce reportage et de ces lectures.

Ils étaient par milliers portant des torches, immobiles dans ce froid presque sibérien, puis l'espoir de cette lueur, de cette flamme se propagea de l'une à l'autre, comme une chaîne, chaque assemblage allumant la suivante.

Le peuple se mit en marche comme dans Germinal, non pas sous les chants, ni sous les fleurs.

Mais à la lueur des flammes qui tremblaient, et grelottaient dans l'espoir d'une nuit.

Le 23 décembre 1963 LA NEIGE TOMBA COMME LA VEILLE. On avait l'impression que les chevaux blancs qui avaient tiré, on a presque envie de dire son sarcophage jusqu'à sa tombe à ARLINGTON, étaient désireux de venir se confondre avec la pureté de la neige menteuse.

Car tout n'était pas si blanc que cela. Elle pourtant très belle, elle s'appelle « La Maison Blanche ».

Si par un soir d'hiver, vous vous sentez la nostalgie de celui qui aurait pu être et qui aurait été incontestablement celui que le monde attendait, nous aurons peut-être la réponse un jour.

Il y a différentes sortes d'étoiles qui surgissent et, encore une fois, les médias se dépêchent de la saisir.

Il est vrai que les étoiles se rejoignent, toutes au paradis, quelles que soient leurs origines, n'oubliez pas que si vous réveillez Marilyn Monroe ; il serait bon que vous sachiez que J.F. Kennedy a porté le drapeau de son pays, autrement que sur son cercueil.

Nous sommes bien petits avec notre Napoléon, et l'Allemagne avec quelqu'un que je vous laisse deviner, tant les morts qu'il laisse avec lui, ont emprunté des gens d'une tristesse qu'ils ne veulent peut être pas écouter et qui les emmène là exactement où ils se doivent de rester ou de demeurer.

Pourtant, chaque nuit, si l'on ne voit pas les étoiles, c'est parce que les nuages les cachent, mais ne pensez surtout pas qu'elles ne soient pas là.

C'est lorsque le brouillard est trop épais qu'il empêche de voir la rive, là où l'on entend doucement le clapotis des vagues qui viennent mourir sur les bras du rivage.

Dans un élan de tendresse qui n'est plus la panique d'une tempête, et que l'oreille amie de l'être humain veut bien entendre, car il considère, à juste titre, cela comme son moment de rêve, d'idéologie.

Et quelles que soient les pages de l'histoire, quelle que soit la manière dont on puisse les tourner, je pense, en ce qui me concerne J.F. Kennedy, que la brume est encore épaisse.

Toute la lumière n'a pas été faite ou si elle a été faite, elle a été poussée pour des esprits beaucoup plus développés que le mien.

Je ne suis absolument pas du tout convaincu de tout ce que j'ai pu apprendre, je serais encore désireux d'en apprendre, même dans la mesure où cela me permettra d'être un coquillage que l'on colle à son oreille pour écouter le bruit de la mer.

Car toi l'homme tu restes vivant.

## ELISE

Les notes de musiques teintent à mon oreille, comme une croix blanche. Le jour où je vous ai connue, Madame, Vous, si menue, vous respiriez la force, la puissance, quelque chose qui ne s'explique pas. Vous avez su laisser autour de Vous l'image vivante de Celle qui prend beaucoup moins qu'elle ne donne.

J'ai trouvé en vous, Madame, l'image, la réalité de ce que beaucoup cherchent et qu'ils ne trouvent jamais. La gamme de la lettre que je vous écris, ne trouvera jamais suffisamment d'échos ni les mains d'un magicien, pour si grand magicien qu'il soit, ressentir ce que je garde au fond du cœur.

Pour moi, et je dis bien pour moi, vous n'êtes jamais partie. La lourde dalle s'est refermée, et arpentant de temps en temps, le chemin de gravier qui mène à votre sourire, le Présent que je vous apporte, la senteur de ces fleurs, me paraît bien triste, au plaisir de vous dire bonjour.

Tout autour de Vous, dans cette cohorte qui Vous accompagnait, dans ce que certains appelaient votre dernière demeure, je n'ose écrire, mais je pense que j'étais seul avec Vous. Petit aux yeux de certains, sont les souvenirs matériels que Vous m'avez laissés, dans le fond, ils sont pour moi la Vie de tous les jours.

Je ne vous ai pas connue suffisamment longtemps, Madame, j'ai vieilli, mûri, mais pour moi, Vous restez Vivante. L'image de notre dernière entrevue, me rappelle que Vous êtes là, que la douceur et la valeur de Vos bisex, étaient celles, Madame, qu'un enfant reçoit de celle que vous restez pour moi Elise une véritable maman.

## A NICOLE

Les divorcés tournoient sur la piste, le 45 tours n'en faisait qu'un seul, dans cette chaude ambiance d'hiver, une guitare posée sur la table, à tes côtés, m'a permis de te rencontrer.

Nous nous sommes connus, aimés. Pourtant que de problèmes je t'ai apportés. Ceci n'est nullement un acte de contrition, mais la vérité.

Tu m'as apporté ce qu'aucune femme au monde ne saura jamais m'apporter. Je t'ai rendue heureuse et malheureuse, tu m'as réellement aimé, on s'est quitté, on s'est retrouvé, on s'est quitté, on s'est retrouvé. Tu n'as jamais laissé le soin à quiconque, dans tes meilleurs moments, d'essayer de me détruire.

Pourtant tu sais que les jeux de mots étaient faciles, tu m'as haït je n'ai pas su t'aider. J'ai voulu essayer de battre des records inexistantes. Tu étais une source de trésors inépuisables, comme le cristal des Pyrénées. Tu as brûlé en place publique, volontairement, la constitution de nos véritables énigmes.

On a eu beau s'employer à acquérir dans l'ombre, nos services, que nous n'en sommes pas pour le moins restés désunis. Notre histoire se confond avec le mystère.

On a eu beau s'employer à acquérir dans l'ombre, nos services, que nous n'en sommes pas pour le moins restés désunis. Notre histoire se confond avec le mystère.

Merci pour tout ce que tu m'as appris. Les pratiques dont tu es porteuse demeurent une vérité, qui pourra donner un jour, la clef des pouvoirs méconnus des autres.

Tu m'as animé, nous nous sommes créés des polémiques, ton Œuvre m'a marqué, à tel point, qu'elle demeure la Trace d'un combat, mais la forme de sciences que tu développes, je n'ai pas le droit d'y pénétrer.

Le jeu de connaissance que j'ai acquis sur les chemins d'hier et d'aujourd'hui, se confond, sur l'utilité des intellectuels.

Pourtant à mes yeux, tu restes une valeur authentique qui bon gré mal gré, se diffuse. Surtout à l'heure où le monde devient de plus en plus technique, ta mission est restée fondamentale, mais que de savoir dans ce domaine elle m'a apportée.

Je n'ai nulle puissance, dans ce domaine, recherche ; tu as posé les principaux jalons de statut de ma carcasse d'aujourd'hui. Auteur, tu l'as été, et tu continues de l'être, c'est une partie de toi-même, tu t'es engagée dans le succès des expériences en cours, moi, je suis resté sur le bord du chemin, en regardant, et en parlant pour essayer de pourfendre, ce que je croyais être une dynastie.

Puisses-tu dépasser cette tentation, de la dissociation et du décalage à ne jamais rien aimer. Je n'ai sûrement pas été celui que tu as toujours été, mais lorsque tu as eu besoin de moi, j'y ai répondu d'autant plus favorablement qu'à tes yeux, j'étais ton élu.

A mon actif, je n'ai qu'une seule chose à apporter, celui de t'avoir toujours aimée, mon passif est énorme, et si le chant des oiseaux se confond avec la luminosité et la clarté de ma voix, j'ai su, comme tu me l'as dit, et cela est vrai, faire de toi, une vraie et véritable FEMME. Merci de m'avoir dédié ton œuvre.

## A ALEXANDRE

Le soleil point à l'horizon. Je me trouve au bord de la mer, une larme réelle, va grandir cet océan. Dans le murmure de ces vagues, elle renaît sans cesse sur le rivage, ma peine. Tu as un prénom prédestiné à quoi, je n'ai pas eu le privilège de partager les premiers moments de Ta vie, et pourtant j'ai participé, j'ai fait en sorte, que ce qui puisse un jour me ressembler soit l'image plus forte et plus grande que le Petit que je suis.

Il est à toi tout entier, ce monde que je t'offre, à deux mains ; mon cœur verse d'une façon monotone, les lettres de ton prénom. Je t'ai serré dans mes bras d'une façon si forte, que j'oubliais l'aspect par rapport à la fragilité de toi enfant. Celui qu'on appelait le Grand a oublié de traverser les mers et les océans, à la recherche d'une terre promise, remplie de cupidité et d'orgueil.

Il est resté tout seul, je suis Seul en apparence, ce qui dicte ma force, ce qui me fait ou qui je le crois me permet d'aller plus loin, c'est l'espoir qu'un jour tu comprendras.

J'aurais pu te déchirer, te partager, te confondre, pour mon plaisir, pour ma joie ; mais ta Peine n'aurait-elle pas été plus grande ? Je me sens aujourd'hui comme le petit poucet, sauras-tu ou pourras-tu ramasser les cailloux que j'ai laissé sur nos chemins. J'ai perdu l'élan de mes vingt ans, mais je veux bien si tu le souhaites te prêter un miroir, fais moi simplement savoir, car le jour où tu le désireras, tu pourras venir.

Je prendrais le soin de ne laisser qu'une seule glace, et j'attendrai que tu veuilles bien accrocher la deuxième au mur de mon cœur. Je ne peux prétendre remplace la valeur d'une Mère, son courage a été plus grand que le mien.

La vie n'est pas une chose facile, mais elle est si agréable, quand devant cet océan, le flux et le reflux, m'ont fait lever la tête que je portais bien basse.

Grâce au phare qui bougeait sur la côte, j'ai retrouvé le chemin des monts clairs. Les neiges n'y sont pas éternelles, tu es le printemps, moi l'automne, dans mon esprit, mon cœur se donne, le tien se gagne, je remercie tous ceux qui t'ont aidé jusqu'à ce jour, qu'ils continuent à le faire, car je me sens faible, pour ne pas dire lâche, mais tu es et tu resteras mon fils.

## A GENEVIEVE

J'avais quelques années de moins et par une belle journée d'été, alors que j'avais quitté la capitale, j'ai appelé sans cesse, ce qui fut un instant de bonheur. Tu as voulu disparaître et je n'ai pas compris : je garde, et je porte le lourd fardeau, dans le geste que tu as accompli.

Comme le bouquet de roses, en guise de révolution, qui ornait ton dernier drap, tu as emporté une partie de moi-même, certains auraient pu dire haïssez-vous jusqu'à la peine, j'ai pris la corde dans le domaine où tu es restée vivable. Ce n'est pas pour rien que tu t'appelais Geneviève. Comme chaque début d'année je ne peux, même si je la déteste à cet égard, ouvrir un regard qui tourne en rond vers Paris.

Tu aurais souhaité une basse cour qui devienne touchable, non pas pour que les hommes se bousculent autour de toi, mais pour que je reste là. La table est dressée, et quand je revois ton image, je me sens rempli de noir.

Les souvenirs tourbillonnent dans ma tête, je n'ai pas de souhait particulier à formuler, tu ne m'as rien dit, le jour où je sentais tous les regards posés sur moi, j'ai eu le privilège et l'honneur d'être en premier rang. Je veux que tu saches si tu le peux, que j'ai fermé le livre, mais qu'au milieu de ces pages, il y a des roses, qui sont l'éclat de ta jeunesse, et le sourire de tes vingt ans.

## **LA PUISSANCE DES MEDIAS VUE PAR L'HOMME DE LA TERRE**

Quelle force de frappe peut faire en sorte que tel ou tel produit se consomme bien. C'est sans doute le budget que la firme X ou Y a décidé de consacrer à son lancement.

Il faut à tout prix que cela se vende, se consomme, se dise, se voit. Alors, peu importe si tous les murs de la ville, du pays seront pendant un certain temps voués à l'antinateure.

Que cela soit un homme, un parti politique, une masse de produits aussi divers les uns que les autres. Que la télévision, un certain type de presse nous intoxiquent avec les qualités réelles ou irréelles de cela. La présence des médias qui font et défont, n'ignorent pas la raison d'Etat manœuvrée de telle sorte, que parfois, on ne sait plus quelle radio prendre, quelle chaîne allumer.

De tout cela, « la quiétude du Paysan » devient une douleur pour le Citadin. C'est réellement très dur de vivre : des produits de sa terre au 20<sup>ème</sup> siècle, va-t-on regarder les choses avec objectivité. Sans sa terre, ses richesses, ses fruits, l'homme ne peut survivre.

La révolte qui gronde dans l'âme de chaque paysan est très souvent justifiée. Que reste-t-il de l'artisan écrasé par les Truchs (médias et autres) ? On dirait qu'ils sont malheureux, mais combien d'heures peuvent faire un paysan, un commerçant, un dirigeant de petite entreprise, à côté de ce que l'on appelle « les intouchables ».

Il y a certaines fonctions que pour rien au monde certains ne feraient, on ose murmurer, il possède la liberté et l'indépendance ! Mais sûrement pas au même prix ni à la somme d'efforts qu'il faut envisager entre l'opulence et survivre.

Quoi de plus normal, répondent certains, mais ces « fous » si nombreux sont le moteur qui permet au pays d'avancer. Qui dans les « intouchables » se sent capable de retourner la terre, de semer, de surveiller et enfin de récolter.

A quelle heure ? Ce brave paysan doit-il se lever pour s'occuper des bêtes, de ses champs, pour que le jour le blé continue de pousser. Combien d'heures un artisan, un dirigeant d'entreprise doit consacrer au labeur ? En regardant avec objectivité, il faut croire que les vaches représentent des comptes plus durs à faire pour les petits par rapport aux grands.

Il se prouve involontairement qu'il est difficile et qu'il faut autant de savoir pour faire un petit producteur qu'un grand chef d'Etat.

Il est vrai, qu'en aucun cas tous deux n'ont gardé des cochons ensemble, car si l'un pense à le faire grandir et à le nourrir dans le but prochain de s'épanouir, l'autre ce qu'il pourrait en tirer des compétences de cet homme, additionné au bénéfice de cet animal sous toutes ses formes.

Le risque demeure de façon évidente plus grand pour celui que l'on appelle le plus petit.

## **NOTRE JUSTICE EST-ELLE VALABLE ?**

### **IL FAUT SAVOIR QUE...**

Le risque, le pouvoir, la lutte peuvent avoir comme départ le jeu de l'indulgence.

Le sujet de la théorie, de la communication ne passe pas assez, donc par la même, la joie qu'il y a à communiquer. Avant de ressembler aux fruits de l'effet d'une dépense, d'une performance, pouvant manifester une valeur, la communication demeure une en soi.

Chance de tous les écueils qui aboutissent au dialogue, l'écran culturel est sans aucun doute le plus évident, et peut-être ce qui semble paraître contradictoire, le plus faux.

Pour saisir un sens, qu'a-t-on saisi du sens de l'autre ? L'exemple le plus familier, le plus quotidien, de tous les jours, reste le témoignage d'une scène.

Il s'avère qu'il faut savoir qu'elle demeure une confrontation, on peut la vivre seul ou à plusieurs.

La déformation de tout temps, même involontaire, représente de par devant tous une vérité pour tout être en final. Il faut donc le savoir, « La question posée étant parfois plus importante que la réponse faite » d'où une dualité qu'il faut essayer de savoir et de comprendre par l'indulgence.

## **RAS LE BOL**

Mais où va-t-on donc s'arrêter ? On n'arrête pas de proclamer sur tous les toits, et par tous les médias possibles, que la Sécurité Sociale est en déficit, que le commerce extérieur bat de l'aile, que l'on se doit de combler un trou de 30 milliards, que le tabac, l'alcool, etc...

Coûtent plus cher à l'Etat, donc aux contribuables que n'importe quelle forme d'imposition soit-elle. On constate et l'on apprend en date du 25 septembre 1982, que la taxation concernant les vignettes sur le tabac (paquets de cigarettes) se décompose de la façon suivante :

- 1 F de plus pour les paquets atteignant un prix de vente de 5 F
- 2 F pour les paquets au-dessus de 5 F

Et, au comble, au désespoir (Sic) pour les adeptes de Bacchus, puisque gare à leurs escarcelles, les alcools titrant 25° et au-dessus prennent 10 F par litre.

Que le Ministre de la Santé, quel qu'il soit, de droite, de gauche, de la majorité, de l'opposition, de quelle que forme d'extrêmes, cesse de vous clamer sur tous les toits, que les hôpitaux regorgent d'ivrognes, de patients en attente de traitements, tout cela au nom de quelle forme de démagogie.

On se veut démagogue ! Publicité ! Objectif ! Impartial ! Mais qui donc est de taille à réaliser tous ces fantasmes. Sûrement que des gouvernements pseudo-Pinochet et des animaux vivant dans une pureté naturelle et ses problèmes, hormis le fait que même les représentants d'une certaine marque d'aliments pour animaux n'hésitent pas à déguster ce que l'on confie à nos amis les bêtes.

Si l'on calcule de plus près le nombre de bistrotts, de cafés, de cafés bar restaurant, de cafés-PMU sur le plan de la France, il s'avère que nous sommes non seulement une race en voie d'extinction, mais les plus grands poivrots du monde.

A ce rythme la force des images est incapable de décliner, même pour des intellectuels avertis, ce qu'un visage couperosée peut représenter aux yeux de certains.

On a pris la peine, et, oh combien cette valeur se justifie, d'étudier le problème, et le sujet a même été traité en thèse sur notre département par le Docteur M. Charly, dont certains incidents relevés des conséquences d'un métier, puisque le sujet traité était en partie un problème de mycobactéries dans les houillères de charbon.

Quelle dignité que de traiter des sujets pareils, même si la tuberculose et les bacilles de Koch (nom du chercheur) nous disons BRAVO à ces hommes et à ces femmes qui, effacés dans un certain cadre d'humilité, permettent aux gens d'avoir des conditions de vie et une longévité plus importantes, plus agréables.

Si le tabac, l'alcool, le jeu sont de nature à précipiter notre société actuelle dans un gouffre, il faut arrêter de mettre des cataplasmes sur des jambes de bois, ou faut-il en déduire que la position de l'Etat et celle d'un commerçant sont identiques : encaisser d'abord, faire payer après.

Si la position de l'un se justifie, la position de l'autre est absolument INTOLERABLE. Le déficit que l'on considère dans le cadre de ce budget se monte à 30 milliards. Or ces nouvelles vignettes ou pseudo-taxations, appelons-les comme l'on voudra, mais elles sont là, ne nous rapporteront que 10 milliards (communiqué sur France-Inter le samedi 25 septembre 1982 à 6 H).

Où va-t-on prendre les 20 milliards manquants ? Nous sommes les premiers à déplorer la carence et le manque de salubrité de nos paysans par rapport à la sécurité que représente un poste de fonctionnaire. Nous en sommes conscients à choisir ce fait, parfois à contre-cœur, mais elle est là et l'on se doit de l'accepter.

On peut considérer que notre passage si bas peut se comparer à une carte de visite mais que l'encre ne soit pas indélébile et pour aussi forte que soit la pensée de tout un chacun, si une journée de printemps ne vaut pas, aux yeux de certains, une journée d'été, chaque saison a ses merveilles, que Dame Nature sait nous faire constater avec son juste équilibre que la main de l'homme détruit.

Messieurs les politiciens, vous qui siégez à l'Assemblée Nationale, vous qui tenez de si beaux discours quand donc allez-vous finir de nous raconter de telles salades ? Même si celles-ci ne sont pas d'origine Russe, les unes permettent plus que d'autres un certain type de corporation où une certaine couche de population permet de faire passer tel ou tel homme politique du cadre de l'oubli à la prospérité.

Mais n'oubliez pas qu'il n'y a eu qu'un seul Jean Jaurès, qu'il n'y en aura jamais deux : qu'il n'y a eu qu'un seul Jules Ferry, qu'il n'y en aura jamais deux ; qu'il n'y a eu qu'un seul Charlemagne, qu'il n'y en aura jamais deux.

Tout le monde veut se comparer maintenant et citer comme exemple ou dans ses mémoires, avec dans ses approches ou dans ses affinités, l'image d'un homme qui a su lui donner la véritable signification de savoir prendre ses responsabilités. Il a commis des erreurs ; il est certain qu'il n'y a que les gens qui ne font rien qui sont certains de ne pas en commettre.

On ne peut, avec tous les progrès de la science et toute la valeur des scientifiques, des politiciens et autres, refaire en sorte qu'un homme qui a su si bien représenter son pays revienne. Nous voulons citer par là Charles de Gaulle.

A quelle sauce faut-il donc manger Monsieur Debré ? Il joue parfaitement son rôle de paternaliste mais il est incontestable qu'il aurait dû agir en conséquence, il l'a au combien fait, à titre personnel, mais il a fallu attendre vingt années pour qu'il ose le déclarer publiquement.

Monsieur Jacques Chirac clame sur tous les toits le renouveau pour la république, le rassemblement pour la république, mais il est indiscutable que son objectif principal et sa cible sont dans la valeur d'un homme, qui sans avoir les qualités du général de Gaulle, avait la prestance de ce dernier, donnait sa véritable image à la France.

C'était, il est l'élève d'un ancien, cet ancien on n'arrête pas d'y faire référence : Antoine Pinet. De grâce, Monsieur Valéry Giscard d'Estaing vous aviez une certaine prestance avant de constater que votre ennemi visé était Monsieur Jacques Chirac. Il aurait fallu constater cela tout comme le déclarait si souvent Monsieur Barre, nous approchons de la fin du tunnel, il en est de cela comme des taxes qui nous frappent aujourd'hui, on n'en voit jamais le bout, au lieu de vous battre, au lieu de dépenser des dizaines de milliards dans des campagnes politiques inutiles et ridicules qui, à force, deviennent de l'intoxication, essayez plutôt de vous comprendre pour que la crise qui EXISTE ne soit pas plus grande que celle des temps passés.

Pour ce faire, il n'y a qu'à constater une chose, on prétend et on n'arrête pas de crier : le pétrole nous coûte cher, nous sommes taxés sur le dollar, nous payons le baril en dollars mais quand sera-t-on décidé finalement à nous mettre en face à face avec les bilans des sociétés multinationales de carburants ? Où vont ces bénéfices ?.

Servent-ils à alimenter la guerre au Liban ? Servent-ils au champ d'exploitation comme l'Afghanistan à l'heure actuelle ?

Le Vietnam est mort, les séquelles d'Hiroshima sont encore dans le cœur de certains et dans la chair d'autres, pourtant il est certain que Claude Eatherly déclare : « J'ai détruit Hiroshima ».

« Mon Dieu, qu'avons-nous fait ! » s'écrit le pilote Lewis en voyant Hiroshima fondre littéralement sous la bombe que son appareil venait de lâcher après que le major Claude Eatherly eut indiqué que la voie était libre.

Plus encore qu'en 1945 la menace atomique dresse son terrifiant équilibre. Jusqu'à quand la Terreur sera au milieu de nous ? Les ravages d'Hiroshima ne seraient qu'un Jeu au regard du déchaînement possible de l'enfer perfectionné d'aujourd'hui.

Il s'agissait du 6 août 1945 dans le ciel d'un pays appelé Japon : la cible était idéale même si Claude Eatherly a ressenti douloureusement des perturbations par sa présence.

Le 6 août 1945 au-dessus d'Hiroshima.

Il est vrai qu'un seul pilote avait su manifester une forme de désespoir et de remords.

Nous sommes aujourd'hui encore à nous poser la question : fallait-il bombarder Hiroshima et dans quelle mesure pouvait-on éviter ce bombardement ?

Seulement tenons compte que les responsables de la bombe : les savants Albert Einstein-Lszilard et Robert Oppenheimer ont exprimé leur crainte quant à l'utilisation de l'engin et pourtant le major général Leslie Groves intima quand même l'ordre de larguer.

Pouvait-on comparer cela à une cible dans le désert même si cette bombe, s'appelait PETIT GARCIN (Little Boy), quel beau nom !

La matière fissile avait été cachée comme un petit diamant au milieu d'une énorme masse de coton. Quelle apocalypse !

On en est voué maintenant à faire des pèlerinages sur Hiroshima. Alors, que l'on arrête de nous décrire les scènes d'Auschwitz Bukenvall et autre pour que nos enfants sachent un jour qui nous étions. Est-ce que cela sera de nature finalement à faire réagir certains ? Il est évident que la création de l'Espéranto permettait à tout homme et à toute femme de pouvoir se comprendre dans une même langue universelle.

Que de conflits aurions-nous pu éviter, ils existent en vies de tous les jours sans se voir. Par contre combien de milliers d'autres peut-on éviter.

Nous ne pensons qu'un chef d'état, quel qu'il soit, de De Gaulle à Mitterrand, travaille davantage Mais ceux qui souhaitent démontrer certaines choses sont tenus par leur propre volonté de par leur propre courage à faire face aux réalités, de le prouver.

On pourrait considérer que ceci est une rancune, un renvoi permanent aux autres. NON c'est tout simplement la constatation d'un certain type d'hommes qui, d'une façon un peu confuse, s'expriment en disant : « Ras le bol, Ras le bol... ».

### **MARIAGE AVEC LES TOURMENTES**

Il y a tant de gens qui nous lisent, d'autres nous téléphonent, ou nous écrivent, qui êtes-vous ?

Question très forte, très dure. Si nous écrivons c'est tout simple, on se trouve pratiquement dans l'impossibilité physique de nous cerner.

De faire part de nos doutes, de nos inquiétudes, de nos colères, nos coups de sang, les routes divergentes nous aident.

A quoi ? A survivre, plutôt que vivre au mystère que nous sommes nous-mêmes. Là, notre bureau, notre table de travail ; dessus des revues, des livres, des journaux pêle-mêle ; pas de photos sur nos bureaux (enfin le mien), pas de compagne, un enfant à demi-perdu.

Dans une des pièces un crucifix qu'un jour de départ une amie me laissa en guise d'adieu.

Quelques lettres empilées, les derniers disques me convenant, et on a franchi mon seuil.

Méthode, ou être sans qualité, le fait de sentir que je puisse être perçu comme mauvais, joue terriblement sur ma nature. Sur ma position sociale, et je reste persuadé que je donne l'image d'un homme actif.

C'est réel. Et pourtant s'il savait ou pouvait vivre l'intérieur...

Je n'ai pu savoir qu'une chose, c'est que l'on ne sait jamais assez. Que cherchez-vous à savoir, oui, je me sens bien seul.

De temps en temps quelques amitiés particulières, me font un peu oublier...

La sensibilité à la réception d'une lettre, une communication téléphonique, l'espoir d'une visite.

Tout cela me redonne courage et ma fatigue s'envole.

Mon souhait renait de ses cendres, j'ai envie d'exploser de sortir de ma « maison », de mon « domaine » ;

Je me réveille un peu de la nuit. L'amitié demeure pour moi une certaine forme de « mon jugement », la complicité, celle qui m'émerveille et qui, je ris du dictionnaire, c'est l'endroit, l'espace aéré, vital, libre.

La parade, un point de ma brûlure, un trou symbolique, qui permet d'hurler, les mots, la diction, la parole, sont tout un art de création qui demeurent la joie et la puissance incommensurable donner le jour.

Combien de choses a-t-on dites, pu écrire sur deux mots qui commençaient par la même lettre, Amour, Amitié ?

Il est difficile de les classer dans les chaînes de la valeur humaine, car elles se suffisent à elles-mêmes. Nulle chose commencée, entrevue, pour bonne que soit l'intention, nous souscrit encore mois, à ce que l'on peut considérer comme un Contrat.

L'Amitié ouvre une « porte béante », elle présente l'avantage d'être désintéressée, au cœur de tout être vivant, elle s'affirme en tout individu, comme irréductible incorruptible, du passage sur la terre.

L'image du Respect, sombre dans l'Infini, de l'Autre. Non en tant qu'antagoniste, de celui ou celle, suivant les mêmes signes que moi.

Mais comment parler d'alter ego, c'est l'image de celui ou celle qui m'ont forcé, et constitué, qui m'ont fait »Loi « cette charpente me donne l'impression d'être au-delà et en dessus de ma triste personne.

L'Amitié durable ressemble à une certaine forme d'exil, car elle met dans l'obligation, certain qui ne le sont pas réellement à se hisser au-dessus d'eux-mêmes, comme le disait Bergson.

Je n'ignorais pas qu'en ces points je me devais de quitter ces « lieux » mais où me réfugier ?

Au-delà de toutes mes forces, allant jusqu'à l'épuisement.

Quelle possibilité de dialogue me restait-il ? Comment pouvais-je me faire comprendre, par ce qui m'était fondamentalement opposé.

Elle me permet uniquement de savoir que j'ai vu le jour, et que j'ai mis les pieds sur ce Monde.

Il est des moments, où je désire ardemment, rester tranquillement, au douillet de mon grabat.

Quelle belle image que celle de l'Amitié, qui ne tient pas de compte.

Elle n'est pas son zénith, mais son antagoniste. D'où le danger, non ignoré de la course à la rencontre. Il n'est nullement question, de la forme ou du style : « Bonjour ! Tu vas bien ? »

La frappe est tellement profonde, qu'elle s'imprègne avec les muscles.

Je déplore certains qui utilisent le terme « Amis », savent-ils réellement, sa signification ?

C'est là, où se vide l'Amitié, dans le calice du sang. La tendresse est une forme d'amitié, elle emprunte des petits pas qui sont sens « inouï », mais dans un regard, qui en dit très long.

Que reste-t-il de cette douce folie qui, par un simple appel, ferait partir par tous les moyens, l'un vers l'autre.

Chopin aurait dit que la Solidarité rime avec la valeur de l'Amitié. Nul n'est besoin d'avoir troqué jour et nuit pour se sentir plus près, plus conjoint, plus solidaire.

Un hurlement m'est parvenu, vais-je réussir à trouver le sommeil, l'appétit, suis-je capable d'offrir une part de ma vie pour des inconnus ?

Sûrement, quelque part en moi, un désespoir à retrouver ma plaie béante.

La Tendresse... Comme l'aurait dit Sagan doit-elle appartenir à ceux qui se sont à certains moments donnés, gavés au maximum, mais les plus meurtris de l'Univers.

J'en tire une forme de raison, c'est que pour certains peuples, nous restons insatisfaits, pire, insatiables.

Où vais-je me trouver, comme puis-je me découvrir ?

Qui suis-je ? Il me semble que je sois parfois, donneur d'Amitié.

Pas fidèle, et d'une forme rare, si l'on prend dans le sens des pamphlets de Louis XIV.

Cette Amitié, cette Fraternité qu'est-elle ? Peut-être pas aussi impure que certains le prétendent, mais honnête. Puisque je reste une enfant qui s'ignore, la preuve : je m'émerveille toujours, de que je découvre, par rapport à ce que je découvre, par rapport à ce que j'ai bien voulu donner.

Le vent des marées a été plus fort, que la puissance des chaînes, et si notre « bon roi » savait rendre sa justice aux pieds de Salomon, il est évident que, si je peux le dire je m'en sens INCAPABLE.

Si le lama crache, c'est que ses capacités sont grandes, c'est que Dieu l'a fait ainsi. On ne peut tenir de tels propos sur un champ de bataille, mais après les croix de bois, les dalles de pierre, certains se souviennent, d'autres ne parlent plus de leurs AMIS.

Pourtant, Dieu existe, sûrement par là, un jour peut-être d'autres le verront, pour moi il ne s'est jamais caché.

La fumée blanche qui, hier, a permis la naissance de représentants de Dieu sur Terre était blanche. Elle est sortie de ces hauts fourneaux, si près de la cité des croyants.

Un homme de chair et de sang, à l'image de Marie, a paru : Il était Polonais.

Il est par devant tous, ceux qui représentent une certaine forme d'Eglise, l'image de ceux qui demeurent, la puissance divine, son âme et son cœur, laissent toutes les religions, avec tous les hommes.

Dans sa modestie, Sœur Thérèse a su faire taire une certaine forme de souffrance.

La qualification du Prix Nobel a perdu de son prestige, eu égard à l'aide que les bons de ce monde auraient du lui apporter.

Les plus grandes souffrances ne demeurent-elles pas le et l'apanage des sans expression ? Peuples du globe, l'Histoire parlera de vous ; mais vous, meurtris dans votre chair, la chair de votre sang ; n'avez-vous pas souhaité vivre, quelques minutes, dans une tour d'ivoire insondable, imprenable ?

Que le monde appartienne à des gens capables, ou coupables de telles réactions, que deviendrons-nous, que serais-je, sans toi qui viens à ma rencontre.

J'apporte le pain, si sur ton chemin, tu trouves de l'eau, pense qu'à nous deux, nous serons une force, mais que l'un sans l'autre, nous mourons.

Dis-moi quel bateau prendre, quel avion, quel cheval, mes pieds sont usés, ma gourde est vide, le temps presse, je n'ai plus que toi à découvrir, mais il y a une chose dont je sois certain, c'est que la race des hommes est appelée à s'éteindre.

Même si j'ai pardonné, je n'ai pas oublié ; je regarde chaque jour qui ressemble à un bouclier qui se trouve devant moi, il me préserve, on croit me sécuriser de ce que tu souffres.

TOI TERRE maculée de sang, toi homme, dont ton seul désir est de rattraper et vaincre ton ombre.

Messieurs, le sang qui coule, n'est plus l'adage de Pilate, pour délicieuses que soient les coupes d'or, que l'on offre, on a donné l'emblème du deuil : NOIR.

Un peuple qui souffre, qui meurt, se trouve à vos portes ; cela Tolstoï l'avait déjà constaté.

On avait pu regarder la peine des hommes, tournant en rond, lamentablement.

Accourez de toutes parts, prenez ce que vous jugez bon, mais vous avez évité jusqu'à maintenant de vous laver les mains, dans le sang des notables.

Faut-il en déduire que l'Amour n'existe plus, qu'il est vain, que la sincérité est devenue un parasite, et que l'on se doit de se réunir dans un wagon, pour former une révolution ? Peuple de tous bords que l'on ne me prenne surtout pas, pour un moraliste. Que l'on n'essaie surtout pas de me comparer à Untel ou à

Untel, mais c'est ma façon de constater, que la souffrance m'a endurci mais ma tendresse me semble plus grande.

Ce n'est pas avec Amour, mais avec Amitié que je vous envoie ce message pour que ceux qui sachent lire et me comprendre, puissent lui faire suivre les petits cours d'eau, comme le Danube Bleu.

Afin que si un jour, ils rencontrent un signe, cela ne soit pas pour danser, mais pour faire en sorte, que le rameau d'olivier, une colombe blanche, le porte sur sa tête.

Elle pourra crier, hurler, mais surtout doucement, AVANCER vers LA PAIX.

### **LE MONASTERE DE L'ABBAYE DE RANDOL UN IDEAL....**

Merveille des sens à tous les niveaux !

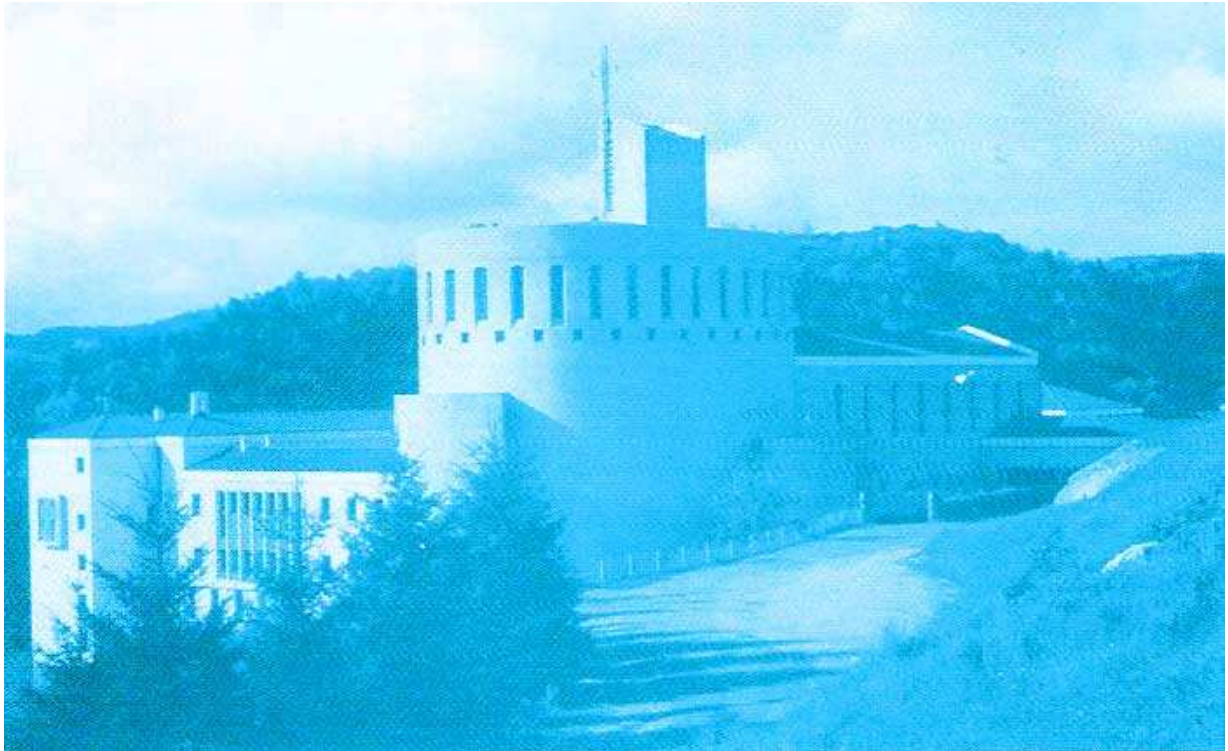
Charnels, spirituels ce que l'on peut ressentir en ces lieux ne peut s'expliquer, ils se vivent. J'ai un très court moment senti ce que je suis.

Peut-être, un homme au service des hommes. Simple ou compliqué, cette attirance ne s'explique. Je ne puis et ne me sens pas capable de le faire. Plus qu'un plaidoyer, il faut j'en suis persuadé, aller, voir, puis réfléchir à l'humilité. Et à ...

Il faut oser ce n'est pas qu'une question de religion, mais de savoir par le vécu. Selon les concepts d'un homme, quitte à la voir comme un musée. Pour moi les richesses ont éclaté d'une façon interne et pour vous ? Seul vous avec la manière de le ressentir sans oublier de rester qui vous êtes.  
(Une association loi 1901 a été fondée le 20 juillet 1970).

La clôture n'isole pas les âmes contemplatives de la communion du Corps Mystique. Bien plus, elle les met AU CŒUR DE L'EGLISE. (JEAN-PAUL II)

Véridique, mais comment l'applique Votre Sainteté !...



« SITE SAUVAGE et GRANDIOSE ». Vue du Monastère de Randol dans le Puy de Dôme. Conçu selon les principes et l'idéal de St-Benoit. Construction moderne d'aspect extérieur (63450 ST-AMANT-TALLENDE) 1987.



Réfectoire monastique de Randol. J'ai eu le privilège d'être leur hôte. Un lieu où l'on se sent un autre personnage en quittant ces lieux. Je suis resté merveilleux après ces quelques heures à partager une partie de leur vie calme et qui vous remplit de sérénité.

## CONCLUSION

Une certaine forme de guerre a eu lieu en 1987 dans une ville du centre de la France, je ne veux pas la citer pour ne pas mettre de l'huile sur le feu. Mais il ressort de ce qui se passe en ce moment une telle bagarre pour des gens dont la profession et la mission consistent à défendre, parer aux incidents.

Il y a des personnes qui figurent dans certains articles sur des publicités sans avoir sur accord. C'est ce qui confirme de toute évidence ce que vous avez pu lire à certains moments et qui je le pense reflète bien le titre du roman que j'écris pour vécu. En conclusion et sans le nommer à nouveau je porte à votre connaissance la lettre suivante sans même dire à qui elle est adressée. Peut-être se reconnaîtra-t-il ?

Monsieur, Madame,

Je vous remercie de votre lettre et de la confiance qu'elle manifeste dans le sens de mon combat. Si le suffrage universel me confie la responsabilité de la plus haute charge de l'Etat, je m'attacherai à restituer la justice au peuple français. Pour mettre fin aux pressions qui s'exercent sur les magistrats et qui nuisent gravement à son indépendance et à sa sérénité, il faut mettre les juges hors de portée du pouvoir : je proposerai des mesures en ce sens. Mais il convient également de rendre aux Français qui, comme vous, se désespèrent, confiance en la justice de leur pays en rapprochant celle-ci du peuple au duquel elle est rendue. Je pense que les citoyens doivent être associés plus étroitement au fonctionnement des tribunaux à la fois par une participation directe aux décisions, en développant le système de l'échevinage, mais surtout par une large information sur le déroulement des procédures. Je vous prie de croire, Monsieur, Madame, à l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

Volontairement, je ne cite pas les références de ce courrier mais si vous avez trouvé son auteur, je puis vous affirmer que je n'ai pas changé une seule phrase de sa lettre, je ne peux encore une fois que rester pensif et me demander où commence la réalité et c'est par cette forme d'espoir que je me dis courage surtout pour mes enfants et tous autres enfants du globe...